24me Année | N° 14 | 15 Juillet 1917

AUG 31 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Maxime Gorki	*Ma Vie d'Enfant* (3e partie)	225
Charles Géniaux	*La Kabylie* (1871-1917)	270
A. de Lens	*Le Harem entr'ouvert* (1re partie)	295
Maurice Caullery	*Les Clubs universitaires aux États-Unis*	333
L. de Brunier	*Souvenirs de Noyon* (1914-1915). — II	349
Olivier Guihéneuc	*La Lutte contre les Sous-Marins*	380
Hector Berlioz	*Lettres* (Le Musicien errant). — IV	390
Auguste Gauvain	*La Question grecque.* — III	417

Copyright 1917, *Revue de Paris*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

JOURNAL INTIME,
par **Léon Tolstoï.**

Ce volume est relatif aux quinze dernières années de la vie de Tolstoï. Cette sorte d'autobiographie spirituelle est présentée par le grand écrivain avec la sincérité qui est un des caractères de son génie. A la dernière partie de son *Journal* il attachait une importance toute particulière, et la considérait vraiment comme son testament philosophique. C'est assez dire l'intérêt qui s'attache à cette publication. On y voit s'affirmer puissamment une conception idéaliste du monde, sous l'influence du philosophe Spir qui aida à la formation définitive de la pensée tolstoïenne. Les traducteurs se sont surtout attachés à rendre fidèlement cette pensée, et à se rapprocher le plus possible du texte original ; ils y ont mis un scrupule dont on ne saurait trop les féliciter.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS,
par **Edgard Milhaud.**

Les démocraties alliées contre l'Allemagne ont à plusieurs reprises affirmé leur volonté de faire sortir de la guerre européenne un ordre international nouveau. Il ne s'agira pas de décider des annexions territoriales ou des compensations diplomatiques, mais avant tout d'assurer une paix durable par l'organisation de la société des nations. M. Milhaud met en lumière cet idéal politique : il en précise les caractères, discute les objections, analyse les déclarations des hommes d'État de l'Entente en sa faveur. On a le droit d'espérer que l'avenir réalisera cet accord des nations : le respect réciproque de leurs droits devra conduire les peuples libres à constituer ce que le Président Wilson a justement appelé une « ligue de l'honneur. »

Dans son prochain numéro la **REVUE DE PARIS** *terminera la publication de*

L'ODYSSÉE D'UN TRANSPORT TORPILLÉ

LA GUERRE ET LA VIE DE DEMAIN. — II.

Ce volume contient la deuxième série des conférences organisées par l'Alliance d'hygiène sociale, que préside M. Léon Bourgeois. Elles concernent les risques immédiats de la guerre et les moyens employés pour les réparer. Des conférenciers d'une compétence reconnue y traitent un certain nombre de sujets d'une urgente actualité : rééducation des mutilés, assistance aux tuberculeux, réparation des dommages de guerre, reconstitution de nos richesses artistiques, etc. Ces questions, si variées qu'elles soient, ont une réelle unité: elles se rapportent toutes à la réorganisation des forces nationales, qui devra s'effectuer aussi rapidement que possible au lendemain de la lutte. Il est utile de s'en préoccuper dès maintenant.

LES DÉPORTATIONS BELGES A LA LUMIÈRE DES DOCUMENTS ALLEMANDS,
par **Fernand Passelecq.**

En déportant la population belge valide, en la contraignant à travailler dans leur propre intérêt, les Allemands ont commis un acte qui appelait la protestation du monde civilisé. Il convenait d'en révéler tous les détails, de publier les documents allemands : arrêtés officiels, proclamations, notes officieuses, articles de journaux. Tel est le travail auquel s'est livré M. Passelecq, et l'abondant volume où il donne les résultats de son enquête reproduit ces documents et les commente judicieusement. C'est un réquisitoire accablant contre les procédés de l'administration allemande en Belgique.

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

VI *(Suite)*

Souvent, grand'mère survenait au cours de ces entretiens ; elle s'asseyait dans un coin où elle demeurait silencieuse, invisible et tout à coup, demandait d'une voix qui m'étreignait doucement :

— Te rappelles-tu, père, le beau pèlerinage que nous avons fait ensemble à Mourome? En quelle année était-ce?

Après un instant de réflexion, grand-père répondait avec beaucoup de détails :

— Je ne sais plus au juste la date, mais c'était avant le choléra, l'année où l'on traquait les « olontchane » dans la forêt...

— C'est vrai ! Nous en avions encore peur !

— Tu vois !

Je demandais qui étaient ces « olontchane » et pourquoi ils erraient dans la forêt ; grand-père sans enthousiasme me donnait l'explication :

— C'étaient tout simplement des paysans qui s'étaient enfuis des usines et des champs, des paysans appartenant à la couronne.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin et du 1er juillet 1917.

— Et comment est-ce qu'on les traquait?

— Comment? Mais on faisait comme les enfants quand ils jouent : les uns se sauvent et se cachent ; les autres pourchassent et cherchent les premiers. Quand on attrapait un de ces malheureux, on le fustigeait, on lui donnait des coups de bâton, on lui déchirait les narines et on le marquait au front, pour bien montrer qu'il avait été châtié.

— Pourquoi?

— Qui sait ! Ces affaires-là sont très compliquées et on n'a jamais pu comprendre qui était le coupable : de celui qui se sauvait ou de celui qui lui donnait la chasse.

— Te rappelles-tu, père, — reprenait grand'mère, — qu'après le grand incendie...

Mon aïeul qui aimait la précision, l'interrompit sévèrement :

— Quel grand incendie?

Mes grands-parents m'oubliaient en retournant dans le passé. Ils parlaient à mi-voix, leurs phrases se succédaient avec une telle harmonie qu'ils semblaient chanter une chanson, la mélancolique chanson des maladies, des incendies, des rixes, des morts subites et des adroites friponneries, des seigneurs méchants et des mendiants estropiés.

— Que de choses nous avons vues ! — murmurait tout bas grand-père.

— Avons-nous mal vécu? — disait sa femme. — Rappelle-toi le beau printemps qui a suivi la naissance de Variouchа !

— C'était en 1848, en pleine campagne de Hongrie ; le lendemain du baptême, le parrain Tikhon a dû partir pour la guerre...

— Et il n'est jamais revenu, — soupirait grand'mère.

— Non, il n'est jamais revenu ! Et c'est à dater de ce temps que la bénédiction de Dieu s'est étendue sur notre maison comme l'eau sur un désert. Ah ! Variouchа...

— Tais-toi donc, père !

Il se fâchait et fronçait les sourcils.

— Pourquoi me tairais-je? Nos enfants ont mal tourné, de quelque côté qu'on les regarde. Où donc a été notre force, notre sève?

Il glapissait et courait dans la pièce comme un chat échaudé,

invectivant contre ses fils et menaçant grand'mère de son petit poing décharné.

— Et tu as toujours soutenu ces voleurs et tu les as gâtés. Oui, toi, sorcière que tu es !

Son émotion et son amertume le faisaient larmoyer ; en arrêt devant le coin où les images saintes brillaient, il frappait à grands coups de poing sa poitrine maigre et sonore en invoquant :

— Seigneur ! Suis-je plus criminel que les autres? Pourquoi me châties-Tu pareillement?

Il était alors tout tremblant et ses yeux mouillés de larmes luisaient de colère et d'humiliation.

Assise dans l'obscurité, grand'mère se signait sans mot dire ; ensuite, elle s'approchait de lui avec précaution et le consolait :

— Voyons, à quoi bon t'affliger ainsi ? Dieu sait ce qu'Il fait. Les autres gens ont-ils des enfants meilleurs que les nôtres? C'est partout la même chose, père : des querelles, de la discorde, des coups. Tous les péchés des parents s'effacent dans leurs larmes : tu n'es pas le seul...

Parfois, il se tranquillisait et sans répondre s'étendait sur son lit, tandis que grand'mère et moi, nous montions sur la pointe du pied jusqu'à notre galetas.

Mais une fois, comme elle s'approchait de lui avec une parole amicale sur les lèvres, il fit brusquement un demi-tour, et, de toutes ses forces, lui asséna en plein visage un formidable coup de poing. Grand'mère recula, chancela, porta la main à sa bouche, puis, se redressant, elle dit simplement d'une voix paisible :

— Que tu es bête !...

Et elle cracha du sang aux pieds de grand-père qui, par deux fois, encore glapit, en levant les deux bras :

— File ! File ! ou je te tue !

— Que tu es bête ! — répéta-t-elle de nouveau en tirant le loquet ; grand-père s'élança à sa poursuite, mais, sans se hâter, elle franchit le seuil et lui ferma la porte au nez.

— Vieille coquine ! — siffla le vieillard, pourpre comme un charbon incandescent, et il se retenait au montant de la porte qu'il égratignait de l'ongle.

J'étais assis sur le poêle, plus mort que vif, n'en pouvant

croire mes yeux. Pour la première fois grand-père avait battu sa femme devant moi ; c'était horrible, c'était infâme et cette constatation me bouleversa. Je ne pouvais me résigner à accepter ce fait qui m'accablait. L'aïeul était toujours là, agrippé au montant de la porte ; mais il se recroquevillait et devenait grisâtre, comme si une invisible main l'eût recouvert de cendres. Tout à coup il revint au milieu de la pièce et se mit à genoux, mais il faiblit et tomba en avant ; sa main toucha le plancher. Il se redressa immédiatement, et tout en se frappant la poitrine, il murmura :

— Seigneur...

Je glissai sur les tièdes carreaux de faïence comme sur de la glace et m'enfuis à toutes jambes. En haut, grand'mère allait et venait dans notre chambre et se gargarisait.

— As-tu mal?

Elle alla cracher dans un seau de toilette et répondit tranquillement :

— Non, pas trop ; il ne m'a pas cassé de dents; la lèvre seule est fendue...

— Pourquoi a-t-il fait cela?

Après avoir regardé dans la rue, elle expliqua :

— Il s'ennuie, il est vieux, il n'a que des désagréments... Va te coucher, mon petit, et ne pense plus à ces choses.

Je lui posai encore une question ; mais elle cria avec une sévérité inaccoutumée :

— Je t'ai dit de te coucher ! Que tu es désobéissant !...

Elle s'assit à la fenêtre, se suçant la lèvre et crachant de temps à autre dans son mouchoir. Je la contemplai tout en me déshabillant : au-dessus de sa tête noire, dans le bleu rectangle de la fenêtre, les étoiles scintillaient. La rue était paisible et notre chambre plongée dans l'obscurité.

Lorsque je fus au lit, grand'mère s'approcha de moi et après m'avoir caressé doucement elle m'exhorta :

— Dors, je vais redescendre près de lui... Ne t'inquiète pas à mon sujet ; j'ai eu tort, moi aussi... Dors bien !

Elle m'embrassa et sortit. Une indicible tristesse m'envahit ; je sautai à bas du large lit moelleux et chaud et m'en allai à la fenêtre d'où je contemplai la rue déserte. J'étais comme pétrifié par une angoisse insupportable.

VII

Je compris très vite que le Dieu de grand-père n'était pas le même que celui de grand'mère ; impossible de s'y tromper : la différence était flagrante.

Le matin, quand grand'mère se réveillait, elle s'asseyait sur son lit et commençait par peigner, en maugréant, ses étonnants cheveux.

La chose faite, tant bien que mal, elle les nattait en grosses tresses, se débarbouillait à la hâte, en s'ébrouant avec rage ; et sans avoir effacé de son grand visage fripé par le sommeil l'irritation qui y était peinte, se tournait vers les icones. C'est alors que commençait la véritable ablution matinale qui la rafraîchissait tout à coup et tout entière.

Grand'mère redressait son dos voûté, rejetait sa tête en arrière, regardait avec affection la figure ronde de Notre Dame de Kazann, puis, se signait à grands gestes, murmurait avec ardeur :

— Glorieuse Vierge, Sainte Mère, accorde-nous Ta grâce pour le jour qui vient !

Elle se prosternait jusqu'à terre et se relevait lentement ; ensuite elle reprenait avec un attendrissement toujours croissant :

— Source de joie, Beauté si pure, pommier en fleur...

Presque chaque jour, elle trouvait de nouveaux termes de louange, aussi j'écoutais sa prière avec une attention soutenue :

— Mon petit cœur céleste et pur ! Ma défense et mon soutien ! petit soleil d'or, Mère de Dieu, préserve-nous de la tentation mauvaise, ne me laisse offenser personne et ne permets à personne de m'offenser inutilement !

Ses yeux noirs souriaient ; elle semblait rajeunie ; d'une main pesante, elle se signait encore, mais plus lentement :

— Seigneur Jésus, Fils de Dieu, sois miséricordieux envers la pécheresse que je suis ; je T'en supplie au nom de ta mère...

Sa prière était toujours une action de grâces, un dithyrambe sincère.

Le matin, mon aïeule ne priait pas longtemps : il fallait chauffer le samovar, car nous n'avions plus de servante ; et si le thé n'était pas prêt à l'heure fixée, grand-père récriminait rageusement.

Parfois, il se réveillait avant sa femme, et montant au grenier, il la trouvait en train de prier. Il écoutait un moment les oraisons, ses lèvres minces grimaçaient dédaigneusement, et au cours du déjeuner, il l'attrapait :

— Combien de fois t'ai-je appris à prier, vieille sotte ! Et tu continues quand même à réciter des âneries de ton invention ! Je ne sais vraiment comment le Seigneur peut encore te supporter !

— Il comprendra ! — répliquait grand'mère avec assurance. — On peut dire à Dieu tout ce qu'on veut. Il comprend toujours...

— Ah ! maudite bourrique !

Le Dieu de grand'mère était toute la journée avec elle ; même aux animaux elle parlait de Lui. Je sentais que les gens, les chiens, les oiseaux, les abeilles, les plantes, tout obéissait avec soumission et sans effort à ce souverain omnipotent qui était également bon pour n'importe laquelle de ses créatures.

Un jour, le chat de la cabaretière, une bête rusée, gourmande, sournoise et fort populaire parmi les habitants de la cour, apporta du jardin un petit étourneau. Grand'mère prit l'oiseau et se mit à gourmander le matou aux prunelles dorées :

— Tu n'as donc pas peur de Dieu, vilain malfaiteur?

La cabaretière et le portier en entendant ces paroles, se mirent à rire, mais grand'mère les apostropha avec colère :

— Vous croyez peut-être que les animaux ne savent pas ce que c'est que Dieu? Toutes les créatures Le connaissent et Le comprennent, aussi bien que vous, gens sans cœur...

Quand elle attelait Charap qui engraissait et s'ennuyait, elle ne manquait pas de converser avec lui.

— Pourquoi as-tu l'air si triste, serviteur de Dieu? Tu vieillis, n'est-ce pas?

Le cheval soupirait et hochait la tête.

Et pourtant grand'mère ne prononçait pas aussi souvent que grand-père le nom du Seigneur. Son Dieu à elle m'était

accessible et ne m'effrayait pas, mais on ne pouvait Lui mentir, car c'était une honte. Il m'inspirait une sorte de pudeur invincible et je ne mentais jamais à grand'mère. Pas plus à elle qu'à ce bon Dieu d'ailleurs, je n'avais envie de rien cacher.

Certain jour, la cabaretière s'étant querellée avec grand-père, injuria du même coup grand'mère qui n'avait pas pris part à la dispute, la couvrit d'invectives et lui lança même une carotte.

— Ma chère, vous êtes une sotte! — lui répliqua fort tranquillement mon aïeule.

Mais j'étais très vexé de l'attitude de la cabaretière et je résolus de tirer vengeance de cette détestable commère.

Longtemps, je me creusai la tête pour découvrir ce qui blesserait le plus douloureusement cette grosse femme aux cheveux roux, au double menton et dont on ne voyait pas les yeux.

Ayant observé toutes les phases des querelles intestines qui éclataient entre nos locataires, je savais que lorsqu'ils voulaient se livrer à des représailles, ils coupaient la queue des chats, empoisonnaient les chiens, tuaient les poules et les coqs ; ou bien se glissaient la nuit dans la cave de l'ennemi, versaient du pétrole dans les cuves où l'on conservait la choucroute et les concombres, ou bien encore ouvraient les robinets des tonnelets de kwass. Mais rien de tout cela ne me convenait; je voulais quelque chose de plus saisissant, de plus terrible.

Et voici ce que j'inventai : je guettai le moment où la cabaretière descendit dans sa cave ; j'abaissai la trappe sur elle, la fermai à double tour, et après avoir dansé sur la porte horizontale la danse du scalp, je lançai la clef sur le toit ; puis je m'enfuis à toutes jambes à la cuisine, où grand'mère préparait le repas. Elle ne comprit pas immédiatement la cause de mon enthousiasme ; mais, quand je lui eus tout expliqué, elle me gratifia de quelques claques vigoureuses et me traînant vers le lieu de mon forfait, m'envoya sur le toit à la recherche de la clef. Étonné d'un tel dénouement, je lui tendis la clef sans mot dire, et me sauvai dans un coin d'où je pus la voir remettre en liberté la captive. Les deux femmes traversèrent ensuite la cour en riant ensemble comme de bonnes amies :

— Tu verras !

La cabaretière brandit son poing bouffi ; mais son visage

aux yeux noyés souriait. Grand'mère m'ayant saisi au collet me fit rentrer à la cuisine où elle m'interrogea :

— Pourquoi as-tu tourné la clef?

— Elle t'avait lancé une carotte...

— Ah ! Et c'est à cause de moi que tu l'as enfermée ! Vraiment? Ah ! petit dogue, je vais te jeter sous le poêle, en compagnie des souris et tu reviendras à la raison. Le beau défenseur que j'ai là ! Voyez-vous cet enflé ! Je raconterai la chose à grand-père qui te corrigera comme tu le mérites ! Allez, file au grenier ; va apprendre tes leçons !

De toute la journée, elle ne me parla pas ; mais, le soir, avant de se mettre à prier, elle s'assit sur le lit et prononça des paroles que je n'ai jamais oubliées depuis :

— Écoute, mon petit : rappelle-toi que tu ne dois pas te mêler des affaires des grandes personnes ! Les grandes personnes sont méchantes. Agis donc selon ton cœur d'enfant. Attends que le Seigneur t'indique ta mission et te montre ton sentier. As-tu compris? Quant aux fautes des autres, ce n'est pas ton affaire. C'est à Dieu à juger et à punir. C'est à lui et non à nous !

Elle se tut ; puis, après avoir prisé, elle ajouta, clignant de l'œil :

— Et je t'assure que souvent Dieu lui-même n'est pas capable de distinguer l'innocent du coupable !

— Est-ce que Dieu ne sait pas tout? — demandai-je avec étonnement ; elle me répondit, d'une voix basse et mélancolique :

— S'il savait tout, il y a bien des choses que les gens ne feraient pas. Dieu nous regarde du haut du ciel, il nous voit tous et souvent il doit s'écrier en sanglotant : « Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants ! Que vous me faites pitié ! »

Grand'mère éclata elle-même en sanglots, et, sans essuyer ses larmes, se mit en devoir de prier.

A dater de cette heure, son Dieu me devint plus proche encore et plus accessible.

Grand-père m'enseignait que Dieu est un être tout-puissant, omniscient, omniprésent, toujours prêt à venir en aide aux hommes, mais grand-père ne priait pas comme sa femme.

Le matin, avant de réciter ses oraisons devant les icones,

il se lavait longuement, puis s'habillait avec soin, peignait ses cheveux roux, lissait sa barbe et se regardait dans le miroir. C'était seulement après avoir tiré sa blouse et arrangé son foulard noir sur son gilet, qu'il s'en allait vers les images saintes et furtivement, semblait-il. Il s'arrêtait toujours au même nœud du plancher, restait silencieux un instant, baissait la tête et laissait pendre les bras le long de son corps, comme un soldat. Puis, mince et droit, pareil à un grand clou, il articulait d'un nom posé :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Il me semblait qu'après ces paroles, un silence spécial régnait dans la pièce et que les mouches elles-mêmes bourdonnaient plus doucement.

Grand-père est debout : la tête rejetée en arrière, les sourcils haussés et la barbe d'or horizontale, il récite ses prières avec assurance et comme s'il répondait à un professeur. Sa voix est nette et impérieuse.

— Le Juge viendra et les œuvres de chacun seront dévoilées...

Il se frappe la poitrine, sans ardeur et affirme avec insistance :

— J'ai péché envers Toi seul ; détourne Ton visage de mes crimes...

Il récite le *Credo*, en martelant les mots et sa jambe gauche frémit, comme si elle se mouvait au rythme de la prière. Tout son corps se tend vers les icones, s'allonge, devient toujours plus mince, plus sec, tandis qu'il achève d'une voix exigeante :

— Guéris mon âme de ses passions séculaires ! Je t'apporte sans cesse les gémissements de mon cœur ; sois miséricordieux, ô Seigneur !

Et il implore à haute voix la miséricorde divine, tandis que ses yeux se remplissent de larmes :

— Que la foi me tienne lieu d'œuvres, ô mon Dieu ; et ne recherche pas celles de mes actions qui ne me justifient pas.

Pour terminer, il se signe d'une manière convulsive et secoue la tête comme s'il voulait donner des coups de corne ; sa voix devient glapissante et larmoyante. Plus tard, quand je fréquentai les synagogues, je compris que grand-père priait comme un Israélite.

Depuis longtemps, le samovar chante sur la table ; l'odeur

tiède des galettes de seigle et de la caillebotte flotte dans la pièce. J'ai faim. Grand'mère s'appuie d'un air maussade au montant de la porte et soupire longuement. A la fenêtre qui donne sur le jardin, le soleil brille gaîment et les gouttes de rosée étincellent comme des perles aux branches de nos arbres. L'air matinal est imprégné de la bonne senteur du fenouil, des groseillers et des pommes mûrissantes. Grand-père qui prie toujours se balance, et glapit :

— Éteins la flamme de mes passions, car je suis misérable et maudit !

Je sais par cœur toutes les prières du matin et toutes celles du soir ; aussi j'écoute avec attention pour reconnaître si d'aventure grand-père ne se trompera pas? N'oubliera-t-il point quelque chose, ne fût-ce qu'un mot?

Le fait se produisait très rarement d'ailleurs, mais chaque fois cette omission me remplissait le cœur d'une joie malveillante.

Ses oraisons achevées, grand-père nous souhaitait le bonjour.

Nous lui répondions, et nous nous mettions enfin à table. Alors, j'annonçais gravement :

— Tu sais, aujourd'hui, tu as oublié de dire : « suffit ».

— Vraiment? s'inquiétait-il d'un accent incrédule.

— Oui, j'en suis sûr. Il faut dire : « Mais ma foi me suffit et me tient lieu de toutes les autres. » Tu as oublié « me suffit ».

— Eh bien, c'est du joli ! — s'exclamait-il tout troublé.

Il me faisait payer très cher mes observations ; mais tant que je le voyais confus et gêné, je triomphais.

Un jour, grand'mère, en plaisantant, lui dit :

— Ta prière doit ennuyer le bon Dieu, tu lui répètes toujours la même chose...

— Hein? — répliqua-t-il d'une voix traînante et irritée. — Qu'est-ce que tu jacasses?

— Je dis que, depuis le temps que je t'écoute, tu n'as jamais adressé au Seigneur un mot qui te sorte du cœur.

La figure du grand-père s'empourpra ; il se mit à trembler et à danser sur sa chaise ; puis il lança une soucoupe à la tête de sa femme, et sa voix grinça comme une scie qui rencontre un nœud :

— Va-t'en, vieille sorcière !

Quand il me parlait de la force invincible de Dieu, avant toute chose et toujours, il en soulignait la cruauté : les hommes se sont livrés au péché et Dieu a provoqué le déluge ; ils pèchent de nouveau, Dieu les réduit en cendres et leurs villes aussi sont détruites ; Dieu châtie les hommes par le froid et par la famine. C'est le glaive toujours suspendu au-dessus de la terre ; c'est le fléau des pécheurs.

— Tous ceux qui, par désobéissance, violent les commandements de Dieu, seront punis, les malheurs et la ruine s'acharneront sur leur maison, — pontifiait grand-père cependant que les os de ses doigts décharnés tambourinaient sur la table.

J'avais peine à croire à la cruauté de Dieu. Je soupçonnais mon aïeul d'inventer toutes ces horreurs pour m'inspirer non pas la crainte de l'Éternel, mais la sienne propre ; je l'interrogeais avec franchise :

— Est-ce que tu me dis ça pour que je t'obéisse?

Et il me répondait, tout aussi ouvertment :

— Mais bien sûr! Il ferait beau voir que tu ne m'obéisses pas!

— Mais alors, grand'mère...

— Ne va pas croire cette vieille sotte ! — ordonnait-il avec sévérité. — Elle a toujours été stupide ; elle n'a pas le sens commun et ne sait ni lire ni écrire. Je vais lui défendre de te parler de ces choses-là. Réponds-moi : combien y a-t-il de catégories d'anges et quelles sont leurs attributions?

Je répondais et j'interrogeais à mon tour :

— Qu'est-ce que c'est qu'un fonctionnaire?

— Ah ! quelle cervelle de linotte ! — s'écriait-il avec un sourire et en se mordillant les lèvres, et il expliquait ensuite à contre-cœur :

— Cela n'a rien à voir avec l'histoire sainte, c'est quelque chose d'humain ! Le fonctionnaire est un homme qui vit des lois et qui les dévore !

— Quelles lois? Qu'est-ce que c'est qu'une loi?

— Les lois, ce sont les coutumes, — expliquait le vieillard, d'une voix gaie et avenante ; en même temps son regard perçnat devenait plus aigu. — Les gens vivent en commun et ils se mettent d'accord pour reconnaître que telle ou telle manière d'agir les uns envers les autres est la meilleure, qu'elle devien-

dra une coutume, une règle, une loi ! Ainsi, par exemple, les enfants qui se réunissent pour jouer se concertent d'abord pour mener le jeu de telle ou telle façon ! Eh bien, la loi, c'est un accord entre grandes personnes !

— Et les fonctionnaires ?

— Le fonctionnaire, c'est le méchant polisson qui tient et qui détruit toutes les lois.

— Pourquoi?

— Tu es trop jeune pour comprendre ! — affirmait grand-père d'un ton sévère en fronçant le sourcil.

Puis il reprenait la leçon :

— Le Seigneur est au-dessus de tout. Si les hommes désirent une chose, Dieu, lui, en veut une autre. Ce qui est humain est instable et fragile. Le Seigneur souffle dessus et aussitôt tout se réduit en poussière ou en cendres.

J'avais beaucoup de raisons de m'intéresser aux fonctionnaires, c'est pourquoi je revins à la charge :

— L'oncle Jacob chante : « Les anges lumineux sont les serviteurs de Dieu, et les fonctionnaires sont les valets de Satan ! »

De la main, grand-père relève sa barbiche, la fourre dans sa bouche et ferme les yeux. Ses joues tremblent et je sens qu'il rit intérieurement.

— On ne ferait pas mal de vous attacher ensemble par la jambe, Jacob et toi, et de vous jeter à l'eau. Il ne devrait pas chanter ces chansons-là et toi tu ne devrais pas les écouter. Ce sont des plaisanteries inventées par les schismatiques, par les hérétiques.

Il se mettait à réfléchir, les yeux fixés au loin et soupirait tout bas.

Mais, bien que plaçant son Dieu menaçant très haut au-dessus des hommes, il le faisait néanmoins participer à toutes ses affaires, ainsi qu'une innombrable quantité de saints. Grand'mère agissait de même pour le sien à elle, cependant elle semblait ignorer les saints, sauf saint Nicolas, saint Georges, saint Frola et saint Labre, bonnes gens, très familiers qui parcourent les villages et interviennent dans la vie des hommes dont ils ne différencient pas beaucoup. Les saints de grand-père, eux, étaient presque tous des martyrs : ils avaient brisé

des idoles ou résisté aux empereurs de Rome; aussi les avait-on mis à la torture, brûlés ou écorchés vifs.

Parfois, mon aïeul rêvait tout haut :

— Ah ! si le Seigneur m'aidait à vendre cette boutique, ne serait-ce qu'avec cinq cents roubles de bénéfice, je ferais célébrer une messe en l'honneur de saint Nicolas...

Et grand'mère en riant me confiait :

— Le vieux nigaud ! Il s'imagine que saint Nicolas va aider à vendre la maison ; comme si ce brave saint n'avait rien de mieux à faire !

Longtemps, je conservai le calendrier ecclésiastique de grand-père enrichi de nombreuses annotations de sa main. Ainsi, en face du jour consacré à Anne et à Joachim, il avait écrit en lettres droites, à l'encre brune : « Les saints miséricordieux nous ont préservés d'un malheur. »

Je me souviens de ce « malheur » : pour aider ses enfants dont les affaires tournaient mal, grand-père s'était mis, en cachette, à pratiquer l'usure ; il prêtait sur gages. Mais on l'avait dénoncé et la police, une belle nuit, était tombée chez nous pour perquisitionner. Il y eut dans l'appartement un tohu-bohu formidable, mais tout se termina bien heureusement : grand-père pria jusqu'au lever du soleil et ce fut le matin, avant le déjeuner, en ma présence, qu'il traça ces mots dans son calendrier.

Avant le souper il lisait avec moi les psaumes, le bréviaire ou le gros bouquin d'Efrène Sirine ; sitôt le repas terminé, il recommençait à prier ; dans le silence du soir, les paroles de désolation et de pénitence s'égrenaient longtemps, longtemps :

— Que pourrais-je T'apporter ou que pourrais-je Te rendre, ô Roi immortel et magnanime... Et préserve-nous de toute illusion... Et défends-moi contre certaines personnes... Vois mes larmes et mes remords !

Mon aïeul me menait à l'église, aux prmières vêpres le samedi et à la grand'messe le dimanche. Même au temple je savais distinguer à quel Dieu j'avais affaire ; tout ce que le prêtre et le diacre récitaient s'adressait au Dieu de grand-père, tandis que les chantres célébraient les louanges de celui de grand'mère.

J'exprime évidemment d'une façon très rudimentaire cette distinction enfantine établie par moi entre les Dieux, distinction qui partageait et alarmait alors mon âme. Le Seigneur de grand-père m'inspirait de l'effroi et de la haine. Il n'aimait personne, surveillait toutes les créatures d'un œil sévère ; et ce qu'Il voyait et cherchait avant tout en nous, c'était le mal, le péché, la méchanceté. J'avais le sentiment très net qu'Il ne croyait pas en l'homme, qu'Il attendait sans cesse les confessions de ses fautes et qu'Il se plaisait à punir.

A cette époque, la pensée de Dieu composait la principale nourriture de mon âme ; c'était ce que j'avais de plus beau dans ma vie. Toutes les autres impressions m'offusquaient par leur cruauté, leur vilenie, et ne réussissaient qu'à m'inspirer du dégoût et de l'irritation. Dans mon entourage, Dieu était ce qu'il y avait de plus lumineux et de meilleur, je veux dire le Dieu de grand'mère, l'ami de la création. Et, naturellement, je me demandais comment il pouvait se faire que mon aïeul ne vît pas ce bon Dieu-là?

On m'interdisait la rue, qui m'excitait trop, qui me grisait à la lettre et où presque toujours, je provoquais des scandales par mon attitude batailleuse. Je n'avais point de camarades et les enfants du voisinage me traitaient avec hostilité ; comme ils avaient remarqué qu'il m'était désagréable d'être appelé Kachirine, ils prenaient une joie méchante à me désigner par ce nom.

— Voyez, voyez ! Voilà le petit-fils du vieux grigou Kachirine !

— Tombons-lui dessus !

Et la bataille commençait.

J'étais adroit et plus fort que mon âge ne permettait de le supposer ; mes ennemis eux-mêmes le reconnaissaient : ils ne m'attaquaient jamais qu'en masse. Je me défendais vigoureusment, cependant la bande ennemie finissait toujours par avoir le dessus et je rentrais en général le nez en sang, les lèvres fendues, le visage couvert d'ecchymoses, les vêtements déchirés et poussiéreux.

Grand'mère, effrayée, prenait part à ma défaite :

— Tu t'es encore battu, petit pandour ! Qu'est-ce que cela signifie? Tu verras, si je m'en mêle, moi aussi...

Elle me débarbouillait, appliquait sur mes meurtrissures une pièce de monnaie ou une compresse et me morigénait :

— Pourquoi vas-tu toujours te battre? A la maison, tu es tranquille et dès que tu sors, on ne te reconnaît plus ! C'est honteux ! Je dirai à grand-père de ne plus te laisser descendre dans la rue...

Quand mon aïeul découvrait mes contusions, il ne me grondait pas sévèrement, mais se contentait de crier :

— Ah ! encore des bleus ! Je te défends d'aller t'amuser avec les autres, entends-tu, pendard?

La rue ne m'attirait guère lorsque la paix y régnait ; en revanche, dès que le joyeux vacarme des gamins s'élevait, je m'évadais de la cour coûte que coûte, malgré les défenses familiales. Les meurtrissures et les écorchures ne comptaient guère à mes yeux ; mais je m'indignais régulièrement de la cruauté imbécile qui présidait aux jeux, cruauté que je ne reconnaissais que trop et qui me rendait furieux. Je me révoltais en voyant les enfants houspiller les chiens et les poules, tourmenter les chats et les chèvres des Juifs et se moquer des ivrognes, des mendiants et surtout d'Iguocha-la-Mort-dans-la-poche.

Celui-là était un homme de haute taille, sec et enfumé, vêtu en tout temps d'un lourd habit de peau de mouton ; des poils raides se hérissaient sur son visage osseux, comme rongé par la rouille. Le dos voûté, il s'en allait en chancelant, les yeux obstinément fixés à terre, devant lui. Son air fermé, ses petits yeux tristes m'inspiraient un respect infini ; il me semblait qu'une grave préoccupation dominait cet homme tout entier, qu'il cherchait quelque chose et qu'il ne fallait pas le déranger.

Les gamins couraient sur ses traces et lui lançaient des pierres. Longtemps, il paraissait ne pas les remarquer ni sentir les coups ; mais quand sa patience était à bout, il s'arrêtait soudain ; la tête redressée ; d'un geste convulsif, il enfonçait sur son front sa casquette poilue et regardait tout autour de lui comme s'il venait de se réveiller.

— Iguocha, la mort est dans ta poche, Igoche, où vas-tu? Regarde : tu as la mort dans ta poche ! — criaient les polissons.

Il appliquait la main sur sa poche ; puis se baissant vive-

ment, il ramassait une pierre, un petit bout de bois, ou une motte de boue sèche, et, son long bras brandi, grommelait un juron. Son répertoire se réduisait à trois mots obscènes, toujours les mêmes ; sous ce rapport, je dois le dire, ses antagonistes étaient infiniment plus riches. Quelquefois, en boitillant, il se jetait à leur poursuite, mais sa longue pelisse l'empêchait de courir et il tombait bientôt sur les genoux, ses mains noires pareilles à du bois mort, appuyées au sol. Les gamins en profitaient pour lui lancer des pierres dans le dos et dans les côtes ; les plus hardis s'approchaient même très près et après lui avoir versé sur la tête une poignée de poussière, s'enfuyaient au galop.

J'éprouvais une impression plus pénible peut-être encore que celle-ci quand je voyais notre ancien ouvrier Grigory, devenu complètement aveugle, qui s'en allait mendier par les rues. Grand, beau et taciturne, il était conduit par une petite vieille qui s'arrêtait sous les fenêtres et psalmodiait d'une voix glapissante en regardant toujours ailleurs :

— Au nom de Jésus, donnez à un pauvre aveugle.

Grigory ne disait rien. Ses lunettes noires regardaient fixement les murs des maisons, les fenêtres et les visages des passants. Sa main toute rongée par les acides, caressait doucement sa large barbe, ses lèvres restaient obstinément serrées. Je le voyais fréquemment, mais je n'entendais jamais sortir un son de sa gorge, et le silence du vieillard m'oppressait et m'accablait. Je ne pouvais pas m'approcher de lui ; bien au contraire, dès que je l'apercevais je rentrais chez nous en courant et je prévenais grand'mère :

— Grigory est en bas !

— Vraiment ! — s'exclamait-elle d'une voix inquiète et pleine de pitié. Tiens, va vite lui porter ceci !

Je refusais d'un ton bourru. Grand'mère alors allait elle-même au portail et conversait longuement avec l'aveugle, debout sur le trottoir. Il riait et sa barbe s'agitait ; mais il parlait peu et toujours par monosyllabes.

Parfois grand'mère l'invitait à entrer dans la cuisine, lui donnait à manger et lui offrait le thé. Un jour, il demanda où j'étais et grand'mère m'appela, mais je m'enfuis pour me cacher dans le bûcher. Il m'était impossible de m'approcher

de Grigory, j'étais saisi en le voyant, d'une honte insupportable et je savais que grand'mère partageait, elle aussi, le même sentiment. Nous n'avons parlé de Grigory qu'à une seule occasion : elle revenait de l'accompagner au portail et pleurait tout bas, la tête baissée. Je m'approchai d'elle et lui pris la main.

— Pourquoi te sauves-tu quand il vient? — murmura-t-elle. — Il t'aime et c'est un brave homme...

— Pourquoi grand-père ne lui donne-t-il pas à manger? — répliquai-je.

— Grand-père?

Elle s'arrêta, me serra contre sa poitrine et chuchota d'une voix prophétique :

— Rappelle-toi mes paroles : le Seigneur nous punira durement de notre conduite envers cet homme ! Nous serons châtiés...

Elle ne se trompait pas : dix ans plus tard, alors qu'elle-même reposait à jamais, grand-père, misérable et fou, mendiait lui aussi dans les rues de la ville et geignait lamentablement sous les fenêtres :

— Mes bons cuisiniers, s'il vous plaît, un petit morceau de pâté, un tout petit morceau ! Ah ! vous...

Tout ce qui lui restait d'autrefois, c'était cette semi-exclamation bizarre, amère et émouvante :

— Ah ! vous...

Ce qui me chassait aussi de la rue, sans compter Iguocha et Grigory, c'était la Voronikha. La Voronikha était une femme de mauvaise vie qui apparaissait le dimanche, horriblement échevelée, énorme et entièrement soûle. Elle avait une façon extraordinaire d'avancer, non point en remuant les pieds, ni en martelant la terre, mais à la manière d'un tourbillon brumeux qui aurait hurlé des chansons obscènes. Tout le monde se cachait quand elle se montrait ; les passants se dissimulaient sous les portes des maisons, dans les boutiques ou au tournant des ruelles. On eût dit qu'elle balayait la chaussée. Son visage était presque bleu foncé, gonflé comme une outre, et ses grands yeux gris, tout écarquillés, avaient une expression à la fois ironique et terrifiante. Il lui arrivait à certains moments de crier en pleurant :

— Où êtes-vous, mes petits?

Je demandais à grand'mère pourquoi la Voronikha agissait de la sorte.

— Je ne peux pas te le dire ! — grommela-t-elle.

Pourtant, elle me raconta brièvement son histoire. Cette femme avait épousé jadis un certain fonctionnaire nommé Voronof. Celui-ci, souhaitant de l'avancement, avait tout simplement vendu sa femme à un de ses chefs qui l'avait emmenée, et pendant deux ans, elle n'avait pas reparu chez elle. A son retour, ses deux enfants, une fillette et un garçon, étaient morts. Quant au mari, il avait perdu au jeu de l'argent qui appartenait à la caisse de l'État et on l'avait mis en prison. De chagrin la femme s'était mise à boire. Elle menait une vie de débauche et de scandale. Chaque fois qu'elle sortait, la police l'arrêtait...

Décidément, je préférais rester à la maison ; c'était plus agréable que la rue. J'aimais surtout les heures qui suivaient le dîner ; grand-père se rendait à l'atelier de l'oncle Jacob ; grand'mère, assise à la fenêtre, me racontait des légendes ou des histoires intéressantes, et me parlait de mon père.

Elle avait coupé avec beaucoup d'adresse, l'aile de l'étourneau rapporté par le chat ; et substitué à la patte brisée une petite béquille de bois. Et maintenant que l'oiseau était guéri, elle lui apprenait à parler. Semblable à une bonne grande bête, elle restait des heures entières debout devant la cage accrochée au montant de la fenêtre ; et de sa voix profonde répétait à l'oiseau intelligent :

— Voyons, dis : « Donne-moi du gruau ! »

L'étourneau, posant sur elle son œil rond et vif d'humoriste, sautillait avec sa béquille sur le mince plancher de la cage et là tendait le cou, sifflait comme un loriot, imitait le coucou, essayait de miauler et d'aboyer, mais ne parvenait pas à articuler les mots voulus.

— Ne fais pas l'espiègle ! — exhortait gaîment grand'mère. — Dis : « Donne-moi du gruau ! »

Et le petit singe emplumé criait d'une manière assourdissante quelque chose qui ressemblait vaguement aux paroles de la bonne femme ; du bout du doigt, elle offrait à l'oiseau du gruau de millet et protestait :

— Ah ! coquin, je te connais : tu sais tout, tu peux dire tout ce que tu veux, seulement, tu fais l'hypocrite !

Ses efforts furent couronnés de succès ; au bout de quelque temps, l'oiseau savait assez distinctement demander du gruau et siffler en apercevant grand'mère :

— Sa-lut, da-me !

Les premiers temps, on l'avait mis dans la chambre de grand-père ; mais mon aïeul l'expulsa bientôt car l'étourneau s'était mis à l'imiter. Grand-père prononçait nettement les paroles des prières et l'oiseau, passant entre les barreaux de la cage son bec jaune comme de la cire, de siffloter en l'entendant:

— Ti ı, tiou, tiou irre, tou-irre, ti-irre, tiou-ou, ou !

Grand-père en était extrêmement vexé, un jour même, il s'interrompit tout à fait, tapa du pied et cria d'une voix féroce :

— Enlevez ce diable, sinon je le tue !

Dès lors l'étourneau partagea notre chambre du grenier.

La maison, somme toute, était amusante ; et pourtant, j'étais accablé parfois d'une invincible tristesse, il me semblait que j'étais comme saturé de quelque chose de pesant, ou que durant de longues périodes je m'engloutissais dans un trou profond et sombre, ou encore que mes sens s'abolissaient, que je devenais aveugle et sourd, comparable à un demi-mort...

VIII

Grand-père, du jour au lendemain, vendit sa maison au cabaretier et en acheta une autre à la rue des Cordiers. Cette rue-là, propre, paisible, toute envahie par les herbes, n'était point pavée et aboutissait aux champs ; de petites maisonnettes peintes de couleurs vives la bordaient des deux côtés.

Notre nouvelle demeure était plus belle et plus agréable que l'ancienne. Sur la façade au ton framboise, tiède et reposant, se détachaient nettement les volets bleus des trois croisées et le contrevent grillé de la fenêtre du grenier ; à gauche,

l'épaisse frondaison d'un orme et d'un peuplier couvrait en partie le toit. Dans le jardin et dans la cour, il y avait une quantité de recoins confortables qui semblaient faits exprès pour jouer à cache-cache. Le jardin surtout me plaisait ; assez exigu, il était très touffu et agréablement compliqué : dans un coin se trouvait une petite chambre à lessive, minuscule comme un appartement de poupée ; dans un autre, une sorte d'excavation assez profonde, où, parmi les herbes folles, émergeaient des poutres noircies, débris de l'ancienne chambre à lessive consumée par un incendie. A gauche, le jardin était borné par le mur de l'écurie du capitaine Orsiamnikof, à droite, par la bâtisse de notre voisin Betleng ; tout au fond, il touchait à la ferme de la laitière Pétrovna, grosse femme rubiconde et bruyante qui ressemblait à une cloche ; sa maisonnette, noire, délabrée, enfoncée dans le sol mais bien couverte de mousse, avait un air placide et regardait de ses deux fenêtres la campagne toute sillonnée de ravins profonds ; au loin se profilait la pesante masse bleu sombre des forêts. Toute la journée, des soldats manœuvraient dans les champs et sous les rayons obliques du soleil d'automne, les baïonnettes lançaient des éclairs blancs.

La maison était entièrement habitée par des gens que je n'avais jamais vus. Sur le devant logeaient un militaire ainsi qu'un Tatare avec sa femme. Du matin au soir cette petite créature rondelette riait et jouait d'une guitare enrichie d'ornements bizarres. Elle chantait d'une voix aiguë et sonore, et affectionnait tout particulièrement un air fougueux et entraînant dont voici quelques paroles :

Tu aimes une femme, elle ne veut pas de toi !
Il faut en chercher une autre, sache la trouver.
Et la récompense t'attend dans cette voie sûre,
Une douce récompense !

Quant au militaire, rond lui aussi comme une boule, il passait une grande partie de son temps assis à la fenêtre, gonflant ses joues bleues et roulant gaîment ses yeux roux. Sans arrêt, il fumait la pipe ce qui le faisait souvent tousser. De temps à autre aussi, on l'entendait rire avec un bruit étrange, pareil à un aboiement :

— Voukh, voukh, voukh...

Dans un petit appartement au-dessus du cellier et de l'écurie, logeaient deux charretiers : l'oncle Piotre, petit bonhomme grisonnant, et son neveu Stépa, garçon très fruste et muet, dont le visage prenait par instants la teinte chaude d'un plateau de cuivre rouge. Un Tatare, nommé Valéy, individu long et maussade qui exerçait la fonction d'ordonnance, habitait avec eux. C'étaient pour moi des gens nouveaux et le mystère d'inconnu qui planait sur eux me captiva tout de suite.

Mais, parmi ces locataires, celui qui me saisit et m'attira le plus, ce fut notre pensionnaire « Bonne-Affaire ». Il avait loué à l'arrière de la maison une longue chambre à deux fenêtres dont l'une donnait sur le jardin et l'autre sur la cour — et qui était contiguë à la cuisine.

C'était un homme maigre et voûté, au teint blanc ; sa barbiche noire se partageait en deux et ses bons yeux étaient protégés par des lunettes. Il était silencieux et discret et quand on l'appelait pour dîner ou pour prendre le thé, il répondait invariablement :

— Bonne affaire !

Grand'mère, qu'il fût présent ou absent, se mit à l'appeler ainsi.

— Alexis, va dire à « Bonne-Affaire » de venir prendre le thé ! Bonne-Affaire, pourquoi ne vous servez-vous pas?

Sa chambre était encombrée de caisses et tapissée de gros livres imprimés en caractères ordinaires que je ne pouvais déchiffrer, car je ne savais lire encore que le vieux russe des livres sacrés. Il y avait aussi dans tous les coins des fioles remplies de liquides multicolores, des morceaux de cuivre, de fer et des lingots de plomb. Du matin au soir, vêtu d'un veston de cuir roux et d'un pantalon à carreaux noirs, le visage tout barbouillé, échevelé, gauche et malodorant, il fondait du plomb et coulait de petits morceaux de métal qu'il pesait sur une balance de précision. De temps en temps, il poussait un mugissement parce qu'il se brûlait les doigts, et il soufflait à pleins poumons sur ses mains, puis il allait en trébuchant vers les dessins pendus au mur et après avoir frotté les verres de ses lunettes, il semblait flairer les graphiques, son nez droit et mince, d'une blancheur bizarre touchant presque le papier.

Parfois, il s'arrêtait brusquement au milieu de la pièce ou près de la fenêtre, et restait longtemps ainsi immobile, muet, les yeux fermés, le menton levé.

Pour l'observer à mon aise, je grimpais sur le toit du hangar et, à travers la cour, par la fenêtre ouverte, je scrutais la pièce : je voyais devant la flamme de la lampe à esprit-de-vin sa sombre silhouette ; il écrivait quelque chose sur un cahier chiffonné et ses lunettes, avec un reflet bleu et froid, étincelaient comme des glaçons ; pendant des heures entières, le labeur magique de cet homme enflammait ma curiosité et me retenait immobile à mon poste.

Parfois, les mains cachées derrière le dos, encadré par la fenêtre, il avait l'air de me fixer mais sans me reconnaître ni me voir, ce qui m'humiliait profondément. Soudain, il bondissait vers la table, se courbait en deux et fouillait dans ses papiers entassés.

Je crois que j'aurais eu peur de lui s'il avait été plus riche et mieux vêtu. Mais il était pauvre : le col de son veston laissait passer le haut d'une chemise sale et chiffonnée ; son pantalon taché était rapiécé et l'on apercevait ses pieds nus dans ses pantoufles éculées. Les pauvres ne sont ni dangereux ni effrayants : la pitié qu'ils inspiraient à grand'mère et le mépris que leur témoignait mon aïeul m'en avaient peu à peu convaincu.

Dans la maison, personne n'aimait Bonne-Affaire et on ne le prenait pas au sérieux. La folâtre épouse du militaire l'appelait « Nez-de-craie » ; l'oncle Pierre, « apothicaire et sorcier » ; grand-père, « magicien noir et franc-maçon ».

— Que fait-il ? — demandai-je un jour à grand'mère.

Elle répliqua d'un ton sévère :

— Cela ne te regarde pas ! Je ne veux pas que tu m'en parles, entends-tu?

Plus intrigué que jamais, je rassemblai tout mon courage et profitant de ce qu'on ne me voyait point, je m'approchai de la fenêtre de Bonne-Affaire et le questionnai, en comprimant à grand'peine mon émotion :

— Qu'est-ce que tu fais?

Il tressaillit, me regarda longuement par-dessus ses lunettes, et d'un geste de sa main couverte de plaies, de cicatrices et de brûlures, m'invita :

— Entre...

Il m'autorisait à pénétrer chez lui, non point par la porte, mais par la fenêtre ! Cette attitude le rehaussa encore à mes yeux. S'asseyant sur une caisse, il m'installa devant lui, m'écarta, m'attira de nouveau, et, enfin, à mi-voix m'interogea :

— D'où viens-tu?

Cette question était pour le moins bizarre ; quatre fois par jour, nous nous attablions à la cuisine côte à côte. Je répondis :

— Je suis le petit-fils de la maison.

— Ah, oui ! — reconnut-il en examinant son doigt, et il se tut.

Je jugeai alors utile de lui expliquer :

— Je ne m'appelle pas Kachirine, mais Péchkof...

— Péchkof? — répéta-t-il, et il accentua mon nom d'une manière défectueuse. — Péchkof, bonne affaire.

Il me poussa de côté, se leva et se dirigeant vers la table :

— Reste tranquille, — ordonna-t-il.

Je restai assis longtemps, très longtemps, le regardant agir : il râpait un morceau de cuivre maintenu entre les mâchoires d'un étau et la limaille dorée tombait en poussière sur un carton placé au-dessous. Bonne-Affaire prit une assez forte pincée de cette substance et la versa dans un bol épais avec une poudre blanche comme du sel qu'il sortit d'un petit pot. Ces préparatifs achevés, il aspergea le tout d'un liquide contenu dans une bouteille noire. Il y eut dans le récipient des bouillonnements et des sifflements en même temps qu'une odeur caractéristique se répandait par la pièce. Elle me chatouilla le nez et je me mis à tousser et à secouer la tête tandis que le sorcier, me demandait d'une voix satisfaite :

— Ça sent mauvais?

— Oh ! oui !

— C'est bien, mon ami ! C'est fort bien !

« Il y a vraiment de quoi être fier ! » pensais-je, et je déclarais avec sévérité :

— Du moment que ça sent mauvais, ce que vous faites ne peut pas être bien !

— Vraiment? — s'exclama-t-il en clignant l'œil. — Ce que tu dis n'est pas toujours exact, mon ami ! Sais-tu jouer aux osselets?

— Oui.

— Veux-tu que je te fasse un osselet de plomb? Ce sera un bon battoir?

— Je veux bien.

— Donne-moi ton osselet.

Il s'approcha de nouveau de moi, un œil cligné et l'autre fixant le bol fumant qu'il tenait à la main :

— Je te ferai un osselet de plomb, mais, en échange, tu ne reviendras plus ici. Cela te va-t-il?

Cette proposition m'offensa cruellement.

— Je n'ai pas besoin de cela pour ne plus revenir.

Très vexé, je retournai au jardin. Grand-père s'y trouvait, garnissant de fumier les racines des pommiers ; on était en automne et depuis longtemps les feuilles tombaient.

— Tiens, va tailler les framboisiers ! — me dit-il, et il me tendit le sécateur.

Je lui demandai :

— Qu'est-ce que peut bien fabriquer Bonne-Affaire?

— Il abîme la chambre, — répondit mon aïeul avec irritation. — Il a déjà brûlé le plancher, sali et déchiré la tapisserie : je vais lui dire qu'il ferait mieux de déménager !

— Tu feras bien, en effet, — acquiesçai-je, et je me mis à tailler les branches sèches des framboisiers.

Mais j'avais parlé trop vite.

Par les soirs de pluie, lorsque grand-père sortait, mon aïeule organisait à la cuisine des réunions extrêmement intéressantes, auxquelles tous les locataires étaient conviés : charretiers et ordonnances venaient prendre le thé avec nous. On y voyait aussi la pétulante Pétrovna, et, parfois même, la joyeuse femme du militaire. Quant à Bonne-Affaire, il était toujours présent, muet et immobile dans son coin, près du poêle, tandis que Stépa le simple jouait aux cartes avec le Tatare Valéy.

L'oncle Piotre en venant, ne manquait pas d'apporter une grosse miche de pain blanc avec un pot de confitures dont il recouvrait généreusement le pain coupé en petits morceaux. Ensuite, s'inclinant très bas, la paume de la main servant de plateau, il offrait à chacun une ou plusieurs de ses tartines :

— Je vous en prie, servez-vous ! — disait-il d'une voix affable.

Quand on avait accepté une tranche de pain, il examinait avec attention sa main noire et s'il y apercevait une goutte de confiture, il s'empressait de la lécher.

Pétrovna, elle, s'était munie d'eau-de-cerises et la joyeuse petite dame, de noix et de bonbons. Alors le festin commençait, pour la plus grande joie de grand'mère.

Quelque temps après que Bonne-Affaire eut tenté de me soudoyer, afin que je ne vinsse plus lui rendre visite, mon aïeule organisa une soirée de ce genre. La pluie d'automne tombait et rejaillissait sans répit : le vent gémissait dans les arbres, dont les branches agitées venaient griffer le mur. Dans la cuisine, il faisait bon; nous étions assis côte à côte, affectueux et paisibles et grand'mère ne tarissait pas de raconter des histoires toutes plus belles les unes que les autres.

Assise sur le rebord du poêle, les pieds sur une marche, elle se penchait vers l'auditoire éclairé par une petite lampe de fer-blanc. D'habitude, quand elle était en veine de narrer elle ne manquait pas de se hisser sur le poêle en prétextant :

— Il faut que je parle de haut ! Les paroles portent mieux et c'est plus beau !

Je m'installais à ses pieds sur une large marche, dominant presque la tête de Bonne-Affaire. Grand'mère contait la belle histoire d'Ivan le guerrier et de Mirone l'ermite, et ses paroles nettes et savoureuses nous arrivaient en cadence.

***

Il était une fois un méchant voïvode nommé Gordion.
Il avait une âme noire et une conscience de pierre.
Il traquait les justes, il torturait les gens,
Et vivait dans le mal comme une chouette dans le creux d'un arbre.
Mais celui que Gordion détestait le plus
C'était le moine Mirone, l'ermite,
Un paisible défenseur de la foi.
Qui faisait le bien sans avoir peur.
Le voïvode appelle son serviteur fidèle,
Le vaillant Ivan le guerrier :
— Va-t'en, Ivan, va tuer le moine,

Le présomptueux moinillon Mirone,
Va, et tranche-lui la tête,
Va, et prends-le par sa barbe grise.
Apporte-la-moi, que je la jette en pâture aux chiens !
Ivan s'en va, obéissant
Ivan s'en va et pense avec amertume :
« Je ne vais pas de ma propre volonté, c'est la nécessité qui me pousse.
» Il faut croire que c'est le sort que Dieu m'a assigné ! »
Ivan a caché son glaive tranchant sous sa tunique.
Il arrive et salue l'ermite :
— Es-tu toujours en bonne santé, honnête petit vieux?
Dieu t'a-t-il toujours en Sa sainte garde?
Mais le moine sagace se met à rire,
Et ses lèvres sages laissent tomber ces mots :
— Ivan, n'essaie pas de mentir,
Le Seigneur Dieu connaît tout, le bien et le mal sont dans Sa main !
Je sais pourquoi tu es venu ! — Ivan eut honte.
Mais il craignait aussi de désobéir. Alors tirant le glaive de son fourreau de cuir,
Il essuya la lame au revers de son habit :
— Mirone, — dit-il, — je voulais faire en sorte.
De te tuer sans que tu voies le glaive ! Mais maintenant,
Prie Dieu, Prie-Le pour la dernière fois !
Prie-le pour toi, pour moi, pour toute la race humaine,
Après quoi je te trancherai la tête !
Le moine Miron se mit à genoux, à genoux sous un jeune chêne.
L'arbre devant lui s'inclina et le moine en souriant parla :
— Oh ! Ivan, ton attente sera longue! Car la prière pour la race humaine durera longtemps.
Et tu ferais mieux de me tuer tout de suite, que de t'exténuer à attendre en vain !
Alors, Ivan a foncé le sourcil et il s'est rengorgé, le nigaud :
— Non, ce qui est dit est dit ! Tu n'as qu'à prier, j'attendrai, fût-ce un siècle !
Le moine pria jusqu'au soir; et du soir jusqu'à l'aurore suivante il continua.

Et de l'aurore jusqu'à la nuit, il pria encore et de l'été jusqu'à l'autre printemps sa prière dura.

Et les ans aux ans s'ajoutaient et Mirone priait toujours.

Le jeune chêne arriva aux nuages,

Une forêt épaisse était née de ses glands, que la sainte prière n'était pas encore terminée.

Et aujourd'hui encore, le moine tout bas, murmure les paroles rédemptrices :

Il demande à Dieu d'assister les hommes, à la Vierge, de leur accorder le bonheur.

Ivan le guerrier est debout près de lui. Depuis longtemps son épée est tombée

En poussière et son armure de fer est rongée par la rouille.

Ses beaux habits sont en loques et en pourriture.

Hiver comme été Ivan reste nu. Et le gel le mord et la chaleur le brûle, et il demeure quand même.

Son sang décomposé court encore dans ses veines.

Et les loups et les ours le regardent à peine.

Il n'a pas la force de quitter cet endroit, ni de lever le bras, ni de dire un mot !

Car c'est là son châtiment : il n'aurait pas dû exécuter l'ordre abominable.

Ni se dissimuler derrière la conscience d'autrui. Mais la prière que le moine

Adresse à Dieu pour les pauvres pécheurs que nous sommes coule toujours sereine

Comme une rivière resplendissante qui s'épanche vers l'Océan !

***

Dès le commencement du récit, j'avais remarqué que Bonne-Affaire s'agitait. Pour quel motif, je l'ignorais, mais il remuait les bras d'une façon bizarre, comme convulsive, il enlevait ses lunettes, les remettait, puis les secouait selon le rythme des paroles chantantes, il hochait la tête, touchait ses yeux, les pressait du doigt avec force et d'un rapide mouvement de la main, s'essuyait le front et les joues, comme quelqu'un qui transpirerait très fort. Quand l'un des audi-

teurs remuait, toussait, traînait le pied, notre pensionnaire sifflait avec sévérité :

— Ch ! Ch !

Lorsque mon aïeule se tut et passa sa manche sur son visage en sueur, Bonne-Affaire bondit impétueusement et, les bras étendus, tourna tout confus autour de grand'mère en murmurant

— Vous savez, c'est extraordinaire... il faut que vous dictiez à quelqu'un cette légende. C'est effroyablement vrai... c'est bien russe...

On s'aperçut que ses yeux étaient baignés de larmes. Et c'était à la fois bizarre et très pathétique que le spectacle de cet homme courant par la cuisine, avec de petits bonds gauches et risibles et qui dans son émotion, n'arrivait pas à accrocher derrière ses oreilles les branches de ses lunettes. L'oncle Piotre riait ; les autres gardaient un silence embarrassé, tandis que grand'mère disait précipitamment :

— Mettez cela par écrit, si vous voulez, je n'y vois pas d'inconvénient... Je connais d'ailleurs beaucoup d'histoires du même genre...

— Non, non, c'est celle-là que je veux noter ! Elle est terriblement russe ! — s'exclama encore notre pensionnaire.

Mais tout à coup, il s'arrêta au milieu de la cuisine et se mit à parler tout haut en fendant l'air de sa main droite, tandis que, dans la gauche ses lunettes tremblaient. Il parla longtemps, avec exaltation, poussant de temps en temps une sorte de plainte et tapant du pied ; je remarquai qu'il répéta à plusieurs reprises les mêmes paroles :

— On ne peut pas vivre de la conscience d'autrui, non, non !

Soudain, la voix lui manqua, il se tut, promena son regard sur les assistants et se retira sans bruit, la tête penchée, d'un air décontenancé. On se mit à rire, on échangea des coups d'œil gênés, grand'mère se dissimula dans l'ombre du poêle où je l'entendis soupirer.

Pétrovna passa la main sur ses grosses lèvres rouges et déclara :

— On dirait qu'il est fâché!

— Mais non, — répliqua l'oncle Piotre. — Il est parti, comme ça...

Grand'mère descendit du poêle et, sans mot dire, alluma le samovar ; l'oncle Piotre déclara alors posément :

— Les gens instruits, les nobles, sont tous capricieux comme lui !

Valéy bougonna d'une voix maussade :

— Les célibataires font toujours des bêtises !

On se mit à rire de nouveau et l'oncle Piotre reprit :

— Votre histoire l'a fait pleurer.

Je commençais à m'ennuyer ; une sorte de désespérance me serrait le cœur. Bonne-Affaire m'étonnait beaucoup ; et, quand je me remémorais ses yeux pleins de larmes, une invincible pitié m'envahissait.

Il découcha et ne rentra que le lendemain après dîner, tout fripé, apaisé et visiblement confus.

— J'ai fait du tapage hier, — s'excusa-t-il auprès de grand'-mère d'un ton embarrassé, comme un petit enfant. — Êtes-vous fâchée contre moi?

— Pourquoi serais-je fâchée?

— Mais parce que j'ai parlé, que je vous ai interrompue...

— Vous n'avez offensé personne...

Je sentais que grand'mère avait peur de lui ; elle ne le regardait pas en face et ne lui parlait pas comme de coutume.

Il s'approcha tout près d'elle, et, avec une simplicité extraordinaire, expliqua :

— Voyez-vous, je suis effroyablement seul, je n'ai personne au monde... On se tait, on se tait longtemps, puis un beau jour, tout se met à bouillonner dans l'âme et cela déborde... Dans ces moments-là, je serais capable de parler à un arbre, à un caillou...

Grand'mère s'écarta de lui...

— Vous devriez vous marier...

— Oh ! — s'exclama-t-il, puis son visage se rida et il sortit en agitant la main.

Mon aïeule se rembrunit encore en suivant du regard sa silhouette qui s'éloignait. Humant pensivement une prise elle m'ordonna d'une voix sévère :

— Ne tourne pas trop autour de lui, entends-tu ; Dieu seul sait ce que c'est que cet homme !

Et cela suffit pour que je fusse de nouveau attiré vers lui...

J'avais remarqué la transformation, le bouleversement de son visage, quand il avait dit : « Je suis terriblement seul. » Il y avait dans ces paroles quelque chose que je comprenais, qui me touchait au cœur et je me mis à rechercher la société de Bonne-Affaire.

De la cour, je jetai par la fenêtre un regard dans sa chambre : elle était vide et ressemblait à un débarras où l'on aurait entassé en désordre et à la hâte quantité de choses inutiles, aussi inutiles et bizarres que leur propriétaire. Je me rendis, ensuite au jardin et j'aperçus Bonne-Affaire : le dos voûté, les mains jointes derrière la tête, les coudes appuyés aux genoux, il était inconfortablement assis au bout d'une poutre à demi calcinée. La poutre était couverte de terre et son extrémité charbonneuse se dressait parmi les orties, les bardanes et les absinthes. Et le fait que Bonne-Affaire était si mal installé me disposait encore plus en sa faveur.

Longtemps, il ne me remarqua pas ; ses yeux de hibou aveugle regardaient au loin par delà moi-même. Soudain, semblant sortir de son rêve il me demanda avec ennui, me sembla-t-il :

— Tu viens me chercher?

— Non.

— Alors, que fais-tu là?

— Rien, je viens comme ça...

Il enleva ses lunettes, qu'il essuya avec son mouchoir maculé de taches rouges et noires et continua :

— Eh bien, viens ici...

Lorsque je fus assis à côté de lui, il passa son bras autour de mes épaules et m'étreignit avec force.

— Nous allons rester là sans rien dire. Veux-tu?... Voilà, c'est parfait ! Tu es têtu?

— Oui !

— Bonne affaire !

Nous demeurâmes longtemps silencieux. Le crépuscule était paisible et doux ; c'était une de ces mélancoliques soirées de l'été de la Saint-Martin, où tout est si nuancé, où tout se ternit et s'appauvrit si visiblement d'heure en heure ; la terre qui a déjà épuisé ses enivrants parfums d'été n'exhale plus que la froide humidité ; mais l'air est étrangement transparent et

dans le ciel rougeâtre tournoient les freux affairés, évocateurs de lugubres pensées. Tout est silencieux et muet. Chaque bruit — frôlement d'oiseau, froissement de feuille qui tombe — semble étrangement sonore et vous fait tressaillir ; mais on s'engourdit bientôt derechef dans le silence qui étreint la terre entière et oppresse les poitrines.

Ces minutes divines favorisent l'envol de pensées délicates et épurées, mais elles sont fragiles et fines comme des toiles d'araignée et les mots sont impuissants à les fixer. A peine apparues, elles s'évanouissent, telles les étoiles filantes, en brûlant l'âme qu'elles caressent et alarment à la fois d'une vague nostalgie. C'est alors que l'être intérieur se met à bouillonner, des orientations se précisent, l'âme, si l'on peut dire, prend la forme qu'elle conservera toute sa vie et son visage se crée.

Serré contre le flanc tiède de notre pensionnaire, je regardais avec lui le ciel rouge entre les branches noires des pommiers ; je suivais le vol des linottes caquetantes et les mouvements secs des chardonnerets secouant les têtes des bardanes fanées pour en faire sortir les graines. Des nuages bleus effilochés aux bords écarlates accouraient des champs jusqu'à nous, et les corbeaux voletaient pesamment vers le cimetière où se trouvaient leurs nids. Tout revêtait une beauté particulière, et les choses familières prenaient avec une sorte de recul une gravité inconnue.

Parfois Bonne-Affaire demandait, après un soupir :

— C'est beau, n'est-ce pas, frérot? Je crois bien ! Tu n'as pas froid? Il ne fait pas trop humide?

Mais lorsque le ciel s'assombrit et que le paysage se gonfla comme une éponge imbibée de ténèbres, il décida :

— Maintenant, c'est assez ! Rentrons !

Près du portail du jardin, il s'arrêta et murmura encore :

— Tu as une délicieuse grand'mère, mon petit ! Ah ! quel pays !

Fermant les yeux et souriant, il récita à mi-voix, mais très distinctement :

« Car c'est là son châtiment : il n'aurait pas dû exécuter l'ordre abominable

» Ni se dissimuler derrière la conscience d'autrui. »

— Rappelle-toi bien cela, frérot ! Souviens-t'en toujours ! Tandis qu'il me poussait en avant il me demanda :

— Sais-tu écrire?

— Non.

— Eh bien, apprends ! Et quand tu sauras, note soigneusement tout ce que ta grand'mère te raconte ; cela te servira...

Nous nous liâmes d'amitié. A partir de ce jour, j'entrai chez Bonne-Affaire quand je voulus. Dès qu'il m'en prenait fantaisie, j'arrivais, je m'asseyais sur une caisse et je le regardais travailler. Il fondait du plomb, chauffait du cuivre, et quand le métal était incandescent, forgeait sur une enclume minuscule, au moyen d'un léger marteau de petites pièces plates. Bonne-Affaire se servait aussi de râpes, de limes, d'émeri, de scies fines comme du fil et d'une balance de cuivre, très sensible. Après avoir versé dans d'épais bols blancs divers liquides, il regardait la fumée qui s'en dégageait et remplissait la pièce d'une odeur âcre ; les sourcils froncés, il consultait un gros bouquin et rugissait en se mordillant les lèvres, ou bien fredonnait doucement d'une voix enrouée :

O Rose de Sarron...

— Qu'est-ce que tu fabriques?

— Quelque chose, petit frère.

— Mais quoi?

— Je ne puis t'expliquer cela d'une façon intelligible pour toi.

— Grand-père dit que tu fais peut-être de la fausse monnaie...

— Il dit cela... Hm ! Eh bien, ton grand-père se trompe... L'argent, frérot, l'argent n'a pas d'importance...

— Et pour acheter du pain?

— Tu as raison, frérot, il faut payer le pain, tu as raison...

— Tu vois ! Et la viande aussi !

— Et la viande aussi !

Il se mit à rire tout bas, d'un rire étonnamment affectueux, puis, me chatouillant derrière l'oreille, comme si j'étais un petit chat, il ajouta :

— Il n'y a pas moyen de discuter avec toi... tu me cloues le bec, frère... taisons-nous, cela vaudra mieux...

Parfois, il interrompait sa besogne et s'asseyait à côté de moi ; nous regardions longtemps par la fenêtre : la pluie cinglait les toits et ruisselait dans la cour semée d'herbe ; les pommiers se dénudaient. Avare de paroles, Bonne-Affaire n'employait que les mots indispensables ; la plupart du temps, quand il voulait attirer mon attention sur quelque chose, il me poussait doucement du coude et clignait de l'œil dans la direction voulue.

Je ne distinguais dans la cour rien de particulier, mais ces coups de coude et ces brèves paroles rendaient le tableau très intéressant et tout finissait par se graver profondément dans ma mémoire. Un chat surgissait, trottinant, s'arrêtait devant une flaque lumineuse et, apercevant son image levait sa souple patte comme s'il se fût préparé à frapper. Bonne-Affaire à mi-voix, observait :

— Les chats sont fiers et méfiants...

Mamaï, le coq au plumage d'or roux, juché sur la haie du jardin, battait des ailes pour s'affermir sur ses pattes ; ayant manqué de tomber, il se fâchait et caquetait avec colère, le cou tendu.

— Il se rengorge, le général, — continuait mon compagnon, — mais il n'est guère malin...

Valéy, le maladroit, pénétrait dans la cour piétinant lourdement comme un vieux cheval. Un blanc rayon de soleil automnal lui tombant droit sur la poitrine, faisait flamboyer le bouton de cuivre de sa veste. Le Tatare ému s'arrêtait et longuement le tâtait de ses doigts tordus.

— Il contemple ce bouton comme une médaille qu'on lui aurait donnée, — remarquait encore mon ami.

Je m'attachai très vite et très profondément à Bonne-Affaire ; nous devînmes inséparables dans la joie comme dans la douleur. Quoique taciturne, il ne m'interdisait pas de parler et, devant lui, je pouvais dire tout ce qui me passait par la tête, alors que grand-père régulièrement me coupait la parole chaque fois que j'ouvrais la bouche.

— Tais-toi donc, crécelle du diable !

Quand à grand'mère, ses propres impressions occupaient

tellement son esprit qu'elle était incapable de prêter la moindre attention à celles d'autrui.

Bonne-Affaire écoutait toujours mon babil avec complaisance ; souvent en souriant il me reprenait :

— Mon frérot, ce n'est pas ainsi, c'est toi qui viens d'inventer cela.

Et ces brèves observations tombaient toujours à propos ; il ne prononçait que les paroles nécessaires, mais il semblait voir comme à travers une vitre tout ce qui se passait dans mon cœur et dans ma tête ; il devinait avant même que je les eusse prononcés les mots inexacts que j'allais dire, les erreurs que j'allais commettre et étouffait avant qu'elle fût née une discussion inutile :

— Frérot, tu radotes !

Souvent, je m'amusais à mettre à l'épreuve cette sorte de pouvoir magique qu'il possédait : j'imaginais n'importe quelle histoire et je la narrais le plus sérieusement du monde comme une chose vue. Après m'avoir écouté un instant, Bonne-Affaire hochait la tête :

— Comme tu déraisonnes, frèrot !

— Qu'en sais-tu?

— Ah ! je m'en aperçois bien.

Quand grand'mère s'en allait chercher de l'eau sur la *place au Foin*, elle m'emmenait assez fréquemment avec elle ; un jour, nous y vîmes cinq bourgeois qui rossaient un paysan qu'ils avaient jeté à terre et qu'ils déchiraient comme des chiens dépeçant une proie. Grand'mère détacha les seaux de la planche et, la brandissant sous le nez des bourgeois, elle leur cria d'une voix menaçante :

— Filez !

Bien qu'ayant très peur, je courus après elle et je lançai des cailloux aux agresseurs, tandis que de sa traverse, la vaillante vieille cognait courageusement sur les épaules et sur les têtes. D'autres personnes étant intervenues aussi, les bourgeois s'enfuirent et mon aïeule put laver les plaies de la victime qui avait le visage horriblement piétiné. Maintenant encore, je revois avec un sentiment de répulsion cet homme qui, d'un doigt sale, maintenait sa narine arrachée, tandis que pardessous le doigt, le sang jaillissait jusque sur la figure et la

poitrine de grand'mère. Elle criait aussi, mais de colère, et des frissons la secouaient.

Lorsqu'en rentrant, je courus chez notre pensionnaire pour lui raconter ce que j'avais vu, il abandonna sa besogne et s'arrêta devant moi ; il tenait une lime longue comme un sabre ; après m'avoir regardé fixement et d'un air sévère par-dessous ses lunettes, il m'interrompit tout à coup et d'un ton plus grave et significatif que d'habitude acquiesça :

— Très bien, c'est bien comme cela que les choses se sont passées ! C'est parfait !

Encore tout bouleversé, je n'eus pas le temps de m'étonner de ses propos et je continuai à m'expliquer ; mais il me serra dans ses bras et s'étant mis à arpenter la pièce en trébuchant, me coupa de nouveau la parole :

— Cela suffit, frérot, inutile de poursuivre. Tu as déjà dit tout ce qu'il fallait, comprends-tu? Tout !

Je me tus, assez vexé ; mais après un instant de réflexion, je compris avec une stupéfaction dont je me souviens très bien qu'il m'avait interrompu juste au bon moment.

— Ne t'arrête pas à ces choses-là, frérot ; il vaut mieux ne pas te les rappeler !

Il lui arriva souvent de proférer des phrases qui, toute la vie, restèrent présentes à mon esprit. Ainsi, comme je lui parlais un jour de mon ennemi, un gros garçon à tête énorme nommé Kliouchnikof, le champion de la rue Neuve, qui n'arrivait pas plus à me vaincre que je ne parvenais à le battre, Bonne-Affaire écouta avec attention le récit de mes malheurs et m'expliqua :

— Tout ça, c'est de la sottise : la force comme tu la conçois n'est pas de la force. La vraie force est dans la rapidité des mouvements : plus on est agile, plus on est fort, as-tu compris?

Le dimanche suivant, je jouai des poings avec vélocité et j'obtins la victoire sans peine, ce qui me détermina à suivre plus que jamais les enseignements de notre locataire.

— Il faut savoir prendre les choses, comprends-tu? Et c'est très difficile.

Je n'avais pas compris, mais inconsciemment je me souvins de ces paroles et d'autres analogues, parce qu'il y avait

dans leur simplicité quelque chose de mystérieux et de vexant à la fois : car enfin, il n'était pas nécessaire d'être très malin pour savoir prendre une pierre, un marteau, un chanteau de pain ou une tasse.

Dans la maison, on aimait de moins en moins notre pensionnaire ; le chat de la joyeuse locataire lui-même qui grimpait sur les genoux de tout le monde, exceptait Bonne-Affaire de ce témoignage de confiance et l'animal, si obéissant et si caressant d'habitude, ne répondait pas à son appel. Je l'en punissais en lui tirant les oreilles et, les larmes aux yeux, je le suppliais de ne pas avoir peur de mon ami.

— Mes habits sentent l'acide, c'est pourquoi le chat m'évite, — m'expliqua Bonne-Affaire.

Mais je savais que tout le monde et même grand'mère, avait sur ce point des idées différentes, fausses d'ailleurs et très injustes à mon sens.

— Pourquoi rôdes-tu toujours dans sa chambre? — grommelait grand'mère. Prends garde qu'il ne t'enseigne Dieu sait quoi...

Grand-père me rossait cruellement chaque fois qu'il apprenait que j'avais rendu visite à notre pensionnaire. Je me gardais de rapporter à Bonne-Affaire qu'on m'avait interdit de le fréquenter, mais je lui racontais en toute franchise ce que les gens pensaient de lui :

— Grand'mère a peur de toi ; elle dit que tu es un magicien noir ; grand-père, lui, croit que tu es l'ennemi de Dieu et que tu es dangereux pour les hommes...

Il secouait la tête comme pour se débarrasser d'une mouche ; un sourire empourprait sa figure crayeuse, et mon cœur se serrait cependant que s'embuaient mes yeux :

— Ah ! je vois bien ce que c'est ! — concluait-il tout bas. — C'est triste, frérot, n'est-ce pas?

— Oui...

— C'est bien triste, frérot...

On finit par lui donner congé.

Un matin, après le déjeuner, j'allai chez lui et le trouvai assis sur le plancher, en train d'emballer dans des caisses ses effets et ses livres ; il chantonnait l'air de la Rose de Saron.

— Tu vois, frérot, je m'en vais ailleurs !

— Pourquoi?

Il me regarda fixement en disant :

— Tu ne le sais donc pas? On a besoin de la chambre pour ta mère...

— Qui est-ce qui t'a dit cela?

— Ton grand-père...

— Il ment !

Bonne-Affaire me prit la main et m'attira à lui ; lorsque je fus aussi assis sur le sol, il me calma et d'une voix plus basse :

— Ne te fâche pas... J'ai cru que tu connaissais ces manigances et que tu me les avais cachées ; et je trouvais que ce n'était pas bien...

J'étais à la fois triste et vexé contre lui et ne pouvais découvrir les causes de cet état d'esprit.

— Écoute, — chuchota-t-il en souriant. — Te rappelles-tu que je t'ai dit une fois de ne plus revenir?

Je secouai la tête en signe d'affirmation.

— Et ça t'avait offensé?

— Oui...

— Je ne voulais pas te faire de la peine, frérot : je savais bien, vois-tu, que si nous devenions amis, tu serais grondé. N'avais-je pas raison? Et comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai parlé de la sorte?

Il s'exprimait comme si j'eusse été son égal, comme s'il avait été du même âge que moi et ses paroles me remplissaient d'une joie douloureuse et intense. Il me sembla que depuis longtemps j'avais compris ce qu'il avait voulu me faire entendre. Je le lui dis :

— Il y a longtemps que j'ai compris cela !

— Tant mieux ! mon ami... Tant mieux, frérot...

Une souffrance atroce me serra le cœur...

— Pourquoi est-ce que personne ne t'aime?

Il passa le bras autour de mon corps, m'attira à lui et répondit avec un clignement des paupières :

— Je ne suis pas de leur race, comprends-tu? C'est pour cette raison qu'ils ne m'aiment pas. Je ne suis pas comme eux...

Je le tirai par le bras, car je ne savais que répondre, ni comment m'exprimer...

— Ne te fâche pas, — répéta-t-il, et il ajouta tout bas, dans le tuyau de mon oreille : — Et il ne faut pas non plus que nous pleurions.

Mais les larmes coulaient déjà de dessous ses lunettes.

Ensuite, comme toujours, nous restâmes longtemps assis en silence, échangeant de temps à autre quelques paroles brèves.

Il partit le soir, après avoir amicalement pris congé de tout le monde. Il me serra très fort sur son cœur. Je sortis de la cour et je le regardai s'éloigner, assis dans la télègue qui le secouait et dont les roues écrasaient les mottes de boue gelée. Immédiatement après son départ, grand'mère se mit à laver et à nettoyer la chambre qu'il occupait, mais j'y vins avec elle et m'y promenai de long en large pour la gêner dans sa besogne.

— Ote-toi de là, — criait-elle en se cognant contre moi.

— Pourquoi l'avez-vous mis à la porte?

— Petit curieux, ne jase donc pas tant !

— Vous êtes tous des imbéciles, — déclarai-je.

Elle essaya de me fouailler avec son torchon mouillé.

— Mais tu deviens fou, polisson !

— Pas toi, tous les autres sont des imbéciles ! — repris-je, mais ce correctif n'apaisa pas grand'mère.

Au souper, grand-père s'épanouit :

— Dieu merci, le voilà parti ! Toutes les fois que je le voyais, c'était comme si on m'avait donné un coup de poignard et je pensais : « Il faut absolument s'en débarrasser ! »

De rage, je cassai une cuiller et je fus corrigé, une fois de plus.

C'est ainsi que prit fin ma première liaison avec l'un de ces innombrables hommes qui sont des étrangers dans leur propre patrie bien qu'ils soient les meilleurs de ses fils...

IX

Je me fais assez l'effet d'avoir été dans mon enfance comme une de ces ruches où des gens sans culture, ni prétentions

apportaient le miel de leur expérience et de leur connaissance de la vie, enrichissant mon âme avec générosité selon leurs moyens. Souvent ce miel était impur et amer ; néanmoins, la connaissance est toujours un butin.

Après le départ de Bonne-Affaire, ce fut l'oncle Piotre qui se lia avec moi. Il était aussi propret, aussi sec et aussi soigneux que grand-père auquel il ressemblait d'ailleurs, bien que plus petit et de moindres proportions ; on eût dit un adolescent qui, pour s'amuser, aurait endossé les vêtements d'un vieillard. Il avait un visage ridé, strié, un peu comme une grille, avec de minces replis de chair entre lesquels sautillaient, pareils à des serins dans une cage, des yeux amusants et vifs, à la cornée jaunâtre. Ses cheveux gris étaient longs et bouclés et sa barbe s'enroulait en anneaux ; il fumait la pipe et la fumée du tabac, du même ton que ses cheveux, s'élevait de sa bouche en volutes blanchâtres. Il avait une façon très particulière de s'exprimer en phrases entortillées et sa voix bourdonnante paraissait amicale, mais il me semblait toujours que cet homme se moquait de tout le monde :

— Lorsque j'étais petit, — racontait-il, — la comtesse Tatiana Alexiévna, à qui j'appartenais, m'a ordonné : « Tu seras forgeron ! » Quelque temps après, elle a changé d'avis : « Tu aideras le jardinier. » C'est bon, je fus jardinier ; mais on a beau faire, les gens ne sont jamais contents ! Plus tard, elle m'a dit : « Piotre, tu iras pêcher ! » Cela m'était bien égal ; j'allai donc pêcher... A peine avais-je pris goût à ce travail-là qu'il a fallu dire adieu aux poissons ! Elle m'envoie en ville, comme cocher de fiacre ; quitte à lui payer une redevance en argent. Il faut faire le cocher? Très bien ! Et après, madame? Mais nous n'avons plus eu le temps de changer, ma comtesse et moi, car on a affranchi les serfs. Je suis donc resté avec mon cheval ; c'est lui qui remplace ma maîtresse.

Son cheval était très vieux ; on eût dit qu'il avait été blanc jadis et qu'un peintre ivre s'était amusé à le barbouiller de différentes couleurs, mais n'avait pas eu le loisir d'achever sa besogne. La bête avait les genoux cagneux et sa tête osseuse aux yeux troubles pendait tristement, rattachée au poitrail par des veines gonflées et un peu de vieille peau élimée. L'oncle Piotre traitait avec respect l'animal qui évoquait un

assemblage de guenilles disparates ; il ne le battait jamais et l'appelait Tanka.

Grand-père lui demanda un jour :

— Pourquoi as-tu donné à cette bête un nom chrétien?

— Moi, monsieur? mais pas du tout. Tanka n'est pas un nom chrétien ; c'est Tatiana qui est un nom chrétien.

L'oncle Piotre, lui aussi, avait fréquenté l'école ; très versé dans les Saintes Écritures, il discutait souvent avec mon aïeul, et leur controverse portait sur le point de savoir lequel des saints était le plus saint. Les deux hommes condamnaient à l'envi les pécheurs de l'antiquité, Absalon surtout, mais parfois, leur débat prenait un caractère violent :

— Laisse-nous, Alexis ! — criait alors grand-père furieux, et ses yeux verts lançaient des éclairs.

Piotre aimait beaucoup l'ordre et la propreté ; quand il traversait la cour, il ne manquait pas de repousser du pied les os, les copeaux et les tessons qui traînaient, en murmurant à leur adresse :

— Tu es inutile et tu gênes !...

Il était loquace et semblait bon et joyeux ; mais parfois ses yeux s'injectaient de sang, se brouillaient et s'immobilisaient comme ceux d'un mort. Il s'asseyait alors n'importe où, dans un recoin obscur pelotonné sur lui-même, aussi sombre et muet que son neveu lui-même.

— Qu'est-ce que tu as, oncle Piotre?

— Va-t'en ! — répondait-il d'une voix sourde et sévère.

Dans une des maisonnettes de notre rue habitait un monsieur affligé d'une loupe sur le front. Cet être avait une habitude pour le moins bizarre : le dimanche, il s'asseyait à sa fenêtre et tirait de la grenaille sur les chiens, les chats, les poules, les corbeaux et aussi sur les passants dont le visage ne lui plaisait pas. C'est ainsi qu'une fois, il farcit de petit plomb la hanche de Bonne-Affaire ; la grenaille heureusement, n'avait pu traverser la veste de cuir, mais quelques petits grains avaient roulé dans la poche de notre pensionnaire et je me rappelle avec quelle attention il les examina à travers ses lunettes. Grand-père lui conseilla de porter plainte, mais il répondit en jetant les petites perles grises dans un coin de la cuisine :

— Cela n'en vaut pas la peine !

Une autre fois, le tireur envoya quelques plombs dans la jambe de mon aïeul qui se fâcha, se rendit chez le juge de paix et se mit en quête de rassembler les autres victimes ainsi que des témoins. Mais l'individu disparut brusquement.

Chaque fois que les détonations retentissaient dans la rue, l'oncle Piotre, s'il était à la maison, se hâtait de couvrir ses cheveux gris de sa vieille casquette des dimanches qui avait une immense visière; et il sortait aussitôt, traversant la cour à grandes enjambées. Les mains cachées derrière le dos, sous son cafetan qu'il soulevait comme une queue de cob, le ventre bombé, il passait posément sur le trottoir, devant le tireur, puis rebroussait chemin et recommençait ce manège. Tout le monde, chez nous, se tenait au portail ; à la fenêtre apparaissait le visage bleu du militaire et au-dessus, la tête blonde de sa femme ; de la cour des Betleng, les locataires sortaient aussi ; seule, la maison Ovsiannikof, grise et morte, ne montrait personne.

Parfois, l'oncle Piotre se promenait sans succès ; le chasseur ne le considérait probablement pas comme un gibier digne d'un coup de fusil ; mais tout à coup, deux crépitements successifs se faisaient entendre.

— Boukh ! Boukh !...

Sans hâter le pas, l'oncle Piotre revenait vers nous et s'écriait d'un air satisfait :

— Il a tapé dans le pan de ma veste !

Une fois cependant, la grenaille l'atteignit au cou et à l'épaule ; grand'mère se mit en devoir de lui extraire avec une aiguille les grains qui avaient pénétré sous la peau et, ce faisant, elle le morigénait :

— Pourquoi l'excites-tu ainsi, ce sauvage? Il finira bien par te crever les yeux !

— Mais non, mais non, Akoulina Ivanovna, — répondait Piotre d'une voix traînante et dédaigneuse. — Ce n'est pas un tireur, cela !

— Et pourquoi fais-tu le fou avec lui?

— Moi, je fais le fou? Pas du tout. Ce que je fais, c'est simplement histoire de le taquiner, ce monsieur...

Et tout en regardant les grains de plomb extraits de

ses habits et qu'il tenait dans le creux de sa main, il continua :

— Non, ce n'est pas un tireur ! La comtesse Tatiana Alexiévna a eu un certain temps en qualité de mari — car elle changeait de maris comme de valets de chambre — elle eut, dis-je, un militaire qui s'appelait Mamonte Ilitch. Voilà quelqu'un qui savait tirer ! Et jamais autrement qu'à balle, grand'mère ! Il faisait placer Ignachka le bouffon à quarante pas de lui environ, après lui avoir attaché à la ceinture une bouteille qui pendait entre les jambes écartées. Le bouffon riait ; Mamonte Ilitch pressait sur la détente, et pan ! La bouteille volait en éclats. Seulement, un jour, Ignachka a bougé, peut-être un moustique le piquait-il et la balle lui est entrée dans le genou en lui fracassant la rotule ! On a appelé le médecin, qui a tout de suite coupé la jambe qu'on a enterrée...

— Et le fou?

— Lui, il s'en est bien tiré ! Les idiots n'ont besoin ni de bras, ni de jambes ; leur stupidité suffit à les nourrir. Tout le monde les aime, car la bêtise est inoffensive. On le dit d'ailleurs : le diacre ni le greffier ne sont dangereux s'ils sont bêtes...

Piotre me traitait avec gentillesse ; il me parlait d'une manière plus simple qu'aux grandes personnes sans me cacher ses yeux, et malgré tout il y avait cependant en lui quelque chose qui me déplaisait. Quand il offrait sa confiture préférée, il en mettait une couche plus épaisse sur la tranche de pain qu'il me destinait ; il me rapportait de la ville des pastilles de réglisse, des gâteaux de graines de pavot, et m'interrogeait d'un ton sérieux et confidentiel :

— Que ferons-nous plus tard, mon petit monsieur? Seras-tu soldat ou fonctionnaire?

— Soldat !

— C'est très bien. Maintenant le métier n'est plus très dur. D'ailleurs il l'est encore moins pour les popes qui n'ont eux, qu'à crier de temps en temps : « Seigneur, aie pitié de nous ! » et c'est tout. Mais la profession la plus agréable, c'est encore la pêche, car le pêcheur n'a pas besoin de savoir quoi que ce soit, pourvu qu'il ait l'habitude...

Et il me montrait avec des gestes amusants comment les

poissons tournaient autour de l'appât, comment les perches, les mulets se débattaient quand ils avaient mordu à l'hameçon.

— Tu te fâches lorsque ton grand-père te fouette, — me consolait-il, à d'autres moments. — Tu as tort. On ne te fouette que pour t'apprendre et ce n'est pas sérieux. C'était ma maîtresse Tatiana Alexiévna qui savait vous faire fouetter ! Elle entretenait même à cet effet un homme qui ne s'occupait que de cela ; il s'appelait Khristofore et était si réputé que les propriétaires des domaines voisins demandaient parfois à ma comtesse : « Tatiana Alexiévna, prêtez-moi donc votre Khristofore pour fouetter la valetaille ! » Et elle accédait volontiers à ce désir.

Il racontait avec beaucoup de détails mais sans ressentiment la façon dont la comtesse, vêtue d'une robe de mousseline blanche et la tête couverte d'un vaporeux fichu bleu ciel, s'installait dans un fauteuil rouge sur le perron à colonnades pour regarder Khristofore fouetter les serfs et les paysannes.

— Bien qu'il fût originaire de Riazan, ce Khristofore ressemblait à un tzigane ou à un Petit-Russien : des moustaches jusqu'aux oreilles, le menton rasé et un museau bleuâtre. Je ne sais pas s'il était vraiment idiot ou s'il faisait semblant de l'être, pour qu'on le laissât tranquille. Parfois, à la cuisine, il versait de l'eau dans un bol, attrapait une mouche, une blatte ou un scarabée et s'amusait à les noyer en les enfonçant dans l'eau avec un petit brin d'osier.

Je connaissais déjà quantité d'histoires de ce genre que m'avaient racontées mes grands-parents. Quoiqu'elles fussent différentes, elles se ressemblaient étrangement ; dans chacune d'elles, on tourmentait quelqu'un, on se moquait d'un serf et on le persécutait. Ces anecdotes m'ennuyaient ; je ne voulais plus les entendre et je demandais au charretier :

— Parle-moi d'autre chose !

Ses rides s'abaissaient vers la bouche, puis se relevaient vers le nez et Piotre acquiesçait :

— C'est bon, petit malcontent ; en voici une autre. Nous avions un cuisinier...

— Chez qui?

— Chez la comtesse Tatiana Alexiévna. Il y avait donc un cuisinier... Ah ! ça, c'est une histoire amusante...

L'amusant consistait en ceci que le cuisinier n'ayant pas réussi un pâté de poisson avait été obligé de le manger tout entier, en une seule fois. Il en était naturellement tombé malade...

Je me fâchais :

— Ce n'est pas drôle du tout !

— Qu'est-ce qui est drôle alors? dis-moi.

— Je ne sais pas...

— Dans ce cas, tu ferais mieux de te taire...

Quelquefois, le dimanche ou les jours de fête, mes cousins venaient en visite ; Sacha, mélancolique et paresseux et Sachka, correct, minutieux et au courant de tout. Un jour, en voyageant tous trois sur les toits, nous aperçûmes dans la cour des Betleng un monsieur chauve en habit vert doublé de fourrure ; assis sur une pile de bois entassée contre le mur, il jouait avec des petits chiens. L'un de mes cousins fit la proposition, acceptée d'emblée, de voler un chien et aussitôt un plan très ingénieux fut arrêté : mes cousins allaient immédiatement se rendre dans la rue, devant le portail des Betleng, moi, je ferais peur au monsieur qui se sauverait, et Sacha et Sachka, profitant de ce désarroi, se rueraient dans la cour et s'empareraient de l'un des animaux.

— Comment faut-il faire pour l'effrayer?

L'un de mes cousins proposa :

— Crache-lui sur la tête !

Est-ce un si grand péché que de cracher sur le crâne de quelqu'un? J'avais pu juger qu'il existe bien d'autres manières de causer du tort à son prochain, aussi je n'hésitai guère à exécuter honnêtement la mission dont je m'étais chargé.

Cela souleva un beau tapage, et fit un vrai scandale ; toute une armée d'hommes et de femmes conduite par un jeune et bel officier sortit de la maison Betleng et pénétra dans notre cour. Et comme, au moment du crime, mes cousins se promenaient tranquillement dans la rue, sans rien savoir, semblait-il, de mon horrible forfait, grand-père ne fouetta que moi et satisfit ainsi tous les locataires de la maison voisine.

Les membres endoloris, j'étais couché dans la soupente, à la cuisine, lorsque l'oncle Piotre, vêtu de ses habits du dimanche, grimpa vers moi, l'air joyeux :

— Tu as eu une riche idée, mon petit monsieur ! — me chuchota-t-il, — de cracher sur ce vieux bouc ! Mais c'est des cailloux qu'il faudrait lancer sur sa caboche pourrie !

Je revoyais le visage rond, glabre et enfantin du monsieur ; je me rappelais qu'il avait glapi tout doucement, plaintivement, comme les petits chiens, en essuyant son crâne chauve avec ses petites mains jaunes. J'éprouvais une honte insupportable, je haïssais mes cousins, mais j'oubliai tout lorsque je vis le vieux charretier dont le visage ridé avait un aspect aussi effrayant et aussi repoussant que celui de grand-père pendant qu'il me fustigeait.

— Va-t'en ! — hurlai-je, en repoussant Piotre des pieds et des mains.

Il se mit à ricaner, cligna de l'œil et s'éloigna.

Depuis lors, je perdis toute envie de converser avec lui ; je l'évitai même, mais en même temps, je me mis à le surveiller, comme si je me fusse attendu vaguement à quelque chose.

(*A suivre.*)

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LA KABYLIE

(1871-1917)

L'année dernière, en février, j'ai traversé la petite Kabylie et séjourné à Maillot et à Ighil-Ali où l'on nous haïssait fort en 1871. Pendant les mois de mai et de juin, soit à mulet, soit à pied, j'ai visité les douars les plus isolés du Djurjura, quelquefois accompagné par un cavalier au burnous rouge de l'administration et souvent seul. La formidable guerre européenne où l'armée d'Afrique presque entière est engagée, ne troublait pas — au moins en apparence — la sérénité des Kabyles. Sur mon passage je voyais leurs laboureurs à jambes nues pousser leurs étranges attelages de bœufs enjougués si largement que les bêtes pouvaient se cabrer entre leurs colliers et emporter comme en dérive l'étrave qui s'avançait parmi les vagues de la terre soulevée. Autour des villages les cortèges multicolores de femmes sveltes comme des Tanagra, remontant des fontaines, imposaient l'image d'une églogue; leurs bras nus ramenés derrière leurs nuques donnaient aux amphores kabyles des anses d'un galbe exquis. Plus loin des jardiniers taillaient leurs vignes et leurs oliviers et le bruit de leurs « tabakatcht » rappelait les coups de bec du pivert sur l'écorce des arbres. Près des bourgades les montagnards ameublissaient la terre de leurs figuiers et de leurs oliviers, arbres choyés qui donnent aux campagnes du Djurjura leur carac-

tère antique un pays créateur d'huile et de fruits secs. Sur des sommets en mamelles, parmi les frênes développés avec art comme des espaliers géants, en avant des maisonnettes indigènes aux tuiles de corail, scintillaient les blanches écoles françaises que des enfants vêtus de clairs burnous et coiffés de chéchias en coquelicots assiégeaient avec des cris amusés et des bonds semblables à ceux dss chevreaux qu'ils conduisent à la montagne les jours de congé. Sur les sentes muletières en corniche au-dessus des oueds limoneux, parés de la féerie des lauriers-roses, je croisais parfois des cadis gras et pâles qui me saluaient avec un sourire courtisan à la vue du « déira » qui m'accompagnait, et des marabouts macérès par la piété portaient courtoisement la paume à leurs turbans. Partout l'image de la paix s'affirmait dans les lieux mêmes qui virent l'insurrection la plus terrible de l'Algérie. Ceux qui me saluaient étaient les acteurs mêmes de ce drame; ces marabouts, d'anciens Khouans fanatiques, nous avaient combattus. Et lorsque je contemplais cette Kabylie tourmentée, bondissante, coupée d'abîmes, crénelée de rocs et barrée par son Djurjura de deux mille trois cents mètres, inaccessible forteresse, je pensais que c'était bien là le pays rêvé pour les embuscades, la guerre de ruse et d'audace.

*
* *

Dans la région de Maillot, cette Provence africaine d'une grâce somptueuse où le grand chef de l'insurrection, El Moqrani, trouva de nombreuses recrues, ou bien à Bougie, la guerrière capitale berbère que nous mîmes deux ans à conquérir lors de la première occupation ; dans la forêt d'Azazga comme à travers les douars de Fort-National et les villages en nid d'aigle de Michelet qui fournirent des rebelles par milliers, toujours je rencontrai des kabyles, non seulement pacifiques, mais amènes. Leur salut spontané semblait dire au passant français : « Que ton voyage parmi nous soit excellent. Tu viens pour connaître nos mœurs et savoir nos pensées. Sois assuré que nous avons maintenant trop bien conscience de notre solidarité avec la France pour vouloir lui susciter des embarras. Son bien, c'est notre bien. » Le jour de la mobili-

sation générale aux « Ouadhia », quand les Pères Blancs hissèrent le drapeau tricolore, les femmes vinrent l'acclamer de leurs improvisations :

« O drapeau de nos maris[1], sois supérieur aux autres. O drapeau, garde la victoire dans tes plis, car aucun homme ne mérite d'être souillé de la suie[2] sur son visage, de ceux qui t'escortent d'un cœur vaillant. »

« ... Quand les affaires de ton pays sont prospères, nous confiait un notable commerçant des Beni-Yenni, nous gagnons de l'argent. Les crises de la France nous atteignent directement et, quant à moi, je suis obligé de cesser tout crédit.

» Nos colporteurs savent qu'ils ne peuvent écouler leurs marchandises que si votre situation générale est satisfaisante. Même une mauvaise récolte en France nous touche aussitôt. Nous vendons moins et le coût de notre vie s'élève. Que nous le voulions ou non, nous nous sentons donc une partie de votre grand pays. La mer n'est plus qu'une séparation illusoire. La Kabylie est presque devenue province française. Qui oserait encore nommer colonie, notre Kabylie? Les pays arabes peuvent être tenus pour terres coloniales puisqu'on les colonise, que vos colons s'y répandent et qu'une administration du système colonial y est possible. Des territoires militaires sont même encore nécessaires dans ces pays de la poudre. Chez nous, Berbères, rien de semblable n'est utile. Appelez-nous les Auvergnats de l'Afrique, si vous voulez nous en serons fiers. Oui, nous ambitionnons réellement d'être Auvergnats par notre énergie, notre capacité de labeur, nos exodes forcés dans les villes à cause de la pauvreté de nos montagnes pierreuses et de la densité de notre population; Auvergnats encore par l'amour obstiné du village qui nous verra revenir avec des économies. Si nous ne sommes pas savetiers, déménageurs, portefaix ou marchands de charbon comme les gens du Cantal ou du Puy-de-Dôme, nous acceptons comme eux les plus chétifs négoces et nous louons la force de nos corps quand nous ne possédons même pas les cent francs nécessaires

1. Le douar des « Ouadhia » fournit un grand nombre d'engagés volontaires aux tirailleurs.

2. Dans les guerres entre çofs kabyles, les femmes souillaient avec la suie de leurs chaudrons les visages des lâches.

à l'achat d'une pacotille, — faux tissus orientaux que nous offrons comme du « pur arabe » à la terrasse de vos cafés. Aussi courageux que les paysans d'Auvergne, nous nous engageons comme manœuvres dans les carrières de phosphate, dans les mines de charbon du Nord. Nous aspirons à devenir des ouvriers français ; nous en épousons même les défauts et, nous osons aussi espérer qu'à leur contact nous acquérons quelques-unes de leurs qualités.

» Enfin, n'est-il pas vrai? nos enfants fréquentent avec empressement vos écoles et parlent tous le français, ce qui leur confère à nos yeux un certain prestige. Ils se rapprocheront fatalement de vous. Votre langue, votre écriture ne sont-elles pas d'ailleurs les instruments nécessaires de notre commerce? Qu'est-ce que vous voyez dans nos boutiques? Des réclames et des avertissements à notre clientèle kabyle, en français. Pourquoi cela? Parce que nous n'avons jamais eu d'écriture berbère et que votre langue s'impose à nous dans toutes nos transactions. Il ne faudrait pas d'ailleurs en exagérer l'importance. « *Ce n'est pas une raison de vous aimer, mais c'est encore moins une raison de vous détester.* » Maintenant nos enfants commencent à nous dire : « *Père, la nuit, nous rêvons en français !* »

» Pour être tout à fait sincère, je dois reconnaître que certains parents s'attristent de penser que leurs garçons ne seront plus de vrais Kabyles comme leurs ancêtres, parce que leur cerveau, façonné par vos maîtres d'école, comporte un élément nouveau : votre manière de réfléchir à la française et de projeter une lumière nette sur toutes les questions en discussion. Tandis qu'avec le réalisme que vous nous prêtiez, au fond, nous restions des Africains et nous redoutions de voir les choses dans leur vérité. Les légendes de nos marabouts nous enchantaient encore, ces légendes qui furent d'ailleurs l'une des causes de l'insurrection de 1871.

» Ah ! certes, tous nos jeunes gens à certificats d'études ne sont pas forcément loyalistes, mais ils en savent déjà suffisamment pour comprendre la folie d'une révolte contre la France qui ne veut pas notre mal et ne l'a jamais voulu. Tout au contraire votre pays fait des efforts pour nous civiliser, nous améliorer, nous élever à lui, ce qui est d'ailleurs son intérêt

Or, les Kabyles ignorants de 1870 étaient incapables d'une telle opération mentale. Impulsifs, ils étaient fanatiques et leur fanatisme les empêchait de raisonner. Aujourd'hui mes compatriotes, sortis comme moi de vos écoles, ont une logique qui vous étonne souvent. Les voilà trop renseignés sur la puissance réelle de la France pour jamais tenter la déplorable aventure d'un soulèvement. Nous savons ce que vaut l'aune de nos étendards de zaouia contre vos canons. Peut-être avons-nous des réclamations légitimes à vous adresser, mais, par Allah ! nous sommes au moins certains que nous n'obtiendrions rien par la violence et que notre violence serait mesquine en face de vos formidables moyens de répression. Et la meilleure preuve de ma sincérité en vous faisant ces aveux, c'est que je réclame la naturalisation et je suis étonné de ne pas l'obtenir plus aisément. »

... Ainsi s'exprimèrent des épiciers, bijoutiers, menuisiers, forgerons et colporteurs berbères.

***

Il me fallait arriver à Tighzert chez l'ancien caïd, Si Saïd ben Hammou, sincère ami de la France, pour comprendre quel était avant 1870 l'état des esprits en Kabylie, et apprendre pourquoi les Berbères s'étaient alors révoltés, tandis que leur tranquillité nous est aujourd'hui garantie, non par des affirmations politiques mais par les faits économiques. Suivant l'énergique image de mon hôte « en 1915, les Kabyles et les Français tirent la même chaîne. Malheur aux Kabyles qui voudraient rompre un seul maillon, ils se jetteraient eux-mêmes par terre. »

Le soleil d'une radieuse journée africaine de juin allait se coucher lorsque j'atteignis la demeure de Si Saïd ben Hammou, vieillard beau et fort comme un antique, que je trouvai allongé sur une sorte de « cubiculum » au seuil de sa maison. Le turban et le haïck cachaient les cheveux blancs ; les yeux d'un feu magnifique gardaient l'éclat d'une houille fraîchement cassée. Une dizaine de familiers, accroupis, et ses fils, debout, entouraient ce chef, qui, de son esplanade, dominait l'immense paysage. Des villages aux toitures roses fleurissaient comme des parterres, au loin sur les collines.

Gigantesque piédestal, la montagne de Sidi Beloua supportait sa mosquée vénérée, et, plus à droite, Dellys s'enlizait dans ses brumes maritimes. Au couchant le Djurjura formidable se balafrait d'or et de sang et son pic de la Khadidja jaillissait par-dessus les nuages comme le panicule violacé d'un lilas.

« Là-bas vous voyez les écoles d'Aït-Idir et de Tamaghoucht — prononça le caïd avec un geste du bras tendu déployant sa large gandourah, et il reprit :

» Des écoles, beaucoup d'écoles dans nos douars des communes mixtes, où nous autres indigènes nous sommes dans la proportion de soixante mille habitants contre cinq cents Français... et, par là, — ici son index se tendit vers Tizi-Ouzou, — plus de classes, plus d'instruction, plus de routes, plus de fontaines pour les Kabyles... Pourquoi? Parce que c'est une commune de plein exercice soumise aux règles en vigueur pour les communes de la métropole. Et si le Français y est tout, l'indigène est presque tenu pour un gêneur. Ici la reconnaissance, parce que nous sommes contents de nos bons administrateurs français, pères de notre peuple. Là-bas, par Dieu ! je ne sais trop ce que les indigènes pensent des conseils municipaux, mais à coup sûr ils nous envient de n'en pas dépendre [1]. Ici la paix et le dévouement, — mon fils fut tirailleur. Là-bas, la soumission. »

Les parents et les amis du vieillard à croppetons sur des nattes autour de lui firent entendre un murmure à la fois approbatif et inquiet. Un maigre instituteur kabyle en séroual bouffant et veston étroit qui, perché sur de hauts tibias, ressemblait à un coq de combat, estimant compromettants les propos de l'ancien caïd, l'interrompit :

« Racontez plutôt à monsieur, Si Saïd, ce qu'était la Kabylie en votre jeunesse, afin de lui rendre plus sensible la sécurité dont Français comme indigènes jouissent aujourd'hui. »

Le vieux chef sourit et ses dents d'ivoire apparurent entre ses lèvres sensuelles. Touchant sa poitrine dodue, puis celle d'un de ses voisins accoté contre son banc et désignant ensuite ses proches :

« Si nous sommes maintenant assez bien en point, si nous

1. Le gouvernement d'Alger, protecteur des indigènes doit souvent intervenir en leur faveur.

avons des corps prospères, nous le devons aux Français. Ne riez pas. C'est la vérité. Vous êtes trop jeunes, vous autres, pour connaître l'état de la Kabylie il y a cinquante ans. En ce temps-là nous étions de tristes gueux. Nos têtes nues ne portaient pas la chéchia et une rude chemise de laine tissée au logis formait notre seul vêtement. Été comme hiver les femmes portaient le même « timelheft » sans couture. Notre nourriture : la galette d'orge et la farine de glands doux, encore et toujours, avec quelques figues et de l'huile. Notre seul bien : l'indépendance; notre seule passion : la liberté ; notre seule richesse : des armes nombreuses, depuis les fusils fabriqués par nos camarades des Beni-Menguallet jusqu'aux carabines européennes. Par-dessus tout, nous appréeiions nos « akhoudmi iflis », ces sabres-baïonnettes qui nous permettaient de tuer économiquement nos ennemis ; nos « lemcha » qui les embrochaient ; nos « debouss », ces casse-têtes armés de clous et surtout notre « seddar eddjadj », ce yatagan de bois, arme nationale appelée poitrine de coq, parce qu'elle en épouse la forme, qui produit des contusions internes assez graves.

» Voilà l'arsenal dont nous disposions en 1871 lorsque beaucoup trop de nos Kabyles se soulevèrent contre les Français à la voix de mauvais conseillers qui étaient surtout des gens ignorants, se faisant de la France l'idée d'une grande Kabylie. Maintenant, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, nos villageois sont tenus par leur estomac, par leur porte-monnaie et par tous les intérêts matériels qui n'existaient pas avant la guerre franco-allemande d'il y a quarante-cinq ans. Allez donc leur prêcher la rébellion et vous verrez comme vous serez reçus ! »

A cette apostrophe l'assistance rit doucement.

« Et lorsque les prisonniers de guerre allemands du camp des Beni-Douala s'échappent, croyant trouver bon accueil et complicité dans nos douars, vous savez comment ils sont reconduits à leurs gardiens par nos villageois? »

Nouvelle approbation souriante de l'assemblée qui se rappelait la façon sévère dont les Prussiens évadés avaient été arrêtés par les Kabyles.

Après un instant de silence Si Saïd reprit d'un ton pénétré :

« Mes amis, je me souviens d'avoir été chef des Beni-

Iraten dans l'ancien temps et je veux confronter la Kabylie de 1871 avec celle d'aujourd'hui pour en tirer une leçon qui serait, je le crois, aussi profitable aux Français qu'à nous-mêmes. Tighzert où nous nous trouvons et les autres villages des Beni-Aïssi envoient depuis quelques années des centaines de travailleurs à Lens et dans les usines du Nord. Eh bien, je puis vous affirmer qu'en ma jeunesse je ne connaissais pas un seul Kabyle qui eût traversé la mer. Sans doute Napoléon III invitait de temps à autre quelques grands chefs arabes à venir le voir, mais, nous autres, les Kabyles, nous étions dédaignés, à tort, car nous étions l'élément le plus guerrier de l'Algérie; la preuve c'est que nos contingents de « zouaoua » commencèrent la réputation de l'armée d'Afrique et donnèrent leur nom aux zouaves. Et n'est-il pas curieux de constater que le généralissime de l'insurrection fut justement ce noble Moqrani dont les dames d'honneur de l'impératrice Eugénie raffolaient à Compiègne? Je le répète, nous autres, les Berbères, restions ignorés de l'empereur. Funeste mépris, car si nous sommes les gens les plus capables de subir la valeur d'un raisonnement et de nous rendre à l'évidence, lorsqu'elle nous apparaît, par contre nous gardons longtemps le souvenir des injures.

» Donc, la guerre franco-allemande de 1870 nous trouva d'abord indifférents parce que nous ne savions pas un mot de français et que nous ne lisions pas. Peu à peu notre indifférence devint hostilité lorsque nos « moqaddem » et nos marabouts, les seuls lettrés du pays, lurent dans les djemaas [1] une missive de Mahieddine, le fils de l'ex-émir Abd-el-Kader, venu secrètement, à l'insu de son père, en Algérie. Cette proclamation, scellée du fameux cachet à l'étendard vert, disait :

« Il n'y a de secours que de la part de Dieu. Celui qui « implore l'assistance du Fort, du Dompteur, Mahieddine, fils « de l'émir Abd-el-Kader, vous dit :

« Nous sommes venus avec l'intention d'exalter l'Islam « menacé. Dieu anéantit nos ennemis les Français; il ne leur « reste plus ni territoire, ni armée. Le moment du départ pour « vous est proche et votre délivrance imminente. Soyez sur « vos gardes. »

1. La djemaa, assemblée des notables qui administraient les villages berbères.

» Si nous avions été instruits des anciens événements de la conquête et de la lutte de la France contre Abd-el-Kader, nous aurions souri de cet appel. Or, je m'en souviens comme d'une histoire de la veille, cette lettre émut surtout les douars de la petite Kabylie. De Palestro à Ighil-Ali, dans les djemaas, la question de savoir si les indigènes profiteraient de la situation gênée des Français pour les jeter à la mer fut débattue. Notre ignorance absolue, je le répète, de ce que la France représentait dans le monde, de ses ressources, de sa discipline, de son patriotisme, abusa nos chefs de confrérie, nos amins, nos tamens[1] et tous ceux qui avaient une certaine autorité dans leurs villages. Presque tous ces notables se représentaient la France à l'image d'une confédération de tribus. Or, nous savions, par notre expérience, quelle anarchie engendrait la défaite d'un douar important et combien nos alliances étaient instables, mouvantes, livrées aux fantaisies de quelques chefs qui, suivant leur humeur, faisaient ou défaisaient les traités. Il apparut à nos Kabyles naïfs que le douar Paris étant vaincu, les autres tribus françaises allaient forcément l'abandonner et que l'unité de commandement n'existant plus, ils auraient raison des Français trop occupés chez eux. Exceptionnellement ma famille ne goûtait pas ces arguments, mais nous étions bien peu à deviner que la France n'était pas une Berbérie et que les insurgés pourraient bien payer de leurs biens et de leur existence une rébellion dont les plus intelligents d'entre nous ne souhaitaient pas le triomphe. En effet, une victoire des indigènes algériens n'eût profité qu'aux grands chefs arabes, aux nobles familles féodales. Qu'attendait un peuple de paysans démocrates comme les Kabyles? Nous cherchions et nous n'apercevions qu'un seul gain problématique : le retour à notre indépendance. Était-ce même un gain? Soyons sincères. Jadis notre existence était abominable et précaire. Ah ! oui, elle était jolie l'indépendance d'hommes qui ne pouvaient se rendre de leur bourgade au village voisin sans risquer la mort, puisque nous vivions en guerres perpétuelles de çof à çof !

» Avions-nous une poule à vendre? Pour aller l'offrir au marché le plus proche, il nous fallait l' « anaya », la sauve-

1. L'amin, sorte de maire. Le tamen, chef de quartier.

garde d'un notable allié, afin de nous préserver de l'assassinat. Une liberté pareille, c'était pire qu'une dérision : un enfer. Je répète que cette évidence n'apparaissait qu'à certaines familles réfléchies comme la mienne ; la plupart de mes compatriotes aimaient trop l'odeur de la poudre pour souhaiter la paix définitive. Et moi-même, en ma jeunesse, n'ai-je pas été le chef guerrier d'une fraction des Beni-Iraten, à une époque où le risque de son corps était la seule passion du Kabyle mélancolique et gueux?

» Vous voyez comme il était naturel, fatal, que l'insurrection éclatât en Kabylie à la faveur des désastres de la France. Tout nous y conviait : ignorance, fanatisme, goût inné pour les batailles. »

***

A ce point de son récit Si Saïd fut interrompu par l'un des assistants accroupi contre la porte d'entrée, le capuchon du burnous rabattu sur le visage. Les premières étoiles commençaient à scintiller dans le ciel africain d'une hauteur démesurée. Rejetant ses lainages en arrière de son visage durement sculpté, ce Kabyle étendit des mains osseuses et noires devant lui et prononça d'une voix gutturale :

« Moi, Meddour, je suis d'âge à garder le fidèle souvenir de ces temps et je te ferai remarquer, Saïd, que tu négliges d'indiquer le rôle important des agents prussiens dans l'insurrection algérienne. Depuis Jérusalem, Tanger, Agadir et la guerre des Balkans, les Allemands qui parcourent l'Afrique nous ont vanté la conduite de leur Hadj Guillaume et représenté leur souverain comme le défenseur de l'Islam — les Marocains s'en sont aperçus ! (ici les assistants haussèrent silencieusement les épaules); — mais déjà en 1870, des Prussiens visitaient les tribus en se donnant comme professeurs et savants — l'un d'eux me fit lui ramasser les pierres gravées de cette région — ; et dès la fin de juillet 1870 ils répandirent le bruit mensonger, que le bachaga Mohamed Moqrani, le chef arabe le plus fameux d'Algérie, avait été arrêté et serait fusillé.

» Si les Français s'imaginent que la propagande allemande ne s'exerce chez les musulmans que depuis une dizaine d'an-

nées, ils se trompent. Les vieillards indigènes qui savaient lire eurent communication secrète, vers le mois de décembre 1870, d'un bulletin prussien où de prétendus coreligionnaires adjuraient à peu près en ces termes le roi Guillaume :

« Tes succès te viennent de ce que tu t'inspires d'Allah « seul, tandis que les Français ont oublié Allah, s'ils l'ont « jamais connu, leur conduite en Algérie étant, depuis quarante « ans, une pratique constante d'athéisme. Nous t'appelons « donc, etc. »

A ce rappel des procédés allemands en 1870, Si Saïd reprit la parole :

« Tu le constates toi-même, Meddour, les Prussiens n'ont pas changé. Leurs reproches actuels, ils les adressaient aux Français voilà quarante-cinq ans. Je ne me souviens pas d'avoir jamais fréquenté personnellement l'un de ces agents allemands qui se répandaient surtout dans les pays arabes, d'un accès plus facile que notre Kabylie, mais nos colporteurs qui descendaient dans le sud vendre leur huile, rencontraient souvent ces hommes ; et nos marchands fixés en Tunisie ou bien au Maroc avaient l'occasion d'en entendre parler. A Tunis surtout les Prussiens chassés d'Algérie s'étaient réfugiés en nombre, et ils y retrouvaient les Algériens qui venaient y conspirer.

» Je puis d'ailleurs affirmer que les prédications de nos coreligionnaires furent plus dangereuses pour la France que les excitations de ces Allemands. Les musulmans, surtout les Kabyles, se laissent difficilement influencer par des étrangers. On les écoute, mais ils ne modifient guère nos décisions. Croyez bien qu'en 1914 ce n'est pas la faute de l'astuce allemande si toute l'Afrique du Nord ne s'est pas soulevée. Ces espions qui se donnaient comme prospecteurs, négociants, professeurs, connaissaient l'Algérie beaucoup mieux que vos colons — c'est mon opinion d'indigène que je vous donne —, mais s'ils n'ignoraient rien du pays et de ses ressources, ils ne comprenaient pas grand'chose à nos âmes... comme certains Français, d'ailleurs... Leur propagande fut donc stérile. Je me rappelle qu'en avril 1871 la Kabylie était encore calme et l'insurrection du Bachaga Moqrani ne s'était pas étendue à nos tribus. Vers la fin de ce mois la situation changea par suite de la pré-

dication des confréries religieuses, alors puissantes... tandis qu'aujourd'hui les marabouts jouissent de peu de crédit.

» Donc, nos moqaddem répandirent le bruit des victoires de Moqrani et donnèrent confiance aux hésitants. Ces moqaddem détestaient naturellement les Français qu'ils tenaient pour des infidèles, et ils pressèrent leur chef, Mahmed-el-Djaadi, de déclarer la guerre sainte en s'alliant sans retard à Moqrani. Aux environs de Dra-el-Mizan, près du tombeau vénéré du fondateur des Khouans Rahmanya, Sidi Mohammed ben Abderrahmane-Bougoubrine, les hommes des Iflissène-Imzalène qui comptaient dix mille habitants, des Iflissène-oum-el-Lill et Idlissène-el-Bahr qui atteignaient près de quatorze mille individus, furent organisés par Mahmed el Djaadi. Prévenu, le gouvernement d'Alger envoya contre El Djaadi un goum de cavaliers musulmans restés fidèles. A peine ces soldats rencontrèrent-ils le chef révolté qui s'avançait devant ses drapeaux de zaouia, au son de la musique, qu'ils descendirent de leurs chevaux, baisèrent les épaules d'El Djaadi et serrèrent les étendards dans leurs bras. A ce spectacle les Khouans crient au miracle et leurs chefs leur assurent qu'en effet leurs drapeaux les rendent invincibles et qu'ils verront les Français s'humilier à leur seul aspect. Aussitôt les Kabyles vont attaquer le fortin de Dra-el-Mizan où ils savaient qu'un certain nombre de colons s'étaient réfugiés. Mais les fusils, s'ils permettaient aux meilleurs tireurs de tuer de temps à autre un Français qui se découvrait par excès de bravoure, ne pouvaient renverser les murailles. Un octogénaire aveugle, Belgacem, amin des Iflissène, chef habile, offre deux anciens canons turcs, les fait placer sur les gros chariots d'une ferme française transformés en affûts et lance ses boulets. Leur faible poids n'endommagea guère le bastion visé.

» Les choses allaient se compliquer. L'apparente inertie des Français qui, nous le savons maintenant, manquaient d'unité dans le commandement, encourageait les rebelles qui soulevèrent peu à peu le pays entier. Nos Kabyles, en ce temps-là, étaient presque tous affiliés à la secte des Rahmanya pour un motif bien prosaïque, encore qu'il soit d'ordre sacré : son fondateur, Abderrhamane-Bougoubrine, garantissait ses dévots contre les flammes de l'enfer aux conditions les plus économi-

ques : inutile de suivre les prescriptions du Coran ; il suffisait, chaque jour, de réciter une courte oraison, le « Dikr », et le ciel était satisfait. Il s'en portait garant, et nous sommes gens pratiques. Les indigènes du cercle de Fort-National restaient néanmoins paisibles, quoiqu'ils fussent entourés de voisins révoltés, lorsque le 11 avril 1871, Mahmed El Haddad vint au marché des Ait-Idjeur et lut aux milliers de ses coreligionnaires rassemblés une proclamation de son père, chef de l'ordre des Rahmanya. El Haddad, ainsi que les moqaddem de toute la région, travaillait en faveur du grand maître de l'insurrection, Moqrani. Le soir même les Ait-ben-Youcef se déclaraient en faveur d'une action immédiate. Dès le lendemain ils allaient piller la maison cantonnière de Tizi Djemaa, fait sans gloire, car le gardien indigène aida les rebelles dans cette tâche. Le chef du bureau arabe du Fort, le capitaine Ravez, comprit la gravité de ce coup de main qui pouvait encourager les hésitants. Il essaya de faire intervenir les Kabyles restés fidèles pour contenir la foule insurgée, malheureusement ces indigènes loyaux ne purent venir le rejoindre. Audacieux malgré le petit nombre de ses soldats, le capitaine courait les villages de son ressort afin de les ramener à soumission, lorsqu'il fut entouré sur le territoire des Ait-Menguallet par Amar-Amziane, chef suprême des Kabyles. Le prestige du capitaine était pourtant si grand que les insurgés ne pouvaient se décider à l'attaquer. L'amin Areski, Mahfoud et quelques moqaddem, porteurs des étendards sacrés, afin de rompre l'enchantement, déchargèrent les premiers leurs fusils sur l'officier. Aussitôt les coups crépitèrent et l'héroïque Ravez, débordé par le nombre de ses assaillants, dut rentrer au fort. Le colonel Maréchal qui commandait cette place avait mis l'école des Arts et Métiers, située à huit cents mètres sur la route de Michelet, en état de résister. La tâche de cet officier était difficile. Ne devait-il pas défendre deux mille deux cent soixante et un mètres de murs d'enceinte avec quatre cent soixante-douze Français et cent onze Kabyles fidèles? D'autre part, l'insuffisance de son armement l'alarmait : cent cinquante chassepots et un certain nombre de fusils déclassés. Onze jeunes artilleurs sans expérience et des colons-miliciens devaient servir cinq mortiers et quatre obusiers anciens. Enfin, le Fort occupe un plateau,

sans doute élevé, mais néanmoins dominé par quelques pitons peu éloignés.

» Ces détails précis, je les tiens d'un officier survivant de cette affaire qui devint mon ami. Je connais donc ce siège par l'extérieur — n'étais-je pas indigène? — et par l'intérieur, grâce à ce combattant.

» A neuf heures du soir, le 17 avril, quand les clairons eurent cessé de sonner la retraite, un cri prolongé se propagea de crête en crête. Quelques milliers de Kabyles armés assiégeaient Fort-National et commettaient la maladresse, dès cette première nuit, d'allumer des feux qui permirent de les repérer, de les canonner et de les disperser.

» Le lendemain l'armée kabyle ralliée se rapprochait de l'école des Arts et Métiers et s'en emparait après une courageuse résistance de la troupe française commandée par le capitaine Démarey. Afin de bien prouver qu'ils entreprenaient le siège en règle du Fort-National, les insurgés creusaient des tranchées et s'y enfouissaient, ni plus ni moins que des Allemands. Cette méthode en usage de tous temps chez les Berbères, leur permit, grâce à leurs bons tireurs, de rendre mortelle toute imprudence sur les remparts. La garnison dut, pour circuler, percer les maisons et passer à travers ces tunnels improvisés. Le 26 avril les Kabyles crurent qu'ils pouvaient exiger la capitulation du colonel Maréchal. Devant le refus de ce chef ils préparèrent l'assaut de la place. Fort-National, coupé de toutes communications, vécut dans l'angoisse, car, à ce moment, trois cent mille insurgés se battaient en Algérie contre des troupes françaises insuffisantes.

» Au milieu de mai la garnison apprit la mort d'El Moqrani et la délivrance de la ville de Tizi-Ouzou, à vingt-cinq kilomètres du Fort. Les chefs de l'insurrection, comprenant qu'il leur fallait brusquer le siège s'ils voulaient obtenir une victoire, cherchèrent à recruter des « imessebelèn », c'est-à-dire des volontaires qui, par vœu solennel, faisant le sacrifice de leur vie, monteraient à l'assaut du Fort. Ce qui prouve l'importance des contingents berbères, c'est que deux mille deux cents quatre-vingts « imessebelèn » se proposèrent.

» La prière fut faite par les moqaddem sur ces morts-vivants qui, dans la nuit du 21 mai, appliquant cent quatre-vingts

échelles, s'élancèrent sur les remparts. La lutte fut atroce, prolongée, meurtrière. Le sang-froid des Français les sauva. Cinq jours plus tard le général Lallemand, le vainqueur de Tizi-Ouzou, pouvait faire parvenir cette lettre au colonel Maréchal :

« Je vous fais compliment sur le succès de la nuit du 21 mai. « Tenez ferme huit jours encore. Je vais recevoir des renforts « pour tenter votre délivrance. C'est une belle page de « plus que vous inscrivez dans les annales de la guerre « d'Afrique. »

» Au Fort l'on construisit un télégraphe aérien afin de communiquer avec Tizi-Ouzou. L'on apprit, le 5 juin, que le général Lallemand venait de battre huit mille Kabyles à Bou-Hinoun.

» — Mon père était l'un des moqaddem qui se trouvaient à cette défaite des nôtres, — interrompt un des invités du caïd. — Si Saïd, permets-moi d'ajouter que les Kabyles battus se sauvèrent à Souq-el-Khmis, mourant de faim, car ils ne connaissaient d'autre système de ravitaillement que leur capuchon : celui-ci vidé, il fallait jeûner. Mon père, en me racontant leurs misères, s'excusait de sa participation à ces combats en disant que certains colons avaient laissé croire que le nouveau gouvernement civil de la France, succédant à Napoléon, prendrait les terres des indigènes, et c'est pourquoi nos parents luttèrent avec désespoir pour leurs oliveraies et leurs champs, qui leur furent d'ailleurs laissés en grande Kabylie. Pourquoi les avait-on affolés? »

Levant le bras, le vieux Meddour murmura d'un ton à la fois ironique et amer :

— Mon ami, il n'en fut pas de même partout. Du côté de Maillot les bonnes terres des vallées furent confisquées aux insurgés. Il est vrai que leurs fils économes et laborieux ont pu les racheter en grande partie aux Français.

Quoique la nuit couvrît Tighzert de son ombre bleuâtre, je pus surprendre le sourire glorieux de quelques-uns des assistants, les plus jeunes. Cette reprise des terres berbères par le labeur et la puissance des « douros » ne leur déplaisait pas.

Le caïd reprit d'une voie recueillie :

— Lorsque le général Lallemand, bousculant les dernières

forces indigènes, pénétra dans le Fort, il lut lui-même cet ordre du jour à la garnison :

« Officiers, sous-officiers et soldats,

« Quoique bloqués et entourés par des bandes sans nombre, « vous avez courageusement supporté les privations, les « fatigues et les dangers d'un siège de soixante-trois jours.

« De tous les points de la Kabylie on aperçoit toujours cette « place désormais glorieuse, que des gens de cœur ont con- « servée à leur patrie et à la civilisation ».

» J'avais déjà seize ans en 1857, continua Si Saïd, et je puis donc me rappeler la campagne du maréchal Randon contre nos tribus du Djurjura, et établir des comparaisons avec ce siège. L'armée du maréchal, en Kabylie, se composait de trente-cinq mille hommes et la guerre fut bien plus dure qu'en 1871, parce qu'à cette dernière date beaucoup de Kabyles ayant eu l'occasion d'apprécier les Français refusèrent de s'associer à la révolte d'Ali-Oukaci et de Mahmed-el-Djaadi.

» Quelques jours plus tard les victoires successives des généraux Saussier, Lallemand et Cérez décourageaient les Kabyles d'Oukaci qui tenaient encore la montagne. Ce prince de la qalaa des Beni-Hammad, forcé à la retraite, apprenait la mort du chef des chefs de cette insurrection, le noble bachaga Moqrani, l'hôte de l'empereur, le favori des dames de Compiègne. Tandis qu'il faisait sa prière et qu'il venait de prononcer : « La ila illa Allah ! » (Il n'y a de Divinité que Dieu !) ses amis le virent tomber prosterné. Ils le croyaient en adoration, alors qu'en vérité, il adorait son Dieu pour l'éternité, car une balle l'avait atteint au front.

» Ce coup de fusil mit vraiment fin à la grande insurrection de 1871. El Moqrani tué, son pouvoir tomba aux mains d'incapables, de pillards indignes de commander des Kabyles, qui pouvaient se tromper, mais se battaient cependant pour un idéal de liberté et méritaient des chefs honorables. Ces bandes devinrent des hordes qui tuèrent pour le plaisir et ravagèrent sans nécessités militaires. Ces gens auraient massacré les colons réfugiés au bordj Menaiel si les troupes françaises ne les avaient délivrés. Oui, cette insurrection finit laidement. Que Dieu nous préserve d'une telle calamité ! Nous

y aurions perdu énormément et nous n'y aurions rien gagné. Est-ce bien votre avis? »

Dans la nuit, sous les millions d'étoiles éclatantes, les assistants encapuchonnés de laine blanche s'inclinèrent et leur murmure prolongé approuvait le vieux caïd.

Dans le ravin de Tighzert le miaulement guttural d'une hyène nous arrivait.

« Ah ! voilà une bête qui regrette la curée d'un champ de bataille », prononça Meddour.

***

En petite comme en grande Kabylie, chaque fois que j'interrogeais un indigène intelligent sur le sens de l'insurrection de 1871 et sur les revendications précises des Berbères à cette époque, il paraissait assez embarrassé de me répondre.

« Nous autres, Kabyles, nous n'avions rien à réclamer, puisque nous vivions presque indépendants en fait. L'expédition du maréchal Randon nous avait conquis à la France sans rien détruire de nos mœurs. Nos djemaa, nos amins et nos tamens jouissaient d'une vraie liberté. Nos « kanoun » avaient été respectés. En somme, sauf l'impôt et les engagements d'un certain nombre de nos jeunes gens dans votre armée, nous ne nous apercevions guère de votre présence. »

L'amin d'un village des Beni-Yenni qui lisait nos journaux et connaissait Paris pour y avoir vendu les bijoux berbères de sa fabrication, m'assura qu'en tous cas, ce n'était pas le patriotisme comme nous l'entendons, c'est-à-dire le sentiment chaleureux de la nationalité, l'amour du sol paternel, qui avait soulevé les Kabyles. Doit-on croire que le fanatisme religieux fut la cause de la rébellion? Il en doutait, car les musulmans pouvaient pratiquer sans contrainte leur religion. Seuls les moqaddem d'esprit militant et qui ne pouvaient supporter des roumis près d'eux, même si ces roumis respectaient leurs mosquées et leurs pratiques, avaient accueilli avec faveur les avances des grands chefs féodaux arabes que le peuple kabyle, démocrate d'essence, eût repoussées s'ils n'eussent représenté, à cette heure critique, l'aventure, la guerre, la poudre, la fantasia, la razzia possible. Ce qu'il faut considérer dans cette

terrible insurrection algérienne qui compta trois cent mille rebelles arabes ou kabyles, c'est que l'esprit d'anarchie en germe dans l'Islam — comme jadis celle de Rome, la force française impose aujourd'hui son ordre à des peuplades diverses — se réveilla, et ce fut avec une joie puérile que les indigènes fourbirent leurs armes et acclamèrent les chefs qui prétendaient les conduire à une victoire fructueuse. Il est bien évident qu'outre la joie de se venger de certains voisins français avec lesquels ils pouvaient avoir quelques contestations, l'attrait du pillage fut un mobile déterminant pour les pauvres diables de Kabyles, enclins à s'exagérer les richesses des colons. Parce que les indigènes vivaient d'une petite mesure d'huile et d'une méchante bouillie de farine d'orge ou de glands, ils croyaient s'emparer de telles provisions chez les Français que leur vie en fût transformée.

Un peuple aussi pauvre que les Kabyles peut trouver dans la faim un motif à s'insurger. Les Pères Blancs des divers couvents que nous avons visités, nous disaient en effet :

« Tant que les indigènes pourront manger, ils resteront paisibles; seule la famine les soulèverait. Nous croyons d'ailleurs, très sincèrement, que, même dans ce cas, une bonne partie de nos voisins viendraient nous défendre, en faisant comprendre aux révoltés que des Français comme nous et comme leurs administrateurs n'ont jamais été la cause de leur misère, puisque, tout au contraire, ils poursuivent la dure tâche de les civiliser en leur apprenant à tirer un meilleur parti de leur sol. »

A l'école franco-kabyle de Tamazirt, le directeur avait prié les élèves de la grande classe, au mois de mai, de raconter quels propos sur la guerre se tenaient dans les djemaa. Un élève eut la franchise méritoire d'écrire :

« Certains Kabyles disent que Hadj Guillaume nous aurait apporté beaucoup de nourriture et d'argent. »

On ne saurait attacher une assez grande valeur à ce mot de « *nourriture* » chez une population très dense, condamnée à vivre dans un pays admirable pour les artistes, mais en grande partie rocheux, desséché, stérile. De même qu'en temps de paix les Kabyles glissent peu à peu de leurs montagnes vers les plaines arabes à terres profondes qu'ils convoitent, de

même la guerre n'apparaît à ce peuple réaliste que comme un moyen de satisfaire leur faim et de voler l'argent avec lequel on achète des céréales[1]. L'insurrection de 1871 serait donc en grande partie une tentative armée des Berbères pour conquérir les riches domaines créés par les Français. Accordons qu'il s'y mêlait, chez les Kabyles pieux — et ils ne le sont guère en cette année 1915 — la satisfaction de faire triompher l'Islam, si parfaitement contraire aux mœurs des chrétiens. Est-il enfin nécessaire de faire remarquer qu'aujourd'hui ces vaincus de 1871 ont bénéficié de notre victoire, qui les libéra des grands chefs féodaux : les Moqrani, Aziz-ben-chikl-el-Haddad, Mahmed-el-Djaadi, Amar-Amziane, etc., qui vivaient largement des dons imposés à tous les fellahs algériens ? Aujourd'hui le Kabyle sait que lorsqu'il s'est acquitté de son impôt, il reste entièrement libre de tous ses gains ; et il vient de constater qu'une guerre, même prolongée, ne nous oblige jamais à pressurer nos sujets.

Une grande évolution s'est donc faite dans l'esprit de tous les indigènes depuis ce dernier demi-siècle. Ils nous comprennent mieux après nous avoir vus à l'œuvre et s'ils ne nourrissent pas encore de tendresse à notre égard, les plus instruits, les plus réfléchis d'entre eux reconnaissent que notre présence améliore leur situation matérielle. Un Berbère est trop sensible au gain pour ne pas se sentir solidaire de nos intérêts qui sont devenus les siens. Les bonnes nouvelles qu'ils reçoivent du front les réjouissent, car ils s'en attribuent un peu le mérite : leurs frères, leurs fils ne se battent-ils pas à nos côtés ?

En 1871 nous dûmes organiser pour écraser l'insurrection des colonnes d'expédition qui comportèrent près de quatre-vingt-dix mille combattants. En 1915 les garnisons accoutumées, même réduites aux éléments territoriaux, suffisent, parce qu'il n'entre dans l'esprit d'aucun Kabyle de détruire ce qui assure son bien-être : la paix française. Il y a quarante-quatre ans nos défaites étaient commentées avec joie dans les tribus. Maintenant nos succès semblent aux indigènes un gain personnel et ils attendent avec autant d'impatience que les Fran-

1. Des tirailleurs kabyles ont été sévèrement punis pour avoir pris l'argent de leurs prisonniers allemands. Ils estimaient naturelle cette razzia des bourses.

çais la paix glorieuse qui leur permettra de développer leur agriculture et leurs industries indissolublement liées à notre situation économique et militaire.

Le loyalisme des Kabyles est d'autant plus méritoire que, de tous les indigènes de l'Afrique du Nord, ils sont les plus éprouvés par les hostilités. L'Arabe pasteur nomade et l'Arabe producteur de céréales, — cet été la récolte fut exceptionnellement abondante, — n'ont guère souffert de la guerre, tandis que les Kabyles, plus mêlés à la vie européenne, sont atteints au même titre que les Français. En effet, dans le cercle de Fort-National, par exemple, où la densité kilométrique dépasse 175 habitants, ceux-ci ne peuvent vivre de leur sol et il leur faut s'embaucher dans nos exploitations, se répandre dans la Mitidja comme vignerons, s'offrir aux carrières tunisiennes de Gafsa, venir exercer en France les durs métiers de mineurs, de puddleurs, courir les plus reculées de nos campagnes afin d'offrir à nos villageois leurs tissus, leurs bois ouvrés de Djemaa-Saharidj, leurs bijoux des Beni-Yenni, leurs cadres incrustés de melchior, leurs armes des Ait-Menguallet.

L'un des plus réfléchis parmi les caïds, Mamri Bousaad, m'affirmait que tout l'orge et tout le froment cultivés en Kabylie ne pouvaient faire vivre ses compatriotes plus de quarante jours par an, car les surfaces à emblaver sont restreintes dans ces montagnes où les schistes, mordorés comme si l'encre violette y avait séché, les calcaires moirés comme des rubans, les marnes lie de vin et les calcaires d'un vert de bouteille, s'ils enchantent les peintres, désespèrent les laboureurs. Et non seulement, en Kabylie, les surfaces propres à la culture des céréales sont insuffisantes, mais les rendements sont si faibles que les agronomes poussent les indigènes à consacrer tout leur sol à la culture arbustive qui, seule, récompensera leur labeur. Dans ces conditions et avec des familles de six enfants, en moyenne, il est certain que ces montagnards sont obligés d'aller chercher au milieu de nous des moyens d'existence. Leurs milliers de colporteurs, de vignerons, de mineurs, de carriers, de tâcherons agricoles, de portefaix — à l'exemple de nos Auvergnats et de nos Limousins — viennent s'engager pour six à huit mois chaque année et rentrent en Kabylie à l'époque de

la cueillette des figues et des olives. Pendant l'année de guerre 1915, la seule commune mixte de Fort-National vit partir quatre mille de ses hommes les plus vigoureux pour la France. Les uns, sur la demande de la Chambre de commerce de la Rochelle, déchargèrent les charbons de Cardiff; les autres travaillèrent en Beauce et dans l'Orléanais à la rentrée des récoltes ; les plus habiles furent employés aux établissements d'artillerie, dans les usines de caoutchouc. Chaque mois le bureau de poste de Fort-National paya 200.000 francs aux familles indigènes de ces ouvriers ; aussi, cet hiver, les villages du Djurjura ont-ils été riches et heureux, donc paisibles. Comment pourrait-on croire que ces Berbères mêlés à la vie française soient nos ennemis, même s'ils ne nous comprennent guère, même s'ils n'aperçoivent de notre civilisation que ses échelons inférieurs? Si le gouverneur de l'Algérie n'eut pas un instant de crainte au sujet de l'attitude des Kabyles, son optimisme s'appuyait sur des faits et non sur des sentiments. Il savait que pas un gouvernement n'a fait un effort scolaire comparable à celui d'Alger, en Kabylie. Les soixante-six mille indigènes de la commune de Fort-National peuvent actuellement envoyer leurs fils dans trente écoles et bientôt trente-six écoles seront ouvertes. A Michelet, pas un village important du territoire qui ne possède également deux ou trois classes. Il faudrait y ajouter les écoles professionnelles de maçonnerie et de menuiserie, dont le directeur de Michelet nous vantait le travail. Le gouverneur savait encore combien la sollicitude d'administrateurs attentifs à sauvegarder les intérêts et la santé publics mérite la reconnaissance des meilleurs éléments berbères. Il n'ignorait pas davantage que les milliers de Kabyles dont il favoriserait l'exode en France deviendraient nos otages bénévoles.

Dans tous les villages où je suis passé, j'ai trouvé des familles en union aussi intime avec la France que peuvent l'être, par exemple, nos paysans bretons avec Paris habité par l'un de leurs fils. Dans beaucoup de logis je devais écouter la lecture de lettres naïves envoyées de Clermont-Ferrand, de Saint-Étienne, de Marseille, du Havre, par les maris embauchés sur les chantiers les plus divers. Détail amusant, ces lettres étaient souvent adressées à un bébé, car la coutume fait un

devoir à l'homme d'ignorer en apparence sa femme, et j'entendais des lectures dans ce style :

« Mon cher Aberkane, je gagne cinq francs par jour et comme je mange avec une petite pièce de dix sous, je rapporterai huit cents francs. En mon absence qu'on soigne bien la terre et qu'on taille les arbres. J'aimerais mieux perdre quelqu'un que de savoir qu'on ne soigne pas ma terre. »

Un colporteur écrivait à son aîné :

« Ouaci, la France où je suis ressemble aux Aï-Menguallet. Il y a du terrain mauvais. Il y a de bons champs. Il y a des gens aisés, mais j'ai trouvé des Français pieds nus dans des souliers de bois. Je ne l'aurais jamais cru si je n'avais pas vu. Ouaci, les Français traitent les Kabyles comme eux. Pas de différence. On est content et l'argent commence à venir. »

Un journalier, d'abord engagé dans une exploitation agricole, adresse cet avis à son frère resté à T...-A... :

« Viens me rejoindre à Puteaux, Areski. J'ai quitté mes premiers patrons de campagne pour Puteaux où l'on dirait que la caillasse est en or. Des jours je touche jusqu'à deux douros. Le monde d'ici me serre la main et on est camarade. Des fois je resterais ma vie à Puteaux. »

A Ighil-Ali, petite ville berbère de six mille habitants, nous avons eu communication de lettres écrites aux premiers mois de la guerre à leurs vieux parents, par des fils qui habitaient la France depuis huit et dix ans, y avaient fondé des familles et se considéraient comme des Français.

L'ensemble de ces petits faits nous donne la grande raison de la sagesse kabyle en ces années. Comment une famille qui possède l'un de ses membres, heureux, en France, pourrait-elle jamais songer à nous témoigner de l'hostilité? J'ai constaté avec quel soin touchant ces lettres étaient conservées. Les lignes en apparaissaient prestigieuses aux illettrés du logis et quand l'un des garçonnets, élève de l'une de nos écoles, déchiffrait un de ces billets à sa famille rassemblée, il semblait le conteur d'une bonne et grande aventure qu'ils écoutaient pensifs en essayant de s'imaginer cette France où « la caillasse est d'or » et où « le monde camarade vous serre la main ».

Rien ne servira mieux notre prestige que cette propagande par le fait. Si quelques faibles têtes kabyles peuvent prendre

à la civilisation l'alcoolisme, l'argot et les sentiments douteux des apaches de nos villes, l'immense majorité des émigrants deviennent fatalement et pour toujours nos clients, nos associés. Ils gravitent dans notre orbite. Les Berbères employés par nos colons d'Algérie, nos sociétés minières, nos compagnies de navigation, nos usines, deviennent nos alliés et leurs destinées resteront inséparables de la nôtre. Au mois de juin, dans les tribus que je traversais, j'étais sans cesse abordé par des indigènes qui me demandaient les moyens de se rendre en France.

A Taourit-Moussa, de pauvres diables m'assurèrent qu'ils avaient emprunté à des usuriers soixante-quinze francs contre une dette de cent cinquante francs, afin d'aller gagner leur vie en France. A l'important marché des Beni-Douala, ce fut une explosion de joie, lorsque le caïd Amokrane apprit à la foule que la Chambre de commerce de la Rochelle payait les frais de voyage aux trois cent cinquante portefaix qu'elle réclamait. Et, trop vite, le chiffre des volontaires dépassa le nombre des élus. Heureusement, presque chaque jour, l'administrateur de Fort-National, M. Laussel, recevait des dépêches de France réclamant des Kabyles. Il y avait un besoin urgent de main-d'œuvre à satisfaire.

L'été dernier, une expérience des plus intéressantes en Eure-et-Loir prouvait que ces Berbères pourraient utilement remplacer les ouvriers étrangers pour la moisson. Cette guerre va permettre de résoudre un grand problème. La Kabylie doublera de population tous les trente ans si le taux actuel des naissances se maintient. Or ces montagnards sont les gens les plus sobres et les plus énergiques de l'Algérie — nous ne disons pas les plus civilisés et les plus agréables de fréquentation. Il convient de les employer, car c'est assurer leur pacification définitive que de lier leur sort à notre vie industrielle.

Combien de nos départements ne pourront reprendre leur essor sans un appoint considérable de bras auxiliaires ! Il faut que cet excédent de population kabyle soit dirigé vers les villes et les campagnes où nous serions menacés d'un retour d'ouvriers étrangers au lendemain de la paix. Nous nous attacherons une race vigoureuse et nous réaliserons enfin une association que les Romains espérèrent. Pourquoi même — et j'y songeais en parcourant nos Basses-Alpes qui sont par leur

nature de sol et leurs essences, une Kabylie française, sans enfants, hélas ! — pourquoi ne tenterions-nous pas de fixer sur certaines parties de ce département déserté, les excellents arboriculteurs kabyles? L'État achète aux propriétaires des Basses-Alpes leurs domaines pour les reboiser. Combien plus féconde pourrait être l'œuvre culturale de quelques milliers de familles berbères implantées sur cette terre française?

En avril 1917, je me retrouve en Kabylie et je puis y constater, après trois ans de guerre, une sécurité absolue. Depuis 1915 une véritable armée de travailleurs indigènes — près de quatre-vingt mille — traversa la Méditerranée pour s'employer dans les usines ou campagnes de France. Si cette main-d'œuvre ne donna pas toujours pleine satisfaction, dans l'ensemble les industriels et agriculteurs se déclarent assez contents de ces Berbères. Il faut savoir discipliner ces grands enfants.

Les indigènes travaillant en France ont envoyé à leurs familles, par voie de mandats postaux, dix-huit millions de francs en 1916 et leurs économies atteindront trente-cinq millions cette année. Le bien-être des tribus les plus populeuses du Djurjura est donc assuré.

***

Nos intérêts mêlés nous assurent déjà la paix, — la neutralité bienveillante, s'il faut préciser, — mais on pourra mieux encore par l'établissement d'un important groupement kabyle en France. Comme soldats, comme cultivateurs, comme ouvriers, ces Berbères, nos sujets, se sont prouvés dignes de notre estime, et devant la loi fatale du vide qui attire les nouvelles forces, il nous paraît préférable de puiser des hommes dans notre Afrique française que dans les terres étrangères.

L'Algérie indigène qui s'est montrée loyaliste dans cette guerre, malgré les proclamations plus sottes qu'inquiétantes d'Hadj Guillaume et de Mahomet V, va se sentir indissolublement unie à la France par les échanges économiques multipliés et les relations de plus en plus cordiales des Français avec leurs sujets musulmans.

En 1870, deux peuples se coudoyaient en Afrique qui ne s'étaient jamais tendu la main : les Français vainqueurs et les Arabes vaincus; d'où l'insurrection.

Ne sera-t-il pas consolant de penser que, cette fois, notre victoire sera la victoire de la France appuyée sur ses indigènes, combattants ou travailleurs, et que les Berbères ne peuvent plus concevoir notre triomphe que comme le gage pour eux d'un avenir toujours meilleur?

CHARLES GÉNIAUX[1]

1. Prix du roman (Académie française) en 1917.

LE HAREM ENTR'OUVERT

MŒURS TUNISIENNES

A Chedlzia meurtt Tahar
ben Abd el Malek el Trabelsi
ma servante,
humble et précieuse collaboratrice,
Ce livre qu'elle ne lira pas.

I

LA MAISON DU CAÏD MANSOUR

Le caïd Mansour prend le café avec mon mari. Ils sont accroupis tous deux sur le divan, à la mode arabe, et fument en devisant.

Le caïd Mansour est un personnage digne et conscient de sa haute importance. Il est toujours vêtu avec la plus grande recherche. Ses burnous sont en fine laine de mâteur et ses gebbas aux teintes pâmées, — fleur de pêcher, gris tourterelle, nuance de crépuscule, — éparpillent autour de lui mille tendres reflets de soie.

Quand il entre, la pièce se parfume d'essences subtiles : ambre, jasmin ou rose.

Le caïd Mansour a des manières exquises et fières. Il me témoigne une déférence infinie, sachant qu'il convient de

traiter les Européennes avec plus d'égards et de respect que leurs époux.

— Le salut, Si Mansour !

— Le salut sur toi. Comment vas-tu?

— Comment va ta maison [1]?

— Grâce à Dieu ! Ma maison est en parfaite santé et soupire après ta venue. Ne l'honoreras-tu pas bientôt d'une visite?

— Avec plaisir, Si Mansour. Dis-lui que j'irai la voir prochainement.

C'est une grande et noble maison que celle du caïd.

Si Mansour a épousé, il y a une dizaine d'années, la princesse Bederen'nour — Lune éclatante — et son frère Si Chédli a pour femme Lella Zenouba, fille du ministre de la plume [2].

Ces dames me traitent en amie, et réclament toujours ma présence, précieuse distraction dans leur vie monotone. Et rarement je sors de chez elles, sans être suivie du grand nègre de Si Mansour, vêtu d'écarlate et portant un présent. Tantôt un bouquet tout rond où les fleurs fraîches, montées sur de longues tiges d'alfa, sont rehaussées de pistils en papier doré. Tantôt un plat rempli de pâtisseries arabes : backléouas luisants de miel, crottes de gazelle en sucre parfumé, morves du bey, makroudhs farcis de dattes, vertes samsahs aux pistaches.

Il y a plus d'un mois que je n'ai vu mes nobles amies, malgré leurs insistances à ma dernière visite. J'irai demain.

Et que vais-je apporter qui leur plaise et alimente un peu notre conversation?

L'autre fois je les ai ravies avec un vieux stock de catalogues des grands magasins. Pendant des journées entières, elles se sont passionnées pour les modes du Bon Marché d'il y a deux ou trois ans. Et Lella Zenouba m'a même chargée d'une commande : une écharpe de plumes dont elle meurt d'envie.

Ah ! voici qui les intéressera fort : un petit stéréoscope portatif et toutes les vues tunisiennes prises par mon frère durant son séjour ici.

1. On ne demande jamais ouvertement à un Arabe des nouvelles des femmes de sa famille.

2. Deuxième ministre du bey.

La maison de Si Mansour n'est pas très éloignée de la mienne. Elle occupe — comme toute demeure d'importance où il convient d'être tranquillement chez soi, loin de la rue, — une impasse entière aux arcades gracieuses. Les premiers bâtiments sont les communs et les écuries du caïd. Puis vient la maison, — le palais serait plus juste — de Si Mansour.

Bien entendu, les grands murs blancs ne trahissent la richesse intérieure que par leurs dimensions, et seule la porte, énorme, massive, en bois sculpté, dans son encadrement de marbre rose, atteste l'importance seigneuriale du logis.

Elle s'ouvre sur un vestibule revêtu de mosaïques et garni de divans où siègent en permanence les gardiens du lieu, un Marocain au profil d'ascète, et le nègre vêtu d'écarlate. Ils me connaissent et me laissent passer sans difficulté. Je heurte le marteau de bronze à la petite porte du fond.

— Qui est là? — crie une voix, de l'intérieur.

Et, suivant la formule, je réponds :

— Ouvre !

Cela suffit. Du reste, en le cas présent, mon accent me dénonce. Une grosse négresse entre-bâille la porte en ayant soin de se cacher derrière le battant, afin de ne point être vue des serviteurs mâles.

Je traverse le joli patio à colonnes, au-dessus duquel se découpe un carré de ciel très bleu, et je suis introduite dans un grand salon, tout en longueur, aux parois luisantes de faïences polychromes. Au centre se creuse le « divan » entouré de sofas abondamment pourvus de coussins. Les murs ont sept ou huit mètres de haut, et des lustres étincelants, en cristal de Venise, tombent des voûtes ciselées. Il fait presque frais dans ce salon, bien que dehors la chaleur soit lourde et l'on y voit à peine, après l'éblouissement du patio. Mais le yeux se font vite à l'ombre douce qui atténue les mille couleurs et les dorures d'une décoration orientale.

Pas plus dans cette pièce que dans toute autre du logis, il n'y a d'ouverture sur l'impasse ; mais de grandes fenêtres aux grilles en fer forgé donnant sur le patio.

Ces dames se font attendre longtemps. C'est leur habitude, car elles rehaussent leur parure chaque fois que je viens. Mabrouka, la négresse, me tient compagnie.

Mabrouka est une amie de Chedlïa, ma servante, elle va souvent la voir et lui conter les faits et gestes de ses maîtres. Parfois comme aujourd'hui ses confidences indiscrètes débordent jusqu'à moi.

— Par Allah ! tu arrives en un triste moment. Si Chédli n'est encore pas rentré cette nuit, et Lella Zenouba a pleuré jusqu'au matin en l'attendant. Sans doute était-il auprès de cette danseuse française pour laquelle il fait des folies...

Chacun sait que Si Chédli s'est acoquiné avec une petite chanteuse du Palmarium, perverse et prétentieuse, qui lui fait payer cher des faveurs à la portée de tous.

La caïd Mansour, malgré son chapelet, son air digne et ses hautes fonctions, est aussi libertin que son frère, et les aventures de ces deux nobles personnages défrayent la conversation de bien des harems.

A la rigueur, cela se comprend du caïd Mansour dont la femme est laide et plus très jeune, car voici déjà dix ans qu'il l'épousa dans sa fleur. Et l'on se souvient de sa déconvenue le jour des noces — si grande qu'il ne put la dissimuler — en dévoilant son épouse que le fard et les bijoux n'arrivaient pas à rendre belle.

Toute autre eût été répudiée sur l'heure et ramenée à son père avant la consommation du mariage. Mais, on ne répudie point une princesse ! une fille de sang beylical ! Et le caïd Mansour a gardé sa femme et son dépit.

Oui, cela se conçoit que Si Mansour cherche au dehors des compensations. Jadis il eût pris d'autres épouses ; mais maintenant cela ne se fait plus guère chez les citadins, outre qu'il serait peu séant de donner une rivale à la petite-fille d'un bey. Et certes, ce n'est point une joie pour les yeux de se poser toujours sur la laide et chevaline princesse Bederen'nour.

Mais, que Si Chédli délaisse la gracieuse Lella Zenouba; au corps d'ambre et aux yeux de génisse, pour des Françaises de mauvaise vie, par le Prophète ! voilà ce qu'on ne peut comprendre !...

C'est que Si Mansour et Si Chédli ont du sang brûlant dans les veines et du vice jusqu'à la racine des cheveux, en dignes fils de Si Abd el Latif, favori de Si Sadok bey, tous deux aujourd'hui dans la miséricorde d'Allah !

C'est à leur père — un ancien esclave, beau comme la lumière du matin, devenu tout puissant auprès de son illustre maître, grâce à des complaisances... païennes — qu'ils doivent leur grosse fortune, leurs palais de Tunis, de Rhadès et de Gamart, ainsi que cette frénésie qui les pousse aux pires excès.

Ne raconte-t-on pas que Si Abd el Latif mettait à mal toutes les femmes de son milieu, et allait jusqu'à faire garder par les soldats du bey les portes des hammams, les soirs où certaines dames particulièrement nobles et belles s'y étaient rendues, afin de satisfaire ses désirs en toute tranquillité. Et nul n'osait se plaindre ni résister à un si puissant personnage capable de vous faire pendre dans la cour du Bardo, sur un signe de son petit doigt.

L'occupation française a enrayé tout cela, et pareilles fantaisies ne sont plus à la portée de Si Mansour et de Si Chédli, ses fils. Mais, par Allah ! il reste bien moyen de s'arranger, et l'on a en outre aujourd'hui la ressource des actrices du Palmarium, du Casino de la Goulette, et des cocottes françaises ou italiennes qui circulent le soir sur le boulevard de la Marine.

Et les femmes, toujours trahies, toujours délaissées, éternelles prisonnières dans leurs palais de faïence, se morfondent des nuits entières en l'attente du mari pour qui elles se sont parées en vain.

Tout cela, je le connais par les confidences de la négresse Mabrouka, les récits de Chedlïa, les racontars de harems et de terrasses où tout se sait. Mais mes nobles amies ne m'en disent jamais rien, dans leur souci de dignité vis-à-vis d'une Européenne.

Justement les voici qui s'avancent à travers le patio, de leur démarche nonchalante et balancée, et le soleil fait un instant luire les ors de leurs parures.

La princesse Bederen'nour, pauvre « Lune éclatante », semble plus olivâtre que jamais dans son costume de soie mauve, au large pantalon bouffant.

Lella Zenouba, malgré ses soucis, est adorable et resplendissante. Ses beaux cheveux, noirs de henné, tombent en boucles sur ses épaules, retenus au front par un rang de perles

et une plaque d'or incrustée d'émeraudes ; de grandes boucles d'oreilles anciennes jettent des lueurs vertes le long de son cou, et ses doigts scintillent de bagues aux pierreries énormes. Elle porte un pantalon de satin noir brodé d'or et une gebba de tulle noir pailleté, sous laquelle transparaît par éclairs le splendide et lourd boléro d'or des jeunes épouses. Dans un ovale très fin, très pur, elle a les traits d'un dessin parfait ; un front étroit et poli, un petit nez droit, une bouche éclatante et bien arquée et de grands yeux noirs, des yeux immenses cernés de kohol, au regard doucement bestial. Une étoile en vérité ! à côté de cette prétentieuse Éliane d'Avricourt, caprice de Si Chédli.

Toutes deux, la princesse Bederen'nour et Lella Zenouba ont les joues peintes, les lèvres rougies au carmin, les doigts et les cheveux passés au henné, et, barrant le front, d'épais sourcils noirs hardiment tracés. Elles répandent un violent parfum de jasmin. Auprès d'elles, on se croirait dans une serre pleine de fleurs.

Elles ont une distinction de race, une politesse raffinée, et ne savent ni lire ni écrire. Toute leur instruction consiste en quelques sourates du Coran, apprises par cœur, sans les comprendre.

La princesse Bederen'nour semble intelligente, et la petite Lella Zenouba, parfois, a de subtiles reparties. Mais elles n'ont rien vu et ne connaissent rien. Elles ont passé de la maison paternelle à celle de l'époux en toute ignorance du monde environnant. Elles ne savent pas ce qu'est une rue, une place, un jardin, le grand ciel libre...

L'été elles s'en vont à Rhadès ou à Gamart, en d'autres palais pareillement clos et luxueux. Seuls, la plainte assourdie des vagues et le goût salé de l'air peuvent leur dénoncer l'inconnue sans limites, qu'elles ne se figurent pas.

On les emmène de Tunis la nuit, en des carrosses bien fermés, où elles ont peur, — car c'est une impression terrible pour des femmes de se sentir ainsi hors de chez soi. — Et elles ne retrouvent leur assurance qu'à l'abri des grands murs farouches et protecteurs.

Elles ne reçoivent aucune visite — à part moi — et n'en font jamais. Les dames arabes ne sauraient sans scandale

sortir de chez elles, comme ces femmes du peuple qui courent d'une maison à l'autre pour colporter les nouvelles. Et pourtant elles savent ce qui se passe : intrigues, maladies, chagrins, disputes, dans les grands harems, car leurs servantes les tiennent au courant de toutes choses.

En de rares circonstances, elles traversent la ville, dans leur voiture aux volets de bois soigneusement clos, pour la mort d'un proche parent, l'accouchement d'une sœur, ou, réjouissance suprême, les fêtes d'un mariage. Mais des mois, et parfois des années s'écoulent sans qu'il leur arrive de quitter ainsi la maison conjugale.

Cet été, elles n'iront point comme d'habitude à Rhadès où l'air est plus frais. La mère du caïd Mansour et de Si Chédli étant morte l'an passé, il leur faut par cette privation porter son deuil, et aussi renoncer quelques mois encore aux broderies et aux petits ouvrages dont elles occupent généralement les longues journées.

Du reste, leurs époux forment pendant ce temps le projet d'aller à Paris, et de goûter à toutes les délices montmartroises.

La princesse Bederen'nour et Lella Zenouba trouvent très naturel de se morfondre si sévèrement pour la perte d'une belle-mère despotique et méchante, tandis que leurs maris s'amusent. Mais ce qu'elles ne peuvent admettre, malgré l'habitude et la généralité du fait, c'est, à cause de créatures indignes, d'être délaissées, et surtout ruinées !...

Car, il n'y a pas à s'y tromper, malgré les palais de faïence et de marbre, les étoffes brodées d'or, les perles et les diamants, c'est bien la ruine sinistre qui plane au-dessus de la maison du caïd Mansour, et l'ombre de ses ailes angoisse les nobles prisonnières.

La grosse fortune de Si Abd el Latif est déjà fortement entamée, et chaque jour Si Mansour et Si Chédli y font de nouvelles brèches. Il y a un an, Si Mansour a vendu au Juif Haïm Boudboul, pour quelques milliers de francs, ses oliveraies de Nabeul, qui en valaient plus de cent mille, afin de payer à sa maîtresse, la danseuse arabe Leila, un collier dont elle avait envie. Récemment encore, tout à sa nouvelle passion la petite Rose Printemps, il vient de céder à perte ses cultures d'El Arousa. Et Si Chédli, follement prodigue pour Éliane

d'Avricourt, imitant l'exemple de son aîné, vend et hypothèque ses biens avec entrain.

Cela peut durer ainsi huit ou dix ans peut-être, mais ensuite?

Et voilà les soucis qui creusent si profondément sous le fard les traits de la princesse Bederen'nour et cernent les beaux yeux enfantins de Lella Zenouba.

Mais elles rient devant moi, sachant dissimuler ce qu'il convient, et aussi du plaisir réel de me voir qui rompt l'ennui de leurs longues journées inactives. Quelques servantes curieuses se sont jointes à Mabrouka, et debout, non loin du divan où nous sommes installées, écoutent et prennent part familièrement à la conversation.

Ne vivent-elles pas dans l'intimité de ces dames, initiées à leurs intrigues, à leurs chagrins, toujours prêtes à duper leurs maîtres, à les suivre, à les épier, pour le compte des épouses prisonnières et inquiètes?

Ne partagent-elles pas avec leurs maîtresses les restes du repas, après que Si Mansour et Si Chédli se sont restaurés? N'ont-elles pas la clé de leurs plus dangereux secrets, qu'elles ne trahiraient pas devant la mort, liées par cette sorte de franc-maçonnerie qui unit toutes les musulmanes contre les maris?...

L'une d'elles apporte le café dans de petits calices en porcelaine rose. La conversation languit entre mes amies et moi, car depuis ma dernière visite, leur vie s'est écoulée uniforme, goutte à goutte, comme cette eau qui tombe régulièrement de la vasque de marbre dans le bassin, au milieu du patio.

Et mes occupations à moi, elles ne les comprendraient pas.

Alors j'appelle à mon aide le petit stéréoscope, emporté à cette intention.

— Vous allez voir...

Mais déjà Lella Zenouba s'est enfuie peureuse, et la princesse Bederen'nour affolée se cache le visage.

— Non ! non ! ne nous photographie pas ! C'est impossible !... une petite-fille de Si Mhamed bey !... Une fille du ministre de la plume !...

Je rassure mes défiantes amies :

— Cet appareil n'est point « une machine à portraits ». Sur la tête de ma mère ! Mais qu'elles regardent plutôt...

Timidement la princesse Bederen'nour risque un œil, puis deux.

— Oh ! Allah ! qu'est ceci?

— La rue du Pacha, tout simplement ; la rue même où vous demeurez.

— Par mon Maître ! que c'est curieux !

— Et voici la grande mosquée de l'olivier, le souk des parfums, celui des étoffes, le Dar el Bey...

— Oh ! Oh ! que d'hommes !

La princesse Bederen'nour et Lella Zenouba se passionnent.

— Ceci est un champ d'oliviers, et ceci... vous reconnaissez?...

— Par le Prophète ! Si Mansour et Si Chéidli ! Mais...

La voix de la princesse s'altère et ses sourcils se froncent imperceptiblement.

— Quelle est donc cette femme arabe auprès d'eux?... sans doute cette danseuse Leila?... une courtisane seule a pu consentir à se dévoiler devant des hommes et à se faire portraiturer avec eux...

— Non, non ! Vous n'y êtes pas. Pensez-vous que j'admettrais chez moi une... dame de la rue du Persan? car cette photographie a été prise dans ma propre maison. Regardez bien.

— Ah ! Ah ! mais c'est toi !... Par la tête de Si Ahmed el Tijani ! c'est toi même en musulmane ! — s'écrient mes amies tout à fait déridées et joyeuses.

Le stéréoscope passe de main en main parmi les servantes. Puis de nouveau on examine les vues tunisiennes, la place Bab-Souika, la rue Halfaouine grouillantes d'Arabes...

— Oh ! Allah ! que je serais malheureuse s'il fallait me trouver dans cette foule ! — s'exclame Lella Zenouba.

— Et quelle honte ! — ajoute la princesse.

Car mes nobles amies ne regrettent ni leur réclusion, ni la sévérité de leur existence. Loin de là ! Elles se font une gloire de leur mystérieuse inviolabilité, de la rigueur avec laquelle elles suivent leurs vieilles coutumes.

C'est le souci des traditions qui dénote leur rang et les élève bien au-dessus des femmes vulgaires.

Lors de mes premières visites je leur avais demandé naïvement si elles ne souffraient pas de vivre toujours enfermées.

— Par le Prophète de Dieu ! mais si l'on voulait nous forcer à sortir, nous pleurerions pour rentrer !

Et ce sont elles-mêmes qui m'ont fait remarquer avec orgueil que leur demeure n'avait point d'ouverture sur l'impasse, et que leur voiture était close par des volets en bois, et non par ces rideaux qu'un souffle peut soulever, et que les femmes de la petite bourgeoisie écartent curieusement du doigt, au risque d'être entr'aperçues dans l'ombre par un passant.

L'intérêt du stéréoscope épuisé, je me lève pour partir, mais ces dames me retiennent avec insistance.

— Oh ! reste encore un peu. Qu'as-tu tant à faire? Il y a si longtemps que nous ne t'avions vue !

— Et je veux te montrer cette écharpe de plumes, commandée par toi, et qui est arrivée avant-hier, — ajoute Lella Zenouba. — Montons à ma chambre.

Nous traversons le patio plein de lumière et prenons un escalier de marbre blanc. Puis des vestibules et des couloirs, et des chambres, et encore un petit patio, et d'autres pièces à l'infini, toujours pavées de marbre et revêtues de faïences. La maison du caïd Mansour, vaste et peuplée comme toutes les demeures arabes, abrite soixante personnes, maîtres, enfants et serviteurs. Voici enfin la chambre de Lella Zenouba, que je connais bien, avec son divan, ses lustres, son plafond peint et sculpté, ses énormes lits anciens à colonnes, dont les frontons d'or se découpent sur fonds de miroirs. Ils sont luxueusement garnis de courtines et de coussins en satin brodé, et occupent chacun une extrémité de la pièce. « Car l'aube ne doit point surprendre l'homme dans le lit de son épouse. » Et je retrouve hélas ! aux deux côtés de la porte, les armoires à glace Louis XVI, — compléments indispensables, depuis ces dernières années, de toute chambre arabe qui se respecte. Lella Zenouba en tire l'écharpe de léger marabout blanc et la jette sur ses épaules.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie?

— Sans doute, mais je préfère encore celle-ci, en tulle lamé d'or, et qui ne vient pas de Paris.

Que de belles choses possède Lella Zenouba ! Ce coffret d'argent ciselé ! et ces flacons à parfums en cristal doré, aux cols

minces et longs, de forme rare ; ces petits étuis à kohol, ces broderies précieuses...

— Veux-tu voir nos bijoux?

Elle sort de l'armoire une grande cassette pleine d'écrins, et sur un signe de sa maîtresse, Mabrouka apporte un coffre d'ivoire contenant les joyaux de la princesse Bederen'nour.

Sur le divan, c'est un éblouissement fantastique de pierreries, de colliers de perles à plaques incrustées de roses, de longues boucles d'oreille où les diamants tremblent comme des gouttes d'eau entourées d'un cercle de lumière ; de bracelets travaillés avec un art exquis... Et parmi ces trésors de famille, les parures trop modernes données par Si Mansour et Si Chéidli à leurs épouses : guirlandes de fleurs, étoiles, diadèmes aux mille reflets.

Oh ! ces bagues de la princesse Bederen'nour ! Bien arabes celles-là, où les topazes, les rubis, les émeraudes sont enchâssés en de lourdes montures ciselées,

— Mais tu n'as pas vu la plus belle, celle-ci que Si Mhamed bey donna jadis à ma grand'mère, Lella Kmar, son épouse favorite.

Elle me passe un joyau, près duquel en effet tous les autres pâlissent. Un énorme diamant, d'une extraordinaire limpidité, serti dans une couronne d'or aux ciselures incroyablement fines et compliquées. Un vrai bijou de reine ou d'odalisque. Mais je ne l'imagine pas à la main d'une Européenne. Cette bague fait une saillie bizarre sur le doigt.

Et j'admire encore les mille ustensiles de toilette : aiguières d'argent, boîte à fard, miroirs, coffrets incrustés d'écaille et de nacre.

Avant de partir, il me faut dire boujour aux enfants : les quatre fillettes de la princesse Bederen'nour, qui apprennent le français avec une institutrice juive, et ses trois garçons, déjà conscients de leur importance mâle. Les aînés — cinq et sept ans — récents circoncis, ont des grimaces de souffrance, malgré leur précautionneuse démarche écartée. Et il y a aussi la toute petite et laide progéniture de Lella Zenouba qui piaille dans les bras de sa nourrice.

Je quitte enfin mes amies. Le garçonnet Béchir m'accom-

pagne cérémonieusement jusqu'au bout de l'impasse avec sa démarche de jeune canard.

***

La semaine suivante, passant par la cuisine, j'aperçus Mabrouka la négresse en vive conversation avec Chedlïa :

— Oh ! Allah ! Qu'il soit exalté ! Oh ! notre Seigneur Mohamed !... Oh ! Miséricordieux ! — gémit-elle en me voyant. — Quel malheur !... La princesse Bederen'nour est au désespoir !... Sa bague de diamant, le présent de Si Mhamed bey a disparu ! Hier elle était en train de se parer, aidée de la petite Aïcha lorsque Si Mansour est entré. Il l'a entretenue quelques instants, et quand la princesse s'est remise à sa toilette la bague n'était plus là !... Il n'y avait dans la chambre qu'Aïcha, mais on a beau la fouetter, elle s'obstine à ne pas avouer son vol. C'est une tête solide ! Du reste, il est vrai qu'on l'a fouillée en vain. Et que ferait-elle de ce bijou, elle qui ne sort pas de la maison?... Dans ma pensée, c'est le tour d'un « chitane », d'un diable jaloux qui a enlevé la bague. On ne la retrouvera jamais !

Quelques temps après, nous prenions le thé au Belvédère avec des amis. Des messieurs et une petite femme très empanachée, à la toilette suggestive, occupaient la table voisine.

— C'est, — me dit M. X..., — une professionnelle du lieu. Et remarquez comme elle pose sa main en évidence, pour qu'on voie bien la fameuse bague dont tout Tunis a parlé, cadeau, dit-on, d'un amant indigène. En vérité, elle est splendide. Ces Arabes sont d'une générosité !

La dame allongeait en effet, avec affectation, une main fardée qu'ornait un seul et royal diamant...

Mais cette bague !... Je la connais... Elle n'a pas sa pareille... C'est le présent de Si Mhamed bey à Lella Kmar, la bague de la princesse Bederen'nour !

Le caïd Mansour vole les bijoux de sa femme pour les offrir à sa maîtresse...

II

MENU PEUPLE

Sur la terrasse... à l'heure où les ombres sont délicieusement pâles et longues. Les murailles encore éclairées se dorent d'un éblouissement de soleil ; puis elles deviendront abricot et roses, avant de s'éteindre dans le mauve, et de s'ensevelir dans le bleu des nuits transparentes, où l'on a toujours l'impression d'un clair de lune, même lorsqu'il n'y en a pas...

Les hirondelles tracent des méandres rapides, et le vol lourd des pigeons bariole un instant les murs d'ombres vertes et fugitives. Un pépiement d'oiseaux agite les mûriers de la place Halfaouine dont le bourdonnement monte jusqu'à moi. La mosquée arrondit ses dômes bleuissants, des minarets s'élancent vers le ciel, un palmier ou un eucalyptus jaillit entre deux murailles et l'on aperçoit très loin, au delà de la ville, la colline de Sidi Bou Saïd où les riches Carthaginois avaient bâti leurs demeures, le golfe couleur turquoise, et la chaîne de montagnes presque irréelles, dominée par le Bou Kornine, mont de Tanit et de Salammbô.

Les terrasses commencent à s'animer : c'est l'heure où les femmes du peuple montent des maisons pour plier le linge étendu, surveiller les tomates qui sèchent et se contractent douloureusement tout le jour sous le grand soleil, et surtout afin de s'assembler entre voisines et de babiller en respirant l'air frais.

Quelques silhouettes se penchent au-dessus des patios béants pour héler les retardataires.

Habiba et Zoh'rah, mes petites servantes, sont accroupies près de moi.

Habiba chantonne et s'accompagne de la derbouka. Son profil égyptien aux lignes droites et pures, s'enlève sur le ciel doré du couchant. Ses cheveux étroitement serrés dans une sorte d'étui en soie noire, petite queue raide et comique,

descendent jusqu'à la taille. Elle porte un tricot bleu, une tacrita [1] verte, un boléro jaune brodé de violet sombre et une fouta [2] rayée mauve et blanc. Habiba a douze ans. C'est une fillette toute en bronze aux traits menus, aux longs yeux noirs et langoureux dans un ovale parfait. Je m'amuse parfois à la parer d'étoffes somptueuses, de bijoux anciens, de broderies d'or aux reflets atténués. Habiba, la petite servante, devient une idole énigmatique, une princesse de légende aux regards pleins de rêve, dont le secret affolerait les hommes.

Et moi, je sais que malgré cette étrange beauté, Habiba n'a rien de fatal. C'est une simple gosse, ni très sage ni bien intelligente, menteuse, poltronne, et sans aucun attrait mystérieux, mais douce et caressante.

Depuis longtemps déjà, ses parents l'ont « donnée » à un grand gaillard demi-nègre qu'elle n'a jamais vu et qui ne la connaît pas. Cet hiver ils comptaient célébrer les noces ! Mais nous nous y sommes opposés, et la volonté des maîtres fait loi. Habiba, fillette frêle, jouera quelques années encore à la poupée — s'il plaît à Dieu !

La petite Zoh'rah n'a que huit ans. Toute noiraude et pas jolie avec son bout de nez drôle et ses cheveux crêpus, elle est vive et maligne comme un singe, travailleuse, bavarde, n'ayant peur de rien. Elle sait faire le couscous et le ménage, chercher l'eau à la fontaine, laver le sol, servir à table et... casser la vaisselle..

— Vois, Lella, comme je suis mauvaise ! Je viens encore de briser ce verre, — me dit-elle avec son air fûté, nullement contrit.

— Eh bien, Zoh'rah, que mérites-tu?

— Je dois manger du bâton.

— C'est juste, arrive ici.

Zoh'rah reçoit stoïquement quelques claques sur le derrière, — des claques de rien du tout, pour la forme, dont ensuite les petites rient entre elles en racontant, non sans un certain mépris, que « Sidi et Lella [3] » ne savent pas battre, et que Lella surtout « tape comme un poulet ».

1. Foulard de soie noire sur la tête.
2. Pièce d'étoffe nouée à la taille.
3. Monsieur et madame.

Habiba et Zoh'rah sont deux pauvres bédouines abandonnées, que Chedlïa adopta, n'ayant pas d'enfant. Habiba avait quelques jours au plus, lorsque le vieux Baba [1] Tahar, mon serviteur, l'a trouvée au coin d'une rue « comme un petit chat » et rapportée à sa femme. Mais il y a deux ans à peine que Chedlïa au cœur maternel recueillit Zoh'rah, nouvellement orpheline. Et la petite se souvient fort bien de sa première existence chez les nomades, lorsqu'elle dormait dans une « chambre de crins [2] » et entendait la nuit le cri des chacals et le ricanement des hyènes, errants autour du douar.

En ce moment Zoh'rah est en grande conversation avec mon mari. Elle est excessivement bavarde et nous amuse.

— Oui, Sidi, — raconte-t-elle, avec ses yeux brillants et son air de ouistiti, — lorsque le « serviteur [3] » est mort, il voit l'Élevé, et reste au Paradis plein de roses et de parfums. Mais s'il a été mauvais, Allah lui dit : « Qu'ai-je à faire avec toi? » et il tombe dans la géhenne remplie de serpents, de scorpions, de couteaux et de flammes, où les « chitanes [4] » le font rôtir comme un agneau.

— Toi, Zoh'rah, où iras-tu?

— Qui le sait?... Mon Maître... au Paradis, s'il plaît à Dieu ! Mais si je suis méchante, si je jure le nom d'Allah, si je mens, si je casse les assiettes, si je dis : « Ne me bats pas ! » quand je l'ai mérité, ou si je pleure quand on me fouette, j'irai dans la géhenne avec les « chitanes ».

Malgré cette terrible perspective, les yeux de Zoh'rah. pétillent de malice et de gaieté. Je doute fort que la crainte de l'enfer préserve ma vaisselle.

... Mes voisines m'appellent. Elles montent à leur terrasse à l'insu des maris, car elles sont de petites bourgeoisie, et il ne sied pas qu'elles imitent les femmes du peuple en toutes leurs libertés. Elles se font une gloriole de ne jamais sortir à pied, et seulement en voitures closes, aux grandes occasions, comme des dames.

Mais la curiosité l'emporte sur le soin de leur dignité, et elles

1. Père Tahar.
2. Une tente.
3. L'homme.
4. Diables.

se penchent volontiers aux treillis protecteurs des moucharabiés pour épier la rue, ou grimpent aux terrasses dont l'attrait est si tentant, le soir, lorsque les hommes sont absents.

Je les trouve toutes quatre, Mah'bouba, Cherifa, Fatma et Manoubia la fiancée, en grand conciliabule avec les femmes des patios environnants, colporteuses de nouvelles. Elles se réjouissent des noces prochaines de Manoubia, et celle-ci exulte sous l'air de pudeur qu'il convient d'affecter.

Pourtant elle ignore tout de sa future existence, et c'est à peine si elle a entr'aperçu derrière ses volets la silhouette de Si Ahmed, lorsqu'il passait dans la rue. Mais il y a la joie des toilettes, des pantalons de satin, des boléros et des vestes brodées qu'on prépare, des bijoux d'or et des fêtes nuptiales. Et aussi les voluptés amoureuses dont les femmes arabes parlent très volontiers.

Elle est petite, boulotte et pas jolie. Ses vingt ans n'ont épargné ni son teint qui se fane, ni son cou qui s'empâte, ni ses dents qui se gâtent. Et j'imagine la surprise de Si Ahmed, au jour des noces, lorsque pour la première fois il la dévoilera...

D'autres voisines les rejoignent encore, ainsi que Chedlïa ma servante et ses sœurs Douja et Fatma, installées chez moi en visite de quelques jours. La plupart de ces femmes, précocement envahies par la graisse, ont cette pâleur spéciale des citadines trop recluses. Pourtant il leur arrive de sortir dans le quartier, deux par deux, bien emmitouflées dans leur « soufsari » de laine blanche, et le visage soigneusement couvert de cet affreux masque en crêpe noir des Tunisiennes. Elles vont au souk faire les provisions, au hammam parfois, et surtout de maison en maison, chez les parentes, amies et connaissances, pour apprendre et raconter toutes les nouvelles.

... Des yous-yous et des chants arrivent de la rue. C'est un trousseau de fiancée que l'on transporte chez l'époux à dos de mules, et toutes les femmes aussitôt s'avancent curieuses et furtives au bord de la terrasse, en se voilant par précaution d'un pan de fouta ou d'une tacrita défaite. Elles examinent et discutent en connaisseuses les coussins brodés, les matelas, les flacons d'eau de rose et de fleur d'oranger

serrés dans une corbeille, et les armoires à glace de la future épouse.

— C'est bien, et va-t'en avec le salut !

Expression intraduisible, dont les mots « quelconques » ou « médiocre » ne rendent pas la saveur, — décide Chedlïa, ma servante.

Ses jugements sont fort écoutés dans ce petit cercle, car Chedlïa est une grande gaillarde au verbe haut, d'intelligence prompte et déliée. La dernière et la plus jeune des cinq femmes, répudiées ou mortes, du vieux Tahar ben Abd el Malek, c'est elle qui le fait vivre maintenant par son travail, après les années de quasi-opulence où il dépensa follement l'héritage paternel.

Car nul ne songerait à rémunérer les services du pauvre Baba Tahar, — bon tout au plus à faire des commissions, — n'était son épouse, Chedlïa la très experte.

Cette matrone de quarante ans, sage, avisée, apte à tous les progrès, dégagée des grossières superstitions de son milieu, n'a qu'une faiblesse. Elle est restée femme, et femme arabe de la pointe des pieds à celle des cheveux, par son amour immodéré de la parure. Tout ce qui brille, tout ce qui est chiffon la transporte.

Baba Ṭahar dit, avec un retour de jouissance, en parlant de son argent enfui :

— J'ai tout mis dans mon ventre, sidi !

Chedlïa, elle, mettrait volontiers tout ce qu'elle gagne sur son dos et celui de ses fillettes.

Le cercle des femmes accroupies vient de s'augmenter encore d'une recrue, Mbarka, dont l'œil poché, la face tuméfiée, révèlent les sévices du mari. Mais pour l'instant elle oublie ses infortunes conjugales, toute à l'extraordinaire nouvelle, — le fait du jour colporté de terrasse en terrasse, — qu'elle répète : « Si Mokhter el Gafsi a surpris sa femme, Lella Saïda, en flagrant délit avec son cocher, le nègre Chaïd Turki, et vient de la faire enfermer au Dar el Joued. »

Au Dar el Joued !... Lella Saïda, fille d'un cheick cadhi, avec les femmes de basse classe, les bédouines et les prostituées ! Lella Saïda, la très fière et la très noble !...

Voilà bien de quoi passionner et apitoyer les musulmanes

de Tunis, riches et pauvres, avec ce petit frisson d'angoisse du châtiment auxquelles toutes elles sont sujettes... car un mari peut toujours faire emprisonner sa femme si cela lui convient. Ce soir, d'un bout à l'autre de la ville, les commentaires vont bon train...

... La nuit est tombée peu à peu sur les groupes de babillardes, et les patios s'éclairent de tous côtés, creusant des trous roses dans l'ombre bleue.

Un long cri mélancolique et rythmé retentit soudain dans le ciel, au-dessus des femmes attardées, des rues bruyantes et des rumeurs lointaines. Du minaret voisin, la muezzin jette sa prière aux quatre coins de l'horizon.

— Allah ! Allah est le plus grand et Mohamed est le Prophète d'Allah !

III

NOCES PRINCIÈRES

La princesse Bederen'nour m'avait dit :

— Ma sœur Zobéida se marie dans un mois, tu devrais aller la voir.

Je trouvai la petite princesse bouleversée à la pensée des noces prochaines.

— Je n'en dors plus la nuit, et ma peur s'augmente à mesure que passent les jours, — m'avoua-t-elle.

— Ton père tient donc tellement à cette union qu'il t'y contraint malgré ta répugnance?

— Oui, Si Abd el Karim est d'une haute et ancienne famille et sa situation de mufti est des plus importantes. Du reste il ne peut me déplaire plus qu'un autre, je ne le connais pas... C'est le mariage que je redoute. Alors, tu comprends c'est inutile d'importuner mon père. Je sais bien qu'il est grand temps de me marier, j'ai dix-neuf ans... A cet âge mes sœurs avaient déjà des enfants.

— Pourquoi te tourmenter? Les jeunes filles attendent

généralement leurs noces avec impatience. Si Abd el Karim sera sans doute ton esclave et te comblera de présents.

— Oh ! Allah ! j'ai si peur !...

— Mais, voyons, un mari n'est pas un ogre.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un homme !...

— Pourtant le prince Ibrahim?

— Mon père ! ce n'est pas la même chose... et lui non plus, je ne le connais guère, il est toujours absent. Quand il revient, tout le monde tremble en sa présence. Je n'ai ni frère ni cousin, je n'ai jamais vu un seul homme, et on va me livrer à celui-là ! Oh ! Miséricordieux !...

La petite princesse frissonne... C'est une enfant nerveuse et impressionnable à l'excès. Toute jeune, elle faillit mourir de chagrin, quand le prince Ibrahim répudia sa mère, et maintenant encore, elle est ébranlée de sanglots ou de fous rires à la moindre chose. Malgré son éducation strictement recluse, elle a des aspirations étranges pour une musulmane. Le sort d'odalisque, destinée au bon plaisir de l'époux, qui est celui de toutes les femmes arabes, la révolte. Elle ne peut admettre qu'on dispose ainsi de sa personne.

— Bêtises de jeune fille, — dit Lella Lejiha, sa tante, — la vie se chargera de les dissiper.

Je demande à voir ses toilettes pour la distraire des pensées angoissantes. La princesse Zobéida est coquette, un sourire détend aussitôt son visage, et elle me montre les costumes splendides dont elle se parera bientôt. Il y en a de toutes couleurs, en moire, en satin, en velours, en brocart, alourdis de broderies, rehaussés de paillettes, lamés d'or et d'argent. Et des petites mules précieuses comme celles de Cendrillon, des taguias [1] étincelantes, de grands haïks en souple soie blanche, pour s'envelopper dans les carrosses, plus tard, — bien plus tard, — car trois années entières après les noces, la jeune épouse ne peut sous aucun prétexte sortir du domicile conjugal.

— Par mon Maître ! comme il te trouvera belle, et comme il t'aimera ! — s'exclame Hanifa, la vieille servante, en maniant les étoffes.

1. Calottes à longs glands.

Le visage de la princesse se rembrunit :

— Tais-toi, — crie-t-elle avec colère. — Je t'ai défendu de me parler de lui, et toute la journée tu m'en emplis les oreilles.

— Oh ! Lella, pardonne-moi ! Par la tête de notre Seigneur Mohamed, tu sais bien que je t'aime plus que mon père, plus que mes enfants. Si tu veux, j'arracherai mes yeux et je te les donnerai.

— Bien, bien, — dit la princesse, — range ces vêtements et laisse-nous en paix... Voilà, — reprit-elle, quand nous fûmes sorties, — ce que j'entends du matin au soir. Ma tante, mes sœurs, les servantes, ne savent parler que de Si Abd el Karim. J'ai bien le temps d'y penser : toute ma vie ! Ne peut-on me laisser tranquillement jouir de mes derniers jours ici?

Mais d'elle-même au bout de quelques instants, elle revient à ce sujet, le seul dont, malgré tout, son esprit soit hanté.

— Tu as vu ma sœur Bederen'nour? Que dit-elle de mes noces?

— Elle s'en réjouit fort, et m'a chargée de ses salutations et de ses vœux, en attendant le jour prochain où elle viendra.

— Cependant elle n'ignore pas que je suis malheureuse.

— Elle pense que Si Abd el Karim saura bien rafraîchir ton cœur.

— Le mariage ne lui a pourtant pas apporté un grand bonheur.

— Elle ne m'en a jamais rien dit. Mais je crois en effet que le caïd Mansour n'est pas un époux modèle...

— Si Abd el Karim n'est plus jeune, — reprit la princesse rêveuse, — il a dépassé cinquante ans. On dit que les vieux maris sont les meilleurs.

— Sans doute. Ils ne songent pas à tromper leurs femmes, et leur témoignent encore plus d'amour que les jeunes gens.

— L'amour me fait peur ! — déclare la petite princesse farouche.

La semaine des noces fut vite arrivée. Le palais du prince Ibrahim devint une ruche bruyante ; les servantes couraient à travers la maison, portant des étoffes et des paquets ; les invitées s'étaient installées dans toutes les pièces avec leurs

coffres, et la célèbre hennena Homeina ne quittait plus la fiancée.

— Tu viendras le cinquième jour, — m'avait dit la petite princesse. — C'est celui où l'on transportera mes affaires chez Si Abd el Karim. Tu ne me verras pas, mais ma sœur Bederen'nour sera là pour te recevoir.

Je n'eus garde de manquer à l'invitation, et je tombai en pleine effervescence. Les négresses installaient dans le grand patio les malles remplies de linge, la literie, les courtines et les coussins en satin brodé, les coffres d'argent ciselé contenant les ustensiles de toilette, les armoires à glace venues de Paris, les corbeilles où se pressaient les flacons de parfum et les bouteilles d'eau de rose, d'atterchïa et de fleur d'oranger, — toutes choses données par le père à la fiancée. Le reste du mobilier, lustres et parures, attendait la princesse au domicile de l'époux.

Je fus reçue par la princesse Bederen'nour et présentée aux autres parentes. On me fit admirer en détail les merveilles du trousseau, puis une servante m'apporta du sirop de violette mauve et parfumé comme un bouquet, et des confitures au miel.

— Le premier jour, — m'expliqua la princesse, — on a teint en noir les cheveux de Zobéida, et la seconde nuit nous avons toutes pris le hammam. La fiancée s'est alors reposée pendant trois jours. Hier on lui a mis le henné et ce soir, c'est le « hilt el outiia » la fête des jeunes filles. Il y en a une trentaine d'invitées, elles habilleront la mariée et lui remettront du henné. Après le dîner, les aoueds joueront toute la nuit pour elles. Demain la hennena épilera la mariée et l'accompagnera au hammam. Enfin le septième jour, nous conduirons Zobéida chez son mari.

Une rumeur courut à travers le patio, les porteurs réunis dans le vestibule s'apprêtaient à enlever le trousseau. Les femmes se précipitèrent dans les salles environnantes dont on ferma les portes ; mais les servantes curieuses regardaient par les fentes et les serrures, et elles saluèrent de yous-yous frénétiques le départ du mobilier.

On empila les matelas, les coussins et les corbeilles sur des mules brillamment harnachées. Il y en avait quarante ; un

cavalier montait chaque bête, surveillant le chargement et scandant la marche de chants joyeux et de battements de mains. Les meubles suivaient à dos d'hommes, recouvrant d'une énorme carapace les porteurs ployés en deux. Le défilé se déroula le long des rues et attirait à tous les moucharabiés les femmes émerveillées...

Le soir des noces, j'arrivai peu de temps avant le départ du cortège. La mariée déjà prête est assise dans le grand salon au milieu d'une foule splendide. L'électricité incendie tous les lustres, et se joue en mille reflets parmi les satins et les pierreries. Je ne reconnais pas la princesse Zobéida aux fins sourcils arqués, à la physionomie expressive. Elle est devenue *la mariée musulmane*, cet être impersonnel et muet au visage impassible.

Son teint ambré disparaît sous le fard. Le dessin de sa bouche a été rectifié et avivé de carmin ; ses cheveux noircis au henné tombent en longues boucles de chaque côté de sa figure travestie ; de larges sourcils noirs et droits barrent son front, ses yeux obstinément baissés sont allongés de kohol. Depuis le début des fêtes nuptiales et durant huit jours encore, elle ne doit plus parler, ni sourire, ni regarder aucune chose, « *elle a honte* ».

Poupée luxueusemeet parée, aux gestes rituels.

Elle porte un costume éblouissant d'or, dont le satin blanc se devine à peine sous les lourdes broderies.

Une taguïa d'or, couverte de bijoux en diamants, la couronne d'un diadème royal ; et les colliers de perles énormes et rares, aux plaques ciselées, incrustées de brillants, ruissellent sur sa gebba. Ses bras sont chargés de bracelets, et ses mains étincelantes de bagues.

La petite princesse Zobéida n'est plus qu'un seul et miraculeux joyau : on oublie vraiment que c'est une créature humaine, sensible et apeurée...

Les carrosses attendent au dehors ; le prince Ibrahim donne le signal du départ. Lella Lejiha et la hennena s'approchent de la mariée et la guident à travers les pièces de ce palais qu'elle doit quitter pour toujours. Aussitôt les servantes se mettent à pousser des yous-yous aigus.

La princesse s'avance impassible, mais soudain, de grosses

larmes glissent de ses yeux baissés, et ses jeunes sœurs sanglotent dans un coin, car elles ne peuvent suivre Zobéida au domicile conjugal, et l'heure de la séparation définitive a sonné... Tandis que les invitées s'enveloppent de leurs haïks un « hejjar » est jeté sur la princesse Zobéida, fantôme éblouissant qui s'en va...

Après un long trajet dans la nuit, nous atteignîmes le palais de Si Abd el Karim, aux environs de la ville. Un escalier de marbre conduisait au premier étage, et des négresses s'échelonnaient sur les marches, portant des torches allumées. Les parentes du marié, foule brillante, saluèrent de yous-yous l'arrivée de la princesse. Dès l'entrée, elle trempe le bout de sa mule d'or dans un bassin plein d'eau, afin que son cœur soit rafraîchi en pénétrant chez l'époux. Puis on la conduit à sa chambre, on la débarrasse du « hejjar » et elle est quelques minutes enfermée derrière les rideaux de satin du grand lit.

Une nouvelle court tout à coup de bouche en bouche :

— Le marié vient ! le marié vient !

Les femmes se retirent dans une pièce voisine, et je reste seule au salon, avec la mère et les sœurs de Si Abd el Karim qui peuvent être vues par lui sans inconvénient.

Deux sièges ont été placés vis-à-vis l'un de l'autre, on amène la princesse Zobéida voilée d'une dentelle à lourdes broderies d'or. Le marié s'avance, tout de blanc vêtu, la figure couverte de son capuchon. D'un geste brusque il rejette le burnous, puis s'étant assis en face de son épouse, il la dévoile, et pour la première fois il connaît son visage...

Suivant les rites, la princesse garde ses yeux baissés et son attitude impassible. Mais elle a pâli sous le fard, et sa respiration haletante, le tremblement de ses genoux, révèlent l'intense émotion dont elle est bouleversée.

Si Abd el Karim se lève, prend la main de sa femme, et la guide vers la chambre nuptiale. Les portes sont ref rmées sur eux. Des yous-yous retentissent plus exaspérés et perçants que jamais. Après quelques minutes, l'époux sort précipitamment et disparaît du logis. Il était temps, la princesse Zobéida s'évanouit... On la transporte sur le lit, où jusqu'au matin elle doit reposer, tandis que les invitées festoient et se

divertissent. Et pendant plus d'une heure, la pauvre petite mariée reste secouée de frissons nerveux.

— Comment trouves-tu l'époux? — me demande la princesse Bederen'nour.

— Très bien. Il est grand, vigoureux et ne paraît pas son âge. Du reste, tu le connaîtras bientôt.

— Mais non, tu sais que nous ne pouvons voir les hommes.

— Pourtant je croyais que vos beaux-frères étaient assez proches parents pour être admis auprès de vous.

— Les frères de nos maris, oui, mais non les époux de nos sœurs. Naturellement les femmes de notre rang seules s'astreignent à ces règles sévères.

— En effet, car ma servante Chedlïa étend fort loin le degré de parenté lui permettant la société masculine.

— Oui, comme toutes les femmes du peuple.

Nous passons dans une grande salle où l'on a préparé un festin somptueux. Des corbeilles de fleurs et des fruits ornent la table, immense et surchargée de plats contenant les viandes, les poissons, les crèmes, les pâtisseries. Un couvert et une assiette sont disposés devant chaque convive ; les vieilles dames inhabituées aux fourchettes préfèrent se servir de leurs doigts, tandis que les jeunes femmes se conforment aux nouvelles coutumes. Mais les unes et les autres piquent de-ci de-là, sans ordre, parmi les couscous et les sucreries. Au sortir de la salle, des servantes porteuses d'aiguières et de parfums purifient les mains des invitées.

Dans le patio où des sièges ont été disposés, les musiciens aveugles préludent au concert. Quatre danseuses, les plus célèbres de Tunis : Salouh'a, Aïcha Srira, Fazouna et Zaraïs, l'étoile, sont affalées sur un divan, et croquent des radis en promenant sur l'assemblée des regards bestialement mornes. Je les ai vues maintes fois danser en de semblables occasions, je sais qu'elles ne sortiront pas de leur torpeur avant minuit, et je quitte la fête, malgré les instances de la princesse Bederen'nour. Mais le lendemain matin je ne manque pas de me rendre au palais de Si Abd el Karim, pour « l'exposition de la mariée ». Des joueurs de flûte et de tambour font rage devant la porte, et toutes les femmes qui passent peuvent entrer

contempler la nouvelle épouse. Elle est assise au milieu du patio, sur un siège extrêmement élevé, les pieds reposant sur un coffre d'argent ciselé.

Ses diamants et ses pierreries étincellent à la claire lumière du matin, à peine tamisée par le grand velum protecteur disposé spécialement pour les noces. Tout alentour les invitées somptueusement vêtues lui font une cour splendide, et causent en regardant les danses. La princesse Zobéida, dans son attitude hiératique, les mains allongées sur les genoux et les yeux baissés, semble plus que jamais une petite idole merveilleuse, mais sans vie.

Hélas ! quelles angoisses je devine derrière cette façade conventionnelle ! c'est ce soir même que l'époux rentrera au logis dont il a été chassé par les fêtes nuptiales, et prendra possession de sa femme. . . . . .

. . . . . .

Si Abd el Karim est un noble et généreux personnage. Il a respecté l'effarouchement de cette petite vierge dont il est devenu le maître. Mabrouka la négresse n'a pas manqué d'en faire la confidence à Chedlïa, et je sais ainsi que la princesse Zobéida n'a point encore laissé approcher son mari, depuis quinze jours qu'ont eu lieu les noces.

— Par la tête de Sidi Ahmed El Tijani ! Si Abd el Karim est un homme patient ! on voit bien que l'âge l'a refroidi. Le caïd Mansour et Si Chedli n'en ont point fait autant, et dès le premier soir...

La princesse Bederen'nour me demande, par l'intermédiaire de sa servante, d'aller voir sa sœur dont la résistance et la tristesse persistantes inquiètent toute la famille. Et je me souviens que la petite princesse Zobéida m'avait fort instamment priée de venir après le mariage.

— Tu comprends, je serai si malheureuse dans cette grande maison étrangère ! et toi seule pourras me faire visite.

Aussi m'accueille-t-elle avec une vraie joie. Elle porte un adorable costume en satin abricot lamé d'argent, mais son visage maquillé avec art la rend presque méconnaissable.

Chaque jour, durant le premier mois, la jeune épouse doit revêtir une nouvelle toilette de son trousseau. D'après ce que j'ai vu, la princesse Zobéida pourra prolonger cette règle

jusqu'au « rass el aan [1] ». La hennena vient nous rejoindre. Elle ne peut quitter sa cliente qu'après la consommation du mariage, dont elle porte aussitôt le témoignage au chef de famille. Alors seulement elle touche son salaire. Et comme ici, les choses traînent en longueur, la hennena Homeina est de fort méchante humeur. Elle exhorte la princesse devant moi, sans aucune discrétion :

— Je ne peux pas, — dit Zobéida, — j'ai trop peur !

— Par mon Maître ! tu n'es pas autrement que toutes les femmes, et ce qu'elles font tu peux bien le faire aussi. Vois comme Si Abd el Karim est bon avec toi, et prends garde de le lasser.

— Oh ! Allah ! — soupire Zobéida, en s'adressant à moi, — que les Françaises sont heureuses ! elles restent filles si cela leur plaît. Nul ne leur impose un époux...

J'essaie de donner à la conversation un tour plus gai, mais la princesse a visiblement l'esprit ailleurs, et la hennena impatiente ne manque pas de placer son mot à chaque occasion en lui rappelant son devoir.

Des fleurs superbes ornent la chambre, et quand je pars la princesse veut me les donner toutes. Je proteste :

— Mais non, il ne faut pas t'en priver.

— Oh ! — répond la hennena, — ne crains rien. Elle a « quelqu'un » pour lui en offrir matin et soir.

En sortant du palais, je croise Si Abd el Karim. Il a une belle et fière allure, mais son regard est très doux... La princesse Zobéida a tort de se plaindre...

— Louange à Dieu ! — s'est écriée Mabrouka la négresse, quelques jours plus tard, en venant voir Chedlïa, — Louange à Dieu ! Le mariage est consommé. L'avant-dernière nuit Si Abd el Karim a pénétré chez sa femme pendant son sommeil... La princesse Bederen'nour et toute la famille sont dans la joie. Louange à Dieu !

— Et la princesse Zobéida, — demandai-je?

— Une femme est toujours heureuse dans les bras de son époux. Louange à Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui !

1. Jour de l'an arabe.

IV

UNE PETITE AZIZA EST NÉE...

Une petite Aziza est née hier chez mes voisines. Depuis deux jours Mah'bouha criait et se lamentait sur la « chaise à enfanter » sans parvenir à se délivrer.

La hennena-accoucheuse a déclaré que la patiente avait de mauvais esprits dans le ventre. Elle lui a fait prendre une tisane de céleri, et maintenant, grâce à Dieu ! la jeune maman repose très pâle à côté de son bébé. Devant la maison les joueurs de tambour et de flûte donnent à l'accouchée leur concert frénétique, en implorant les bénédictions d'Allah pour sa nouvelle servante.

Elle est minuscule, très laide, et ne cesse de pleurer. Pourtant la hennena n'a pas manqué de suspendre, au-dessus du lit, un œuf vide, un oignon et des piments rouges, pour éloigner de l'enfant les « chitanes » malins ; et elle lui a passé au cou un collier sauvage d'amulettes : coquillages, osselets, pointes de corail, mains de Fathma et petits sachets de cuir renfermant des prières.

Les parentes, amies et voisines viennent en bande féliciter la jeune femme.

— Louange à Dieu ! pour le salut de ta délivrance !

— Bénie celle qui t'a été ajoutée !

A chaque nouvelle arrivée, Mah'bouha relève les couvertures et les linges du petit paquet geignant, et la visiteuse dépose une pièce d'argent sur le bébé, en cadeau de bienvenue.

La maman a le front ceint d'un bandeau noir, et une paillette brillante collée entre les deux sourcils. Elle semble très lasse, ses joues se colorent à présent de rougeurs trop vives, et ses mains brûlent... Les femmes continuent à bavarder autour d'elle, quelques-unes cuisent des aliments sur un petit « canoun » ; des enfants jouent et se disputent dans la pièce trop bien close, et dehors le tambour et la flûte aiguë font toujours rage...

La fièvre monte,... on commence à s'inquiéter autour de la malade. Mes voisines anxieuses me font appeler.

Mais je ne suis pas médecin, pas même infirmière de la Croix-Rouge... Pourtant mon simple conseil fait miracle :

— Ouvrez la fenêtre pour donner un peu d'air, et surtout qu'on vide la chambre de Mah'bouha, et la laisse tranquillement reposer !

... Peu à peu la respiration de la jeune femme se régularise. la température devient normale, et la septième nuit après ses couches je la retrouve vaillante et guérie pour la fête des relevailles.

Elle est accroupie sur le lit auprès de son bébé. Ses belles-sœurs ont pris soin de la parer, et ont orné la chambre de rideaux en chebka [1] et de coussins neufs. Des parfums brûlent dans les « canouns ».

Les invités arrivent en grandes toilettes : satins brodés, rubans, paillettes, fleurs artificielles... On leur sert un repas sur une longue table basse chargée de couscous, mechouis, crèmes et pâtisseries. Dans un coin, les musiciens aveugles accordent leurs instruments. Il y a un violoniste, un joueur de luth, un chanteur et un joueur de darbouka.

Si Omar, le jeune père, a bien fait les choses pour la naissance de son premier-né, malgré sa grosse déception que ce ne soit pas un fils, mais simplement une petite Aziza...

Après le festin, les femmes s'accroupissent autour de la pièce sur les divans et des matelas, et toute la nuit elles restent là, causant et écoutant le concert dont les rythmes mélancoliques s'enchaînent sans répit. De temps à autre une invitée se lève sur la prière de ses voisines et se met à danser.

Ses hanches et son ventre ondulent lentement, son cou se désarticule en un curieux mouvement giratoire, et sa gorge opulente sautille sous la gebba, tandis qu'elle se voile le visage de ses deux mains...

Les enfants se sont endormis dans tous les coins, et malgré leur plaisir les femmes sentent la fatigue alourdir leurs membres et leurs yeux. Mais l'aube pointe, et le dernier acte de la fête ranime les invitées très lasses.

1. Dentelle arabe.

Mah'bouha, l'heureuse maman, est revêtue d'un superbe costume bleu pâle, brodé d'or. Une « taguïa » étincelante coiffe sa chevelure comme au jour des noces, son visage est plus fardé qu'à l'habitude, et l'on charge de bijoux ses bras, ses doigts et son cou.

Elle rayonne de fierté. Plus rien ne manque à son bonheur : Si Omar est un excellent époux, et son commerce prospère de jour en jour. Louange à Dieu !

Depuis six ans qu'ils sont mariés, aucun dissentiment n'a troublé leur union. Ils attendaient l'enfant sans trop d'impatience, car Mah'bouha savait bien qu'il avait été conçu deux mois après les noces. Mais « il s'était endormi » et ne s'est réveillé que cette année... Qu'Il soit exalté !

La hennena prend dans ses bras la petite Aziza, affublée de satins et de rubans, et, un grand couteau à la main, — pour éloigner de l'enfant les esprits malins, les maladies et les accidents, — elle se met à la tête du cortège. Mah'bouha vient ensuite, encore chancelante, puis des fillettes portant des cierges allumés, et enfin toutes les femmes. Le défilé pénètre successivement dans les différentes pièces du logis, et s'arrête au vestibule, tandis que la hennena franchit la porte, ramasse une pincée de poussière, et la dépose sur le front du bébé, bien armé maintenant contre les périls de l'existence.

— S'il plaît à Dieu, — répètent les invités, — nous assisterons à ses noces !

V

LA PRISON DES ÉPOUSES

Lella Salouh'a serait la plus heureuse des musulmanes si un tourment secret ne lui dévorait le cœur.

Dans sa jeunesse, elle a connu la gêne, presque le dénûment, au logis paternel et ruiné du vieux général Si Chedli ben Amor. Mais depuis son mariage avec Si Mustapha Boubakker, rédacteur à l'Ouzara, elle ne manque plus de rien. Ses armoires sont remplies de costumes, et ses coffres de mille ustensiles néces-

saires à la toilette féminine. Elle habite une jolie maison, pas bien grande à la vérité, mais propre, commode, garnie de faïences au quart de hauteur, et ensuite soigneusement blanchie à la chaux. Elle ne sort jamais à pied, et se rend au hammam et aux mariages en voiture close, comme une dame. Enfin le petite négresse Mena, spécialement attachée à son service, lui épargne les ouvrages ennuyeux.

Le doux Mustapha adore son épouse, si grasse, aux larges yeux de vache, à la peau blanche et bien fardée. Ils ont deux petits garçons, vigoureux, dont l'aîné — s'il plaît à Dieu ! — sera bientôt circoncis.

Les voisines et les parents envient le bonheur de Lella Salouh'a.

Et pourtant elle n'est point heureuse.

Il arrive parfois qu'un ver rongeur mine les plus beaux fruits.

J'ai deviné le tourment de Lella Salouh'a : elle habite suivant la coutume avec Si Salah, frère de Si Mustapha, et son épouse Lella Zeïna. Quand je vais voir ces dames elles font assaut de grâces et d'amabilité pour moi. Le sourire est sur leurs lèvres, mais « la haine est dans leurs cœurs », et je sais par les racontars des terrasses que des scènes éclatent journellement entre elles, et que les voisines entendent leurs criailleries et les injures dont elles s'accablent.

Je commence par m'asseoir sur le divan de Lella Zeïna, puis sur celui de Lella Salouh'a. Les conversations y sont également banales, et les chambres se ressemblent : longues, étroites, un grand lit à chaque extrémité, une étagère chargée de verreries au-dessus du sofa ; deux armoires à glace flanquent la porte.

Mais chez Lella Zeïna il y a en outre un vieux piano Louis-Philippe, acheté jadis par le beau-père, Si Mohamed Boubakker, à sa première épouse : ce piano, aux cordes cassées, pourries par l'humidité, ne produit plus qu'un seul son, un sol épargné par hasard, et qui suffit à faire l'orgueil et la joie de Lella Zeïna. Chaque fois que je viens, elle tapote ostensiblement la note frêle, au timbre presque usé.

Et c'est en surprenant les regards plus haineux de Lella Salouh'a, que j'ai deviné la jalousie dont elle est incendiée.

Malgré son amour et sa déférence aux caprices de sa femme, Si Mohamed Mustapha ne saurait lui payer un piano, lui qui gagne quatre-vingts francs par mois à l'Ouzara.

Je le rencontre souvent, revenant de son travail, un petit paquet à la main contenant des bonbons, une tacrita de soie, une babiole...

— C'est pour Salouh'a, — me dit-il avec un bon rire, — les femmes aiment les sucreries et les parures.

Ces attentions ne calment point l'envie de Lella Salouh'a. Elle est plus jeune, plus belle, plus comblée que sa belle-sœur, dont le mari est indifférent et coureur. Mais Lella Zeïna possède un piano cassé, au son unique, et Lella Salouh'a n'en a pas... une guerre farouche s'en est allumée entre les deux femmes. L'une ou l'autre y restera.

Lella Zeïna est petite, boulotte, et brune, avec un nez trop court et une bouche sensuelle dans la face ronde. Malgré la défense de son mari, elle passe des journées entières penchée au moucharabié du premier étage, surveillant l'impasse où jouent les chats et circulent rarement les humains.

Il n'est pas séant qu'une femme s'intéresse ainsi aux choses extérieures, et Lella Salouh'a ne manque pas de le faire remarquer méchamment au vieux beau-père, Si Mohamed, et à l'époux, Si Salah.

Ce n'est point qu'elle-même dédaigne ces distractions, mais plus avisée, elle sait ne pas se laisser surprendre en faute.

Elle a fini par découvrir que Lella Zeïna se penchait plus volontiers à la fenêtre aux heures où Si Beji, le fils du voisin, rentre chez lui. La jeune femme fait alors entendre un sifflemeet très doux, un refrain de chanson, pour l'unique plaisir de voir se tourner vers elle le visage mâle qui la devine, sans l'apercevoir.

Et depuis lors, Lella Salouh'a ne s'est plus précipitée sur sa belle-sœur en l'accablant des pires injures, mais elle a un sourire perfide.

Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les dames Boubakker, mais je vais chez elles de temps à autre, afin de ne point contrister notre ami, le doux Mustapha.

Or, cette fois, je suis accueillie par Lella Salouh'a toute

seule, plus grasse et nonchalante que jamais, et la face épanouie.

Dès l'entrée, j'aperçois dans sa chambre un objet insolite : le piano... le vieux piano muet. Et je soupçonne aussitôt un drame.

— Lella Zeïna n'est pas ici? Serait-elle malade?

— Non, — répond la belle-sœur d'un air apitoyé sous lequel perce un secret triomphe. — Son mari l'ayant surprise en conversation avec le voisin, l'a fait enfermer au Dar el Joued.

L'envieuse ne dit pas, mais je le devine, qu'elle-même a, sournoisement, amené Si Salah, au moment où la jeune femme poursuivait son innocente idylle. Et tout de suite elle ajoute, incapable de contenir sa joie :

— Tu vois, j'ai le piano. Si Mohamed me l'a donné !

Lella Salouh'a tourmente, radieuse, le sol au son fêlé. Elle est pleinement satisfaite, tranquille, sans remords...

En rentrant chez moi, je dis à Chedlïa :

— Savais-tu que Lella Zeïna Boubakker fût au Dar el Joued?

— Oui, je l'ai appris par ma sœur Douja qui habite son quartier. Il paraît que ça a été épouvantable pour l'emmener. Elle criait, s'accrochait aux meubles... son mari l'a portée dans la voiture en lui mettant de force un soufsari sur le visage. Il y a de cela trois semaines.

— Je voudrais aller la voir.

— C'est difficile ! Sais-tu si elle est prisonnière ou en « observation »?

— Qu'est-ce que cela?

— Tu ne peux comprendre, ce sont des choses à nous : quand un mari met sa femme au Dar el Joued, le cheick cadhi prononce une sentence. Si les torts ne sont pas prouvés, elle est à « l'observation », elle a sa chambre à part, ses parents peuvent la voir et son mari, s'il le désire, couche toutes les nuits avec elle. Mais si elle a fait une faute grave, elle est « prisonnière » dans une pièce commune, n'a le droit de recevoir personne, et son époux ne doit venir qu'une nuit par semaine. Enfin il y a les « écrouées », enfermées directement par le cadhi pour avoir volé, juré, fait du scandale, et qui ne voient même pas leurs maris. Je m'informerai pour Lella Zeïna.

Le lendemain Chedlïa savait tous les détails sur l'internement de la jeune femme.

— Elle est à « l'observation » au Dar el Joued d'Halfaouine, c'est une chance, car je connais la « moulaye [1] » de la maison. et pourrai t'y faire entrer. C'eût été impossible autrement.

Chedlïa se voile et nous partons.

Cette prison des épouses est située dans une petite rue calme derrière la place. Nous parlementons assez longtemps à travers la porte avant de la voir s'ouvrir. Chedlïa, fertile en ruses, raconte je ne sais quelle histoire pour motiver cette visite...

Un assez grand patio est rempli de femmes. Il y a des bédouines pouilleuses, des « mamoussa » au visage effronté, des citadines en foutas de cotons, d'autres vêtues de soie et parées de bijoux. Une grosse négresse étire de la laine, quelques mères allaitent leurs bébés, l'une d'elles ne paraît pas plus de quinze ans.

Toutes ces femmes entourent Chedlïa et lui demandent les nouvelles du dehors... Le vieux Si Mohamed ben Salah et son épouse Fatima dirigent la maison, contrôlent la conduite des « observées » dont ils font un rapport, d'après lequel le cadhi rend ensuite son jugement. Ils touchent dix ou quinze sous par jour de chaque mari pour l'entretien des prisonnières.

Chedlïa ayant fait miroiter la promesse d'un bon pourboire, ils s'empressent de me renseigner et à me montrer les chambres. Il y en a sept ou huit. Les lits sont rares, la majorité des femmes couchent sur des paillasses, des nattes ou des chiffons, suivant la générosité de l'époux.

Une petite pièce est réservée aux maris qui viennent une fois par semaine passer la nuit avec leurs femmes.

— Mais, — dis-je étonnée, — elles consentent à supporter ceux qui les mettent ainsi en prison?

— En général, — répond la « moulaye » avec un gros rire, — elles en sont heureuses, et espèrent apitoyer leurs époux et se faire ramener chez elles. Pourtant quelques-unes se refusent sauvagement. C'est le cas de Lella Zeïna que tu vas voir. Elle a conçu pour Si Salah une haine farouche. Chaque fois qu'il vient ce sont des scènes. C'est bien fâcheux pour la maison... et pour elle aussi du reste, car nous avons fait notre rapport

1. La directrice.

au cadhi qui ne manquera pas de la faire passer parmi les prisonnières.

— La malheureuse ! Ce n'est pourtant pas bien grave de résister à un mari qui l'a fait enfermer ici.

— Oh ! Allah ! — s'exclamèrent Chedlïa et la « moulaye » scandalisées, — mais c'est un des plus grands péchés pour une femme !

— Y a-t-il parfois des dames de la haute société?

— Très rarement. Il faut que le mari veuille infliger un châtiment exceptionnel. Les gens aisés mettent plutôt leurs femmes en pension chez des vieillards approuvés par le cadhi. Quelques-uns mêmes louent une maison où l'épouse punie vit avec ses gardiens.

— Combien de temps les femmes restent-elles ici?

— Cela dépend du mari. Parfois quatre ou cinq jours, parfois des années.

— Il y en a une vingtaine, me semble-t-il?

— Vingt-huit. C'est peu. Pendant le Rhamadan, nous en avons eu jusqu'à cent cinquante. On ne pouvait plus se remuer.

— Pourquoi plutôt à cette époque-là?

— Parce que le jeûne rend les gens irritables, et alors les disputes éclatent pour un rien. Veux-tu voir le premier où sont logées les femmes à l' « observation »?

Il y avait quatre ou cinq chambres plus propres que celles du rez-de-chaussée. Des faïences garnissaient les murs par endroits et les plafonds avaient été peints. La maison, dégradée par la négligence et l'humidité, avait dû être jolie autrefois.

Lella Zeïna fut très étonnée de me voir :

— Comment as-tu pu pénétrer ici? Ce n'est pas facile... ni d'en sortir, — ajouta-t-elle avec tristesse. — Cette chienne de Salouh'a est arrivée à ses fins. Car c'est elle qui m'a trahie, j'en suis sûre.

La chambre de Lella Zeïna était sommairement meublée d'un lit, un coffre, une table, apportés du domicile conjugal.

— Je m'ennuie, — dit la jeune femme, — la nourriture est mauvaise, la maison sale, il y a des punaises et des poux. Qand donc serai-je libre?

— Mais tu as de nombreuses compagnes, vous pouvez causer...

— Elles ont toutes l'esprit resserré naturellement. Souvent aussi on se dispute. As-tu vu la petite Fathas?

— Celle qui est si jeunette, avec un bébé?

— Oui, elle est mariée depuis onze mois, et il y en a dix qu'elle est enfermée. Elle a eu son enfant ici la semaine passée. Pauvre petite !... Et la grosse Mah'bouha qui a eu trois maris et a été emprisonnée puis répudiée par chacun. Et Habiba que son époux remet ici chaque fois qu'il s'enivre, c'est-à-dire constamment. Et Mnena qui ne cesse de pleurer... Oh ! Miséricordieux ! Oh ! Prophète !

— S'il plaît à Dieu ! tu rentreras bientôt chez toi.

— S'il plaît à Dieu !... Tu as été à la maison, — me dit-elle enfin, — quoi de nouveau? Ma chambre est-elle toujours pareille?

Devant l'angoisse de ses regards je compris qu'elle songeait au vieil instrument, cause initiale de son malheur.

Et je n'osai point lui révéler que le piano cassé trônait maintenant chez Lella Salouh'a !...

VI

FATHMA LA DÉLAISSÉE

— Je vais t'apprendre une chose étonnante : Fathma se remarie, — me dit Habiba.

— Fathma? Quelle Fathma? Il y en a mille...

— Fathma bent Tahar, ma sœur.

— Pas possible !

— Sur la tête de Sidi, je ne mens pas. Interroge mon père.

Baba Tahar me confirma la nouvelle :

— Par mon Maître ! la parole d'Habiba est solide. Fathma désire un mari, du reste il n'est pas bon qu'une femme reste seule.

— Mais comment a-t-elle fait pour en trouver un? Est-ce toi qui t'en es occupé?

— Non, Lella, je ne suis pas mêlé à cette affaire. Fathma s'est adressée à la vieille Khdija qui s'occupe de ces choses-là.

— Et qui lui a-t-elle déniché?

— Un palefrenier, Mohamed ben Sadok, qui n'est pas bien riche et veut prendre femme. Il l'a payée trente francs.

— C'est peu.

— Une répudiée comme Fathma ne vaut pas davantage.

— Connais-tu le fiancé? Est-il jeune ou vieux?

— Vingt-trois ou vingt-quatre ans.

— Mais ta fille en a le double ! Elle est folle !

— Dieu est puissant !

Ainsi Fathma la simple, toujours tremblante et apeurée, affronte, de propos délibéré, ce redoutable inconnu d'un mariage avec un garçon qu'elle n'a jamais vu, et dont elle pourrait être la mère... Elle est plus âgée que Chedlïa, la dernière femme du vieux Tahar, ayant déjà dépassé vingt ans lorsqu'il épousa celle-ci toute jeunette. Et voici près d'un quart d'un siècle qu'elle-même fut répudiée par son premier mari, Azouz, dont elle a deux enfants : Aïcha, déjà maman, et Othman, un gamin de vingt-deux ans, poussé comme une mauvaise herbe.

Fathma grand'mère se remarie !

Je lui dis :

— Tu n'étais pas malheureuse ici avec ton père. N'as-tu pas peur de cet homme que tu ne connais pas?

Naïve et fataliste, elle ne sait que répondre :

— C'est écrit !... Je suis dans la main d'Allah !

Les noces eurent lieu sans fête, ainsi qu'il convient pour une pauvre répudiée. En dévoilant son épouse, Mohamed le palefrenier eut une vilaine surprise... S'il n'était point assez riche pour se payer une vierge, du moins espérait-il une femme avenante et jeune. L'entremetteuse Khdija lui avait tracé un portrait flatteur de sa fiancée :

— Elle est mince et brune, ses traits sont réguliers et ses yeux très noirs.

Tout cela est parfaitement exact, mais on avait omis d'ajouter :

— Elle n'est plus jeune, et commence à se rider.

Mohamed fut très déçu en découvrant cette particularité. Puis il réfléchit qu'il avait déjà versé trente francs à Fathma

et deux douros à l'entremetteuse, et qu'ayant payé une femme, autant valait en profiter .

Alors il fut son époux... et il la battit ensuite pour la punir d'être si vieille.

Fathma ne l'en aima que plus, tout émerveillée d'avoir un mari jeune et vigoureux. Elle ne regrettait pas le douro donné à Khdija.

Elle se fit humble et soumise devant Mohamed. Tout le jour elle l'attendait avec impatience, et pourtant elle savait bien qu'il rentrerait ivre et méprisant, et la battrait après avoir usé d'elle.

Alors elle pleurait. Mais au fond de son être palpitait encore la volupté d'être prise par ce jeune homme.

Au bout d'un mois elle fut enceinte.

Puis Mohamed rentra moins régulièrement. Il la rouait de coups et l'injuriait encore davantage :

— Vieille chamelle ! Chienne ! Anesse ! Plaise à Dieu que la cécité soit dans tes yeux ! Que ta langue soit nouée ! Que ton père soit maudit ! Puisses-tu être empalée !

Un jour il lui prit sa fouta de soie rouge, ses bracelets d'argent, son boléro brodé, — tout ce qu'elle possédait. — Puis il sortit en disant avec un rire mauvais :

— Le salut !

Et il ne revint plus.

Les premiers jours Fathma l'attendit. Des voisines compatissantes lui donnaient un peu de leur couscous. Puis elle comprit que Mohamed était parti pour toujours, l'abandonnant après six semaines de ménage, parce qu'elle était trop vieille.

Alors elle poussa de grands cris et se déchira le visage avec ses ongles. La nuit, elle se roulait sur sa couche en appelant le beau garçon cruel dont elle avait goûté l'étreinte. Elle regrettait tout de lui, jusqu'aux coups dont il l'accablait.

Au bout de quelque temps le vieux Tahar se renseigna. Il apprit à sa fille, sans ménagements, que Mohamed était à Sidi Bou Saïd, et ne voulait plus entendre parler d'elle.

Fathma s'obstinait en son fol espoir, mais elle savait que son époux ne reviendrait pas sans le secours des moyens surnaturels.

Elle alla donc trouver Halima, une hennena aveugle et quasi centenaire, experte en l'art des charmes et des maléfices.

— Ma fille, — lui dit la vieille, — il existe, grâce à Dieu, un ancien précepte de sorcellerie applicable à ton cas : « Si tes charmes vieillis ne retiennent plus ton amant, perce le cœur de son image, allume le cierge nuptial et fais bouillir un grand lézard vert avec sept brindilles d'olivier en récitant trois fois la fatiha du Coran sacré. Dès qu'il aura pris ce breuvage, l'infidèle te reviendra. »

Fathma s'en retourna toute joyeuse. Sur sa demande, Baba Tahar pria le « chasseur de hérissons », qui demeure place Bab Souika, de lui procurer, moyennant un réal, le lézard nécessaire. Puis il s'enquit d'une personne discrète et avisée pour aller voir Mohamed à Sidi Bou Saïd, et verser insidieusement dans sa gargoulette la liqueur magique.

— Si, ça t'amuse, — me dit Chedlïa peu crédule, — va surprendre Fathma. C'est ce soir après le moghreb [1] qu'elle fait son sortilège. Mais, oh ! Allah ! ne lui dis pas que tu en es informée par moi !

Au coucher de soleil, je me dirigeai vers la pauvre maison où Fathma demeure avec quatre autres familles locataires. Toutes les femmes étaient sur la terrasse, mais un murmure monotone sortait de sa chambre. J'en poussai la porte...

Fathma était accroupie devant sa marmite où mijotait l'horrible cuisine. A ses pieds gisait une poupée de chiffons, le cœur percé d'épingles, et vêtue d'une petite gebba orange comme celle de Mohamed. Un cierge à cinq branches enroulé de papier doré éclairait cette scène étrange.

Afin de ramener l'époux inconstant, Fathma la délaissée préparait le philtre d'amour.

(La fin prochainement.)

A. DE LENS

1. Chant du muezzin au soleil couchant.

LES CLUBS UNIVERSITAIRES

ET

LA VIE INTELLECTUELLE AUX ÉTATS-UNIS

J'ai eu l'honneur, l'an dernier, d'enseigner pendant un semestre à l'université Harvard, en qualité d'*exchange-professor*. J'ai pu constater, après d'autres, que l'utilité de ces échanges de professeurs ne se limite pas à l'action exercée par l'enseignement; il y entre aussi, pour une forte part, la connaissance du milieu et des mœurs universitaires qu'ils permettent d'acquérir. On n'est pas le rapide voyageur qui passe en ne voyant que l'extérieur des choses ; la cordialité de l'hospitalité offerte permet de les pénétrer, et cette cordialité était particulièrement chaleureuse à Cambridge à l'égard d'un Français, au moment où se déroulait la bataille de Verdun.

Des universités américaines aux nôtres, en écartant tout le côté pédagogique et technique pour s'attacher à la vie générale, la grande différence, de même qu'en tant d'autres choses, est celle de l'esprit d'association à l'individualisme. Celui-ci est si grand parmi nous qu'on peut même se demander si nous avons vraiment une vie universitaire. Nos universités existent-elles, en dehors des bâtiments aux frontons desquels leurs noms sont inscrits? Leurs professeurs, leurs étudiants même, n'ont guère de contact qu'à l'occasion des cours ; franchie la

porte, ils s'ignorent à peu près complètement, professeurs entre eux, étudiants entre eux et professeurs et étudiants. Là bas, au contraire, ils forment bien plus réellement une communauté vivante. L'étudiant, tout d'abord, n'est pas une simple unité anonyme dans les statistiques ; dès la première année d'études, son nom figure dans l'annuaire, tout comme celui des professeurs, et ce fut pour moi une surprise, l'après-midi du dimanche où j'arrivai à Cambridge, hôte du président de l'Université, de trouver, à l'heure du thé, sa maison ouverte à tout jeune *freshmann* qui voulait y faire visite.

Développer, par tous les moyens, l'association, la vie et surtout l'action en commun, est une des principales préoccupations des universités américaines. « Le but du collège, disait il y a quelques années M. Lowell, en inaugurant sa présidence à Harvard, n'est pas de produire des ermites emprisonnés chacun dans la cellule de ses occupations intellectuelles propres, mais des hommes aptes à prendre leur place dans la société et à vivre en contact avec leurs compagnons de labeur. » L'étroite pénétration de la vie professionnelle et de la sociabilité se manifeste à mille détails : ainsi, pour en citer un infime, une demi-heure avant chaque séance de la Faculté, le thé est servi et c'est la tasse à la main qu'on entre dans la salle du conseil.

Si le contraste nous frappe, nous devons songer qu'il saute non moins vivement, en sens inverse, aux yeux de nos collègues américains qui viennent à Paris. Plus d'un, en rendant pleinement hommage à notre courtoisie individuelle, se plaignait à moi de l'isolement où il s'était senti à Paris, et l'un d'eux qui, rentré dans son pays, a fait de la France un tableau général des plus flatteurs, et qui, avant cette guerre, avait déterminé vers nous un grand courant d'estime et de sympathie, M. Barrett Wendell, a beaucoup insisté sur ce que tout notre système avait, à ses yeux, de trop exclusivement intellectuel. Notre vie d'éducation universitaire et notre culture lui semblent inhumaines, pour employer sa propre expression.

A tous les niveaux de la communauté universitaire américaine, les signes et les organes de la solidarité sont nombreux et variés. Parmi les plus importants, il faut noter l'existence, la variété et le nombre des clubs; c'est leur rôle dans la vie

générale, mais particulièrement dans la vie intellectuelle des milieux universitaires que je voudrais mettre en évidence. Je tirerais les faits dont je veux parler de mon expérience personnelle, non qu'elle ait rien eu d'exceptionnel ni de spécialement intéressant, mais parce qu'elle me permettra des remarques plus concrètes et plus exactes. A ceux qui connaissent les États-Unis, ces notes ne révéleront sans doute rien de nouveau et elles n'ont pas la prétention de découvrir l'Amérique, mais elles apprendront quelque chose, me semble-t-il, à ceux — et ils sont nombreux — qui n'y ont pas été.

*
* *

Le président Lowell m'avait prié d'être son hôte en arrivant à Cambridge et, quand je quittai sa maison, je n'eus qu'à franchir la rue pour m'installer, ainsi que l'avaient fait la plupart de mes prédécesseurs, au *Colonial-Club*, qui m'était ouvert pour toute la durée de mon séjour. C'était d'ailleurs sous les espèces du club que l'hospitalité américaine s'était manifestée à moi tout d'abord, car, dès avant mon départ de Paris, j'avais reçu une carte permanente pour le Harvard-Club de Boston et peu après pour celui de New-York.

Le Colonial-Club, sans être un des bâtiments officiels de Harvard, en est en quelque sorte une annexe qui mérite d'être connue. Dans une des rues qui limitent le vieux noyau de l'Université, en face du *yard* du Collège, où, au milieu des arbres et des pelouses, s'élèvent les principaux halls, la chapelle, la nouvelle et somptueuse bibliothèque édifiée par madame Widener, en souvenir de son fils mort sur le *Titanic*, ce club est une maison de bois, entourée, ainsi que ses voisines, de gazons et de jardins, comme l'étaient toutes celles de l'ancien et champêtre Cambridge, aujourd'hui graduellement envahi par les hautes et massives constructions de pierre de la grande ville.

L'étranger qu'accueille le club y est immédiatement affranchi de tout souci matériel. Il y trouve chambre et restaurant et une bonne volonté toujours prête à résoudre pour lui les difficultés qu'il pourrait rencontrer. J'y pénétrai un matin, et, dès le déjeuner, présenté à de nombreux collègues,

j'eus d'emblée l'impression d'être au milieu d'amis. Chaque jour, en effet, la table se peuple de professeurs. Quelques-uns en sont les habitués constants ; d'autres y paraissent à intervalles plus ou moins réguliers; tous les jeudis, je voyais ainsi un même groupe se réunir autour d'une table ronde. C'étaient les membres de la section — du département, comme on dit là-bas, — de littérature comparée, à qui un déjeuner hebdomadaire en commun fournissait à la fois l'occasion d'expédier les affaires courantes de leur enseignement et le loisir de causer. Toutes les spécialités scientifiques ou littéraires se succédaient et voisinaient à la table du club, au hasard des jours, de la minéralogie à la philosophie, l'histoire ou les littératures anciennes, de la zoologie, la chimie ou la météorologie à l'étude du gouvernement américain. Je faisais une comparaison avantageuse entre ce milieu et ce qu'eussent été pour moi des repas solitaires dans un restaurant banal ; je devais aussi constater que, grâce à ce club, des hommes cantonnés dans des études éloignées les unes des autres, ou vivant dans des laboratoires où ils n'avaient pas chance de se rencontrer, pouvaient, sans perte de temps, se connaître et échanger régulièrement leurs idées. La communauté universitaire était une réalité vivante. Les choses scientifiques ou littéraires étaient d'ailleurs loin d'être la seule conversation, et l'an dernier, les événements d'Europe y tenaient la place peut-être la plus large. Je n'y ai vu aucun germanophile et j'ai eu là, dans cette période où l'éloignement de la France était pénible, le réconfort de vivre entouré d'hommes ardemment favorables à la cause des Alliés et surtout de la France. Parmi mes souvenirs d'Amérique, l'atmosphère cordiale et simple du Colonial-Club sera un des meilleurs.

Ce club est loin d'être une exception. L'équivalent m'a paru en exister, plus ou moins fidèlement, dans toutes les universités que j'ai visitées, sous des noms divers, *Faculty-Club* ou *Graduate-Club*. J'ai, dans les uns ou les autres, reçu ainsi l'hospitalité de mes collègues de Johns Hopkins à Baltimore, Yale de New-Haven, de Princeton, de Chicago, et j'ai regretté de ne pouvoir séjourner quelque peu au très séduisant Faculty-Club de Berkeley, enfoui sous la verdure, au milieu du vaste parc de l'Université de Californie, à l'ombre de chênes verts

séculaires. Les universités de là-bas ont souvent su grandir sans détruire la nature.

Mais les uns et les autres, s'ils sont un élément très caractéristique de la vie universitaire, ne répondent qu'à des besoins très spéciaux. Il en est d'autres, qui, eux aussi, sont liés aux universités, mais offrent un intérêt plus général. Ainsi, dans beaucoup de grandes villes, il y a un *University-Club* qui réunit les anciens élèves, les gradués, des diverses universités et collèges, résidant dans la ville ou aux environs et portés à se grouper par la communauté de la culture et des traditions universitaires. Ces clubs les maintiennent en contact, malgré la diversité des carrières et des milieux où chacun déploie son activité.

J'ai eu personnellement l'occasion d'être reçu dans un de ces clubs, à Chicago. Il est situé au centre de la ville, tout près du lac Michigan, dans la partie où s'entassent les sky-scrapers et lui-même a bien une quinzaine d'étages; c'est dire son importance matérielle. Je n'insisterai pas ici sur l'ampleur de son installation, mais j'ai pu voir combien il aidait au rapprochement des intellectuels. A Chicago, comme à New-York et dans plus d'une autre ville, il y a de multiples institutions d'enseignement supérieur complètement indépendantes les unes des autres. Chicago a sa propre université, qui est de fondation privée et héberge deux autres facultés de médecine, celle de l'université de l'État d'Illinois sise à Urbana et celle de la North-Western University dont le siège est à Evanston, ville champêtre située un peu au nord, sur le lac. Il y a en outre plusieurs écoles d'ingénieurs. L'University-Club est un centre de réunion pour les membres de ces diverses institutions résidant à Chicago, à Urbana, à Evanston, ou dans d'autres centres plus ou moins voisins; le jour de mon passage, j'y pris part à un déjeuner qui, chaque quinzaine, réunissait des professeurs appartenant notamment à l'université de Chicago et à la North-Western et était l'occasion de causeries et discussions scientifiques. Ainsi se fréquentaient régulièrement des hommes qui, chez nous, ne se fussent pour ainsi dire jamais rencontrés. Bien d'autres groupements doivent trouver là de même l'occasion de réunions régulières et familières.

En ma qualité de professeur à Harvard, j'eus surtout l'occasion de fréquenter le Harvard-Club de Boston et aussi celui de New-York, lors de mes passages dans cette ville. Ces deux clubs rentrent dans la catégorie précédente, mais avec cette particularité qu'ils sont limités aux anciens élèves de Harvard. Yale, la rivale de Harvard et après elle la doyenne des universités américaines, a aussi son Yale-Club spécial à New-York. Harvard et Yale ont, à bien des égards, fixé les traditions de la vie universitaire et la première a presque toujours montré la voie dans les transformations qu'ont subies, depuis un siècle, les collèges américains. Ce sont elles aussi qui possèdent dans la société l'appui le plus solide et le plus étendu par leurs anciens élèves.

Ceux-ci, les *alumni*, sont à chaque université une sorte d'armature. L'affection des Américains pour leur collège, leur loyalisme envers lui, sont un trait de mœurs général; ces sentiments se manifestent en particulier par de nombreuses et importantes donations. L'université y trouve le bénéfice de la solidarité qu'elle s'est appliquée à développer entre ses élèves et des efforts qu'elle a faits pour que leur temps d'études leur laisse un agréable souvenir; elle ne néglige rien pour maintenir entre elle et eux des liens solides. Les fêtes de la fin de l'année scolaire — appelées d'une façon paradoxale le *Commencement* — ramènent régulièrement, en grand nombre, les membres des anciennes *classes* — nous dirions promotions — qui viennent, surtout à des dates spéciales, comme après vingt ou vingt-cinq ans, se remémorer en commun des souvenirs de jeunesse et aussi exercer leurs droits étendus et effectifs au gouvernement de l'université ; presque partout les *alumni* élisent, lors de ces réunions, en effet, en tout ou en partie, le conseil d'administration, *board of trustees*. Mais, en dehors même de cette occasion annuelle, la cohésion des anciens élèves d'une université est entretenue par des groupements locaux sous forme de clubs.

Beaucoup d'universités sont représentées dans des villes plus ou moins nombreuses par un groupement de ce genre, généralement trop peu important pour posséder un hôtel particulier, mais qui s'unit à ceux des autres universités pour former une fédération qui constitue l'University-Club dont

il a été question précédemment. Chaque institution s'efforce de développer ce réseau de centres vivants d'action, par lesquels elle rayonne dans les diverses parties des États-Unis, qui sont pour elle des foyers de propagande et de recrutement et qui, à distance, participent souvent d'une façon très effective à tous les événements notables de sa propre vie. En voici un exemple. En juin 1916, l'Institut de Technologie du Massachussets, à Boston, la plus grande des écoles américaines d'ingénieurs, fêtait à la fois son cinquantenaire et son transfert dans sa vaste et magnifique installation nouvelle, — elle couvre plus de vingt hectares et coûtera plus de sept millions de dollars, — au bord du Charles-River. Au cours des fêtes, le président put annoncer à l'assistance un total de dons dépassant trois millions de dollars et émanant, pour la plus grande part, de quelques anciens élèves. Parmi les réjouissances, il y avait naturellement un banquet qui réunissait à Boston plus de mille cinq cents convives. Mais, à la même heure, les *Technology-Clubs*, constitués par des colonies d'*alumni*, dans trente-quatre villes, étaient également réunis en banquets et, au moment des toasts, de sa place, chaque convive, muni d'un récepteur téléphonique, put entendre, en toutes ces villes, de New-York sur l'Atlantique, à Los Angeles, San Francisco et Scattle aux bords du Pacifique, les discours prononcés au banquet de Boston, comme les convives de Boston purent écouter successivement les congratulations envoyées par les présidents de ces divers banquets.

Les Harvard-Clubs constituent le faisceau sans doute le plus considérable en ce genre et sont un facteur important de la puissance de Harvard. Il y en a dans de nombreuses villes ; dans l'annuaire des cours, le *Harvard Catalogue*, j'en relève une quarantaine qui entretiennent sur leur budget des bourses (*scholarships*) à Harvard. Honolulu, aux îles Hawaï, a son Harvard-Club et Paris également. Ce dernier compte, en ce moment, soixante-dix membres proprement dits; continuant l'hospitalité de Boston, il confère le titre de membres honoraires aux professeurs français qui ont enseigné à Harvard. Tous ces Harvard-Clubs tiennent périodiquement un congrès, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre; le

président de l'université ne manque pas d'y assister et y trouve l'occasion d'exposer les besoins pressants de Harvard — comme toutes les universités de l'Est, c'est une institution privée qui ne reçoit rien de l'État — besoins pour lesquels elle compte sur la générosité et le loyalisme des *alumni*. Dans cette organisation est l'un des secrets de l'abondance des donations, qui bon an mal an[1], équilibrent le budget de l'*alma mater* ou augmentent son capital (*endowment*).

La camaraderie harvardienne représente dans la société américaine un élément assez analogue à la camaraderie polytechnicienne chez nous, mais sans les conséquences qu'entraîne la centralisation française. Harvard n'est qu'une Université entre beaucoup d'autres, l'une des plus puissantes

1. Tout le monde sait, en Europe, que les universités américaines reçoivent des donations considérables. Mais il me semble intéressant de préciser cette impression par quelques chiffres qui montrent éloquemment l'empressement du public envers ces institutions et aussi la puissance des moyens dont elles disposent pour s'équiper et se développer. Si l'on réfléchit que leur essor ne date guère que de trente ans et est loin d'être achevé, qu'elles n'ont pas encore eu le temps de consolider toutes leurs parties, on peut, à leurs ressources présentes, mesurer ce que sera vraisemblablement leur force dans un avenir peu éloigné. Les chiffres suivants sont empruntés au *Report of the U. S. Commissioner of Education* pour 1913-1914.

L'ensemble des universités et collèges a reçu, cette année-là, un total de dons particuliers s'élevant à 29 927 138 dollars, soit largement 150 millions de francs. Ce n'est pas un chiffre exceptionnel, comme le prouve la statistique de 1901 à 1914, où il a oscillé annuellement entre 20 et 30 millions et le total de ces quatorze années qui dépasse 300 millions de dollars, soit 1 milliard 500 millions de francs. Les sommes énormes données par M. Andrew Carnegie pour créer un système de pensions ne semblent pas comprises dans ces totaux.

Voici maintenant les dons reçus par quelques universités en 1913-1914 :

	Pour dépenses courantes	Pour accroissement d'installation	Pour accroissement de capital	Total
Harvard.	256 000 dollars	254 000 dollars	1 380 000 dollars	1 890 000 dollars
Columbia	469 000 —	115 000 —	680 000 —	1 264 000 —
Yale....	138 000 —	125 000 —	750 000 —	1 013 000 —
Chicago .	28 000 —	665 000 —	627 000 —	1 320 000 —
Cornell..	»	»	4 287 185 —	»

La donation reçue par Cornell pour son capital est évidemment exceptionnelle.

A Harvard c'est maintenant une tradition fixée que la « classe » qui atteint vingt-cinq ans d'âge de graduation se cotise pour donner à l'Université une somme de 100 000 dollars.

socialement; elle ne saurait contrebalancer les forces antagonistes de ses émules.

A New-York et à Boston, les Harvardmen sont assez nombreux pour avoir pu, à eux seuls, réaliser un club complet, pour posséder un *club-house*, admirablement aménagé dans toutes ses parties : vastes salles de lecture pour les journaux, bibliothèque abondamment fournie de revues et de livres nouveaux, salles multiples pour réunions, immense hall servant tout à la fois de salle de restaurant et de salle de concert, chambres à coucher pour les membres de passage, installation très complète d'hydrothérapie et de sports. Pour donner une idée de la vitalité de ces deux clubs, il suffira de dire que chacun compte quatre à cinq mille membres, les uns résidents, les autres non résidents; ces derniers paient une cotisation d'autant plus faible que la distance à leur résidence est plus grande.

Mais le Harvard-Club de Boston est intéressant en ce qu'il n'est pas seulement le centre de la camaraderie harvardienne banale. Il facilite, à son intérieur, les groupements les plus variés, depuis de simples dîners d'amis, jusqu'à des réunions purement intellectuelles qu'il rend aisées et contribue même à faire naître. Chacun de ces groupements s'appelle aussi un club ; ce terme, dans son sens le plus large, signifie seulement une association de membres, qui se recrutent par élection et se réunissent dans un but déterminé. Boston foisonne de clubs de ce genre et bon nombre se réunissent dans les salles du Harvard-Club.

Voici par exemple le *Harvard Travellers-Club*; il comprend les anciens élèves de Harvard qui aiment à faire des voyages d'envergure, voyages d'exploration scientifique, ou de sport, ou de chasse, comme celui que M. Th. Roosevelt, Harvardman d'ailleurs, fit en Afrique orientale, après sa présidence. C'est là un goût qui est loin d'être rare et que l'opulence permet à beaucoup. Les salles du club sont ornées, grâce à cela, de multiples et imposants trophées de chasse. Chaque mois, en hiver, le Harvard Travellers-Club se réunit dans une des salles du Harvard-Club aménagée pour faire des projections; l'un des membres fait un compte rendu d'une randonnée qu'il a accomplie; on le questionne ensuite et, au besoin, on discute. J'as-

sistai ainsi à deux séances intéressantes, l'une où fut retracée une grande excursion sur la côte arctique de l'Alaska, l'autre où fut conté un voyage à travers Bornéo. La camaraderie n'y perd pas ses droits, car les orateurs ne s'interdisent pas l'argot du collège souvent difficile à comprendre pour un étranger.

Je fus aussi aimablement invité aux séances du *New-Club*, qui avaient lieu chaque mois dans une des salles du Harvard-Club. Celui-là comprenait une trentaine de membres, la plupart professeurs de l'Université ou de l'Institut de Technologie, philosophes, médecins, biologistes, mathématiciens qui avaient le goût des discussions de science générale et de philosophie. Les séances commençaient par un dîner, après lequel l'un des membres faisait, sur une question de sa compétence, une lecture préparée, que l'on discutait ensuite d'une façon approfondie. Ces réunions sont extrêmement variées et beaucoup sont loin d'être aussi austères que celles dont je viens de parler.

Une des plus originales, qui siège parfois, mais non toujours au Harvard-Club, est le *Thuasdry-Evening-Club*, ou « club du jeudi soir » ; il a lieu deux fois par mois et a déjà plus d'un demi-siècle d'existence. Il a des allures quelque peu secrètes. On y est élu, chose très recommandable, sans démarches de candidature, par des électeurs mystérieux. Les séances, dont le président est seul à connaître le programme, se composent de trois courtes conférences et d'un souper. L'un des conférenciers que j'y ai entendus était le physicien Th. Richards, qui venait d'avoir le prix Nobel. Il y a deux catégories de membres à ce club : les uns sont tour à tour les amphitryons de ces réunions et les autres en sont les orateurs. A chaque réunion il s'ouvre à quelques invités. Le talent du président consiste à maintenir dans ce double but une composition convenable du club et à trouver pour les séances des sujets intéressants.

Ces quelques exemples suffisent à montrer qu'à Boston, tout au moins, la vie intellectuelle revêt une grande diversité de formes et que le Harvard-Club lui fournit d'amples commodités pour s'organiser et se manifester.

Mon expérience s'est faite surtout des clubs où fréquentaient les professeurs et les *alumni*. Mais il ne faudrait pas

croire qu'il n'en existe pas pour les étudiants. Tout près du Colonial-Club à Cambridge, *Harvard-Union* est un vaste club à leur usage; dans leurs loisirs, ils peuvent y trouver revues, journaux et salles de réunions. Princeton est particulièrement connu pour la multiplicité et l'élégance de ses clubs d'étudiants. Dans la plupart des universités, les étudiants se groupent en associations à allures secrètes, les *Fraternités*, qui se désignent par deux ou trois lettres grecques, résumant généralement un mot de passe mystérieux. Chaque Fraternité a sa maison plus ou moins somptueusement agencée, La plupart des éducateurs américains sont d'accord pour reconnaître qu'il y a parfois quelque excès dans le développement de ces clubs d'étudiants et dans leur luxe.

Mais, sous une forme plus simple et meilleure, nous en retrouvons le principe dans de multiples associations en vue d'un objet déterminé, qui donnent l'habitude et le sens de l'action collective, l'esprit du *team*. Harvard, entre beaucoup d'autres universités, a, par exemple, un Cercle français, qui groupe les étudiants ayant le goût de notre langue ; ils ont une salle de réunion, où ils reçoivent les Français de passage et j'y ai moi-même été convié; leur zèle pour notre littérature se manifeste chaque année par une ou deux représentations théâtrales dont ils sont les acteurs, avec les jeunes filles de Radcliffe-College. Pendant mon séjour, je leur ai vu jouer, d'une façon très honorable, en français, à Boston, au Copley-Theatre, au bénéfice de nos soldats aveugles, *Edgar et sa bonne*, de Labiche, et une pièce moderne qui témoignait de leur esprit d'entreprise et de leur sens de l'actualité, *Servir*, de M. Lavedan.

Le théâtre, il est vrai, est très en honneur à Harvard. Le professeur de littérature dramatique, M. G.-P. Baker, qui est venu il y a quelques années, enseigner à la Sorbonne, rend son enseignement des plus vivants en poussant ses élèves, les étudiants de l'université et aussi les étudiantes de Radcliffe-College, à écrire des pièces, qui sont ensuite jouées sur la petite scène de Radcliffe, devant un public d'étudiants et de familles de professeurs. Les spectateurs qui ont été invités sont instamment priés de présenter ensuite leurs critiques. Auteurs et acteurs forment une sorte de club, qui s'intitule *The 47th Workshop* et on espère que d'ici quelques années

la générosité de quelque ami de Harvard, amateur de littérature dramatique, fournira à cette jeune école un vrai théâtre. L'université de Berkeley, dans son site au climat méditerranéen a bien un théâtre grec !

Très nombreux et très variés sont les groupements analogues d'étudiants, en vue d'autres objets intellectuels, sans compter ceux qui concernent les sports et les jeux ; les *athletics* tiennent une très grande place dans la vie scolaire et des hommes aussi positifs que le célèbre ingénieur F.-W. Taylor n'hésitent pas à déclarer qu'ils constituent un des éléments les plus féconds de la vie de collège, parce qu'ils développent l'esprit d'entreprise collective et qu'ils sont pratiqués avec une conviction et une volonté de succès qui préparent au caractère sérieux des réalités de la vie.

***

Je n'ai nullement le désir de présenter ici les universités américaines comme des modèles à imiter, moins encore à copier. Tous leurs caractères, leurs qualités comme leurs défauts, reflètent la société dont elles émanent et ses mœurs. C'est dire que, le voulût-on, on ne les transporterait pas chez nous. Mais d'y avoir quelque peu vécu, on sent plus vivement certaines lacunes des nôtres, qu'on ne peut se défendre de vouloir combler.

Est-il vraiment nécessaire de nous immobiliser dans cet individualisme farouche qui nous interdit toute action commune, et qui fait de nous ces ermites murés chacun dans sa cellule intellectuelle, dont l'université américaine s'efforce avant tout d'éviter la production? Est-ce vraiment là une nécessité logique, ou n'est-ce pas plutôt, en ce qui concerne les professeurs, un vestige des conditions où jadis Napoléon établit notre enseignement supérieur, en le rapetissant à être une collection de fonctionnaires qu'on s'appliquait à détourner de toute vie corporative, parce qu'elle eût été un ferment d'indépendance? Cette conception est aujourd'hui périmée ; mais les universités, restaurées il y a vingt ans, ont cependant encore à faire presque toute leur éducation de personnes libres et vivantes.

Un de mes collègues qui m'a précédé à Harvard a plaidé avant moi la même cause[1], celle de la réalisation à Paris d'un centre de réunion, analogue aux grands clubs universitaires américains, où les professeurs pourraient se fréquenter aisément aux heures de loisir, concevoir et entreprendre en commun des projets que l'isolement actuel empêche de naître, recevoir enfin leurs collègues étrangers dans des conditions analogues à celles qu'eux-mêmes trouvent si agréables outre-mer. Il n'est personne de ceux qui ont connu l'hospitalité américaine, qui ne regrette l'insuffisance de celle que les savants étrangers reçoivent à Paris.

Un cercle, en un mot, sis non loin de la Sorbonne, serait un adjuvant indispensable au développement de cette vie universitaire véritable, qui est encore presque entièrement à créer chez nous. Mais, s'il ne s'agissait que de l'Université et de ses professeurs, peut-être serait-il oiseux d'en parler ici. En réalité la question est plus vaste et me paraît mériter pour cette raison d'être soumise aux réflexions des lecteurs de cette Revue. La vie intellectuelle de Paris est très loin d'être concentrée à l'Université. Tout d'abord une série d'institutions indépendantes — beaucoup d'entre elles ne sont même pas rattachées au ministère de l'Instruction publique — en représentent une part importante et vivent isolées les unes des autres. Déjà, de la Sorbonne au Collège de France, la rue Saint-Jacques est une séparation qui, en fait, équivaut à un large fossé, rarement franchi. Le Muséum d'histoire naturelle, l'Institut Pasteur, les grandes écoles de sciences pures ou appliquées comme l'École polytechnique, les Écoles des Mines et des Ponts et Chaussées, l'École centrale les écoles d'art comme l'École du Louvre et celle des Beaux-Arts, l'École des sciences politiques, l'enseignement supérieur libre, etc., constituent un ensemble comme il n'en existe dans aucune autre ville au monde, mais qui a à peine conscience de lui-même et qui, par sa dispersion, ne se révèle pas à l'étranger. Chacun de ces établissements pratique l'individualisme, non moins que les membres qui les composent. Il serait des plus importants de substituer à ce régime d'isolement celui de la cohésion et de l'appui mutuel. Un cercle serait le moyen le plus

1. E. Legouis : *Impressions de Harvard, la France jugée par un Américain.* — *Revue internationale de l'Enseignement*, 1913 et 1914.

approprié pour multiplier les relations entre toutes ces institutions, sans toucher, si peu que ce fût, à l'indépendance de chacune d'elles.

Ainsi conçu, ce cercle n'aurait plus le caractère de particularisme que certains ne manqueraient pas de lui reprocher, s'il se plaçait sous le patronage de l'Université seule. Il serait un cercle intellectuel groupant tous les centres et toutes les formes d'élaboration de la pensée et de la recherche scientifique de Paris. Mais son extension devrait être plus grande encore qu'il ne paraît tout d'abord. Il n'y a en effet aucune raison pour le limiter à des professeurs. Hors de la chaire, un professeur est simplement un intellectuel, et pour être un intellectuel il est parfaitement évident qu'il n'est pas nécessaire d'être un professeur. Le cercle s'adresserait donc à tous les hommes, de toutes les professions, qui ont appris à apprécier la valeur de la pensée et sa fécondité réalisatrice, aussi bien pour les entreprises particulières que pour le bien général. Il permettrait donc un rapprochement efficace entre les groupements intellectuels qui ont été cités plus haut, les littérateurs de profession et les milieux tels que l'industrie.

On va répétant que la science et l'industrie doivent se pénétrer et se féconder réciproquement. Il n'est pas vrai qu'elles s'ignorent jusqu'ici, et leur utilisation mutuelle est souvent moins aisée qu'il ne le paraît sur le papier, mais il est certain qu'industriels et hommes de science n'ont guère d'occasion de se rencontrer et qu'en fait ils s'ignorent trop; un cercle, tel que celui qui est préconisé ici, leur fournirait un terrain de fréquentation, où trouveraient aisément à prendre corps et à se développer beaucoup d'idées qui aujourd'hui ne peuvent naître. Le hasard d'une rencontre ou d'une conversation peut être l'étincelle, qui suffit à mettre en mouvement une énergie restant, faute d'elle, à l'état potentiel.

Voilà donc à Paris une large base. Mais la province ne trouverait-elle pas, dans ce même cercle, un profit et un attrait aussi grands. Elle renferme les mêmes catégories que Paris. Rien ne serait aisé comme d'établir — à l'image notamment des clubs américains dont il a été question plus haut — à côté des membres résidant à Paris, des membres non résidants, ces derniers payant une cotisation réduite, mais pouvant user du cercle

lors de leurs passages ou de leurs séjours à Paris. Au lieu de l'isolement de l'hôtel et du restaurant, chacun y trouverait la possibilité de rencontres nombreuses, soit fortuites, soit facilement préparées. Les relations intellectuelles de Paris et de la province et des diverses parties de la province entre elles deviendraient beaucoup plus aisées.

Enfin, dans le cercle lui-même, de nombreux groupements secondaires pourraient se constituer et agir sous des formes très variées. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer le détail d'un pareil projet. Il suffisait d'en indiquer le principe et de faire entrevoir les fruits qu'on peut en attendre, s'il mûrit convenablement. Est-ce une illusion, en ce moment, où tous les efforts des hommes qui réfléchissent se tournent vers l'après guerre, de voir dans sa réalisation un élément du rajeunissement et du renforcement de la vie nationale? Si ce n'était même qu'une illusion, celle-ci justifierait la tentative, à l'heure présente, au milieu des soucis et des devoirs immédiats qui nous pressent.

Depuis que l'idée circule, elle a rencontré de nombreuses sympathies. Les objections d'autre part n'ont pas manqué. Elles se résument plus ou moins à ce que la vie de club ou de cercle n'est pas dans les mœurs françaises, et sans doute ce n'est pas un fait négligeable. Mais il ne s'agit pas de révolutionner les mœurs. Et n'est-ce pas le moment de nous demander si nous ne devons pas faire quelque effort sur nous-mêmes, pour nous mieux adapter aux conditions modernes de l'effort collectif, qui engendrent la puissance et qui seront, plus que jamais, une nécessité, si la France veut, non pas même se développer, mais simplement vivre? Au surplus, il n'est pas question de donner à ces clubs la place qu'ils ont dans la vie anglaise ou dans la vie américaine, mais d'organiser pour l'ensemble des milieux intellectuels parisiens et même français un cercle unique.

Il serait désespérant de n'y pas réussir. Le projet semble en être né dans la Sorbonne ; mais il paraît bien qu'il a été conçu en même temps ailleurs. L'Université de Paris avait avant la guerre dix-sept mille étudiants inscrits. Harvard et Yale trouvent dans leurs anciens élèves qui sont trois fois moins nombreux les éléments de plusieurs grands clubs. En faisant

la part de la différence des conditions de tous genres, l'armée de ceux qui ont passé par l'Université de Paris et qui se sont ensuite dispersés dans toutes les carrières ne renfermerait-elle pas de quoi assurer la réussite de l'entreprise?

Certes les difficultés de réalisation sont aisées à apercevoir ; les groupes où l'idée a été formulée et où elle a rencontré dès le début des partisans décidés, ne sont pas ceux qui peuvent y apporter les moyens matériels puissants qui supprimeraient les obstacles. Mais déjà des sympathies s'annoncent, des possibilités d'association s'entrevoient, et c'est en répandant l'idée qu'on peut faire des prosélytes et trouver peut-être des mécènes pour la faire rapidement aboutir.

MAURICE CAULLERY

SOUVENIRS DE NOYON[1]

(1914-1915)

Le feu commençait à flamber dans ma chambre, où je m'étais réfugiée; bien qu'il fît jour encore, je m'avisai tout à coup que sa lueur pourrait encore être le prétexte d'une accusation de signaux. Je fermai donc les volets de ma chambre au midi, et me dirigeai vers mon cabinet de toilette qui donnait au nord ; au moment où j'allongeai la main pour tirer la persienne, je vis mon mari assis sur un talus gazonné faisant face à la maison. Il était entouré de soldats avec lesquels il semblait causer. Je poussai un cri de joie et de surprise :

— Comment vous êtes là ! Est-ce un rêve? pourquoi ne montez-vous pas?

— Je n'en sais rien, — répondit-il, — on ne veut pas me permettre de rentrer avant l'arrivée des officiers qui vont loger ici.

Je descendis en courant et me jetai dans ses bras ; je ne savais plus si je pleurais de douleur ou de joie... Il paraissait avoir très froid et me dit n'avoir rien mangé depuis le matin ; il avait été emmené à Passel et jeté dans un bouge obscur où d'autres prisonniers vinrent le rejoindre ; on les y laissa jusqu'à midi pour les diriger ensuite sur Noyon où mon

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1917.

mari retrouva dans la salle de la justice de paix notre voisin du mont Renaud, le marquis d'Escayrac, accusé comme lui d'espionnage et de signaux. Les curés de Larbroye et de Visle s'y trouvaient aussi avec un convoi de prisonniers, dont un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, tous accusés de ce même espionnage. On les relâcha d'ailleurs les uns après les autres sans leur donner d'explication ; mon mari revint à pied, mourant de faim. Je voulus aller lui chercher un peu de nourriture mais les soldats me retinrent ; maintenant que j'étais sortie du château, ils ne me permettaient pas d'y rentrer. Un officier de la landwehr, avocat à Posen, dont j'ai oublié le nom, s'était montré fort courtois au cours d'une perquisition opérée quelques jours auparavant ; nous avions causé un peu avec lui qui ne pouvait se rassasier du panorama étendu sous nos yeux ; il venait d'envoyer un homme de Larbroye, nommé Rolland, pour me protéger, ayant appris la situation cruelle dans laquelle je me trouvais ; dès que ce Rolland aperçut mon mari de retour, il lui demanda la permission de retourner chez lui.

— Certainement, mon brave, — lui répondit ce dernier.

— Non, non, — cria un des soldats, — lui domestique, rester ici !

— Ce n'est pas mon domestique.

— Lui rester ici.

Toutes nos explications furent vaines. Ce malheureux Rolland, suspect à son tour, par le seul fait d'être entré dans notre domaine, fut condamné à ne plus en sortir. On le fit coucher sur la paille, avec la garde composant l'entourage des officiers qui devaient loger chez nous. Ils firent enfin leur apparition, et nous saluèrent à peine ; ils étaient trois : un capitaine qui ne parlait pas un mot de français, un lieutenant et un sous-lieutenant ; ils nous autorisèrent à entrer au château, ajoutant que nous n'en sortirions plus sans leur permission. Je dus préparer leurs chambres, puis mettre la table pour leur dîner. Un cuisinier, qui bousculait mes fourneaux, me demandait à chaque instant des provisions qui me manquaient ; il en avait d'ailleurs apporté dans ses fourgons, et bientôt se répandit l'odeur de préparations fort appétissantes. Mon mari, qui grelottait, avait allumé du feu dans la salle à manger. Le lieu-

tenant était venu l'y rejoindre et tendait ses mains vers la flamme. Il parlait français, demanda à boire ; mon mari lui offrit une bouteille de bordeaux blanc ; quant à lui, il buvait au coin de la cheminée un peu de vin rouge et dévorait un croûton de pain sec ; c'est tout ce que j'avais retrouvé dans ma cuisine. Quel repas après une journée de fatigue et de jeûne ! Le lieutenant feignit de ne pas y prêter attention ; il engagea la conversation avec nous, sous forme d'apparente cordialité ; il avait les cheveux complètement ras, des yeux gris très durs, moins cependant que ceux du capitaine qui vint le rejoindre quand le repas fut prêt. Le cuisinier, qui parlait français, avait eu l'audace de me demander si je voulais servir les officiers ; sur mon refus indigné, il se mit à rire, et appela les ordonnances. Je m'avançai vers ces messieurs ; ils saluèrent en silence. Ils savaient notre cuisine envahie par leur personnel et l'impossibilité où nous étions de nous procurer la moindre nourriture ; ils eurent le cœur de nous laisser remonter ainsi. J'avais dans mon cabinet de toilette une lampe à esprit de vin qui me permit de faire une tasse de thé ; ce fut mon seul repas de la journée.

Enfin, allions-nous pouvoir nous reposer? Je commençais ma toilette de nuit quand ma porte s'ouvrit brusquement, sans que l'on eût frappé, et une sorte de sous-officier qui faisait partie de la garde entra, tenant à la main une des plus grosses lampes de la maison, il criait :

— *Licht, Licht !*

Je sursautai ; j'essayai de lui démontrer l'inconvenance de son procédé ; il ne sourcilla pas. Alors je me dirigeai vers la chambre du capitaine, et demandai à lui parler ; il entr'ouvrit sa porte. Le lieutenant était avec lui. Je leur dis qu'un des hommes venait d'entrer chez moi et leur demandai leur protection contre de pareilles intrusions. Il haussa les épaules sans répondre un mot et referma sa porte. Ma stupeur était à son comble. Comme j'entendais un bruit formidable dans les mansardes, je gagnai le grenier, que je trouvai envahi par le cuisinier et une partie de la garde qu'on m'avait dit devoir coucher sur la paille, dans les communs ; toute la literie de mes domestiques était déjà saccagée. Je compris que je n'étais

plus chez moi et que toutes mes réclamations seraient vaines. Cependant je me leurrais encore de l'espoir que les officiers parleraient à leurs hommes pour que ma chambre au moins fût respectée. Mon mari, qui s'inspirait de ses souvenirs de 70, m'avait toujours affirmé que la chambre de la maîtresse de maison était inviolable, même pour des Allemands, et j'avais réuni dans la mienne ce que je possédais de plus précieux au point de vue matériel et surtout au point de vue du souvenir. Il était tard quand, toute broyée, je m'endormis dans mon grand lit, entourée des chers objets familiers que je ne savais pas contempler pour la dernière fois.

A l'aube, je fus réveillée par des allées et venues qui ébranlaient la maison ; des pas lourds résonnaient dans les corridors et dans les escaliers. Mon mari, sachant la cuisine inaccessible, préparait un peu de café noir avec la lampe à esprit de vin. Soudain la porte de ma chambre s'ouvrit, et nous vîmes apparaître le cuisinier, qui demanda pourquoi j'étais encore au lit (il était sept heures du matin). Je lui dis que j'étais très fatiguée et souffrais beaucoup de la tête ; il s'effaça pour laisser entrer un autre personnage que nous n'avions pas encore vu. C'était une sorte de géant ; un gilet de laine tricoté couvrait son large buste ; il portait un pantalon bouffant retenu par des jambières ; de sa figure large et plate émergeaient de gros yeux bleu faïence à fleur de tête. Je ne puis dire l'impression de malaise qu'il me causa, avant même d'avoir ouvert la bouche pour m'ordonner, en très bon français, de me lever et de quitter ma chambre. J'obéis, passant en hâte un peignoir. J'entendis les officiers dans le corridor et je me précipitai vers le lieutenant pour lui demander la raison de cet ordre :

— Il faut aller dans une autre pièce, — me dit-il, d'un ton autoritaire, — c'est nécessaire !

Je regardai cet homme qui, la veille, avait causé avec nous comme entre gens du monde. Il me toisa avec dureté et descendit l'escalier sans me saluer. Le géant nous poussait devant lui dans le pavillon de gauche où se trouvent les chambres destinées à mon fils et à sa famille. Nous voulûmes entrer dans la chambre de mes enfants ; mais il nous obligea

à aller dans la lingerie, pièce étroite et sans foyer, meublée de hautes armoires et d'un lit de bonne.

— C'est là qu'il vous faut habiter, — dit-il.

— Pourquoi?

— Parce que cette pièce seule donne au nord.

— Il n'y a qu'un lit de domestique.

— En voici un second...

Et il poussa un lit-cage pris dans la chambre de mes petits-enfants, en face la lingerie; je ne pouvais pas avoir de draps, toutes mes clefs étant restées dans un placard de ma chambre où il m'était interdit de rentrer. Je me pelotonnai tant bien que mal dans quelques couvertures. Nous étions au 26 septembre; la matinée était très froide et la lingerie humide. Mon mari lui dit que j'étais habituée à avoir du feu; il haussa les épaules en silence. On mit un factionnaire à la porte de la lingerie pour nous empêcher d'en sortir. J'entendais des circulations incessantes dans le grand corridor entre les deux pavillons du château qui était devenu la proie de ces bandits. Nous étions dans un véritable état de prostration. Nous nous étendions sur les lits; de temps en temps nous étions gagnés par une sorte de somnolence dont je sortais bientôt dans un sursaut de cauchemar.

Les factionnaires se relevaient toutes les trois heures; à deux heures de l'après-midi nous n'avions encore rien pris; je fis comprendre par gestes à un d'eux que nous mourions de faim; il attendit son tour de relève pour en avertir le cuisinier, qui apparut avec une soupière contenant une sorte de brouet, moitié soupe, moitié purée, composé de pommes de terre écrasées; quelques morceaux de viande coupés en forme de cube, nageaient dans le tout. Il fallait nous contenter de cet unique repas, car le soir on ne nous apporta, vers neuf heures, qu'un peu de café noir. J'étais à ce moment en proie à des douleurs de foie très vives qui m'arrachaient quelques gémissements. Un factionnaire, plus humain que les autres, eut quelques gestes compatissants en me désignant au cuisinier qui arrivait avec le café. Ce dernier dit en me regardant :

— C'est un malheur ! c'est un malheur ! J'irai demain chercher un médecin dans une de nos batteries.

Ce cuisinier me semblait moins insensible que les autres;

il nous accorda une lampe Pigeon pour adoucir les ténèbres qui nous glaçaient, tandis que toutes nos belles lampes éclairaient les différentes pièces de la maison envahies par nos ennemis ; c'est pour le coup que l'on aurait pu soupçonner notre nid d'aigle de signaux lumineux.

La nuit s'écoula pleine d'angoisses et de terreurs pour moi qui ne pus fermer l'œil un instant. J'étais un peu consolée d'entendre la respiration régulière de mon mari qui avait fini par s'endormir. Une fusillade qui retentissait dans le parc le réveillait de temps en temps ; elle était si nourrie que l'on avait l'impression d'une forte grêle tombant sur les arbres. Les Français devaient être bien près de nous!

Au petit jour, le canon retentit. J'y étais pour ainsi dire habituée; mais, ce jour-là, dimanche 27, il était si rapproché, venant de Passel, que les vitres de la maison tremblaient à chaque coup. On voyait la fumée des obus passant au-dessus de Suzoy et on entendait leur sifflement strident. Je ne pus m'empêcher de tressaillir plusieurs fois en baissant la tête comme pour éviter leurs éclats.

Le cuisinier avait demandé au capitaine un peu d'élargissement à notre captivité ; il vint m'avertir que je pouvais aller jusqu'à ma chambre prendre les effets qui m'étaient indispensables, accompagnée de l'ordonnance de ce capitaine. C'était un tout jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans, nommé Schwartz. Il me suivit pas à pas, et je constatai que ma chambre avait déjà été visitée et fouillée : un désordre affreux y régnait, ce qui ne me permettait plus de remettre la main sur ce que je cherchais. Je dois à ce Schwartz d'avoir retrouvé mon alliance et ma bague de fiançailles qu'il me signala jetées dans une boîte de poudre de riz ; mais une troisième bague, que j'avais coutume de porter avec les deux autres, avait disparu. Je n'eus que le temps de prendre une blouse de mousseline et une jupe de toile au hasard, ainsi que les objets usuels de mon cabinet de toilette que je portai dans la dernière chambre du pavillon de gauche ; on venait de nous autoriser à nous y installer pourvu que les volets restassent fermés. Cette chambre avait une cheminée ; c'était un grand adoucissement pour nous. Le cuisinier nous apporta quelques bûches, et nous fûmes un peu réconfortés par la vue

du feu et surtout par sa chaleur. Je me mis à disposer cette chambre que nous allions habiter (je le croyais !). Elle était très gaie, arrangée tout récemment pour notre jeune ménage avec des boiseries claires et un ensemble riant ; au-dessus d'un bureau Louis XVI souriait un pastel charmant que nous avions pris l'habitude d'appeler « Madame de Lamballe », tant les traits et le costume rappelaient les portraits de cette infortunée princesse. Ce souvenir me frappa, et je me rappelai alors deux autres pastels, autrement précieux, représentant Marie-Antoinette et Louis XVI dauphin au moment de son mariage ; ces pastels avaient été donnés par Louis XV lui-même à la famille de Brunier, et l'on comprend le prix que nous y attachions. Nous les avions décrochés des panneaux du grand salon trois jours auparavant, et mis dans un carton qui se trouvait au rez-de-chaussée, dans le bureau de mon mari, où je ne les jugeai plus en sûreté à l'heure présente; mais comment les soustraire au pillage que je sentais imminent? Le hasard voulut que le cuisinier vint me demander un supplément d'argenterie, trois généraux devaient déjeuner au château avec les officiers installés chez nous. Il me fallut bien descendre pour me rendre compte de ce qui manquait au service, et, dans le mouvement provoqué par les allées et venues des ordonnances, j'eus la facilité d'entrer dans le bureau et de soustraire le carton que je portai dans la nouvelle chambre qui nous était attribuée. Il était temps d'opérer ce sauvetage; une demi-heure plus tard le géant énigmatique dont j'ai parlé ci-dessus avait fermé le bureau à clef ; je m'en aperçus quand j'essayai de descendre une seconde fois pour prendre un peu de sirop dans l'office. Je fus repoussée par cet hercule, et j'eus beau expliquer que je mourais de soif, il haussa les épaules. C'est un geste qui leur est familier quand ils ne comprennent pas ou font semblant de ne pas comprendre. Le cuisinier, un peu plus humain, finit par m'apporter le fond d'une bouteille cassée contenant encore un peu de sirop; il m'expliqua que toutes les autres étaient vides ou brisées. Il me demanda ce que nous voulions pour notre déjeuner. Comme j'avais entrevu les plus belles de nos volailles sur le buffet de la cuisine, je lui dis qu'un peu de poulet rôti nous ferait plaisir.

— Bien, — dit-il, — c'est très facile...

Mais à deux heures et demie nous attendions encore notre repas, et ce ne fut qu'un brouet comme celui de la veille; le cuisinier s'excusa en disant que la volaille était pour les officiers. Je crois que ce déjeuner de généraux précipita le drame qui se tramait contre nous; car le léger adoucissement apporté à notre captivité se trouva soudain enrayé par la présence plus rapprochée du factionnaire, qui prit place dans l'entre-bâillement de la porte de notre nouvelle chambre ; je la laissais entr'ouverte pour apercevoir dans la chambre, qui était celle de mes petits-enfants, un berceau en bois courbé qui avait été celui de ma fille, et qui était devenu celui des enfants de son frère. Chacun de leurs charmants visages avait successivement reposé sous ces rideaux de mousseline que le soleil nimbait ce jour-là d'une auréole très douce; le souvenir revivait dans ma mémoire avec une telle intensité que je m'attendais par instants à entendre leurs petites voix de cristal m'arracher au cauchemar qui nous étouffait. Hélas! Le factionnaire, en se rapprochant, intercepta cette douce vision : puis nous vîmes arriver un sous-officier de la garde qui s'était montré jusque-là moins dur que les autres. Il fit encore approcher le factionnaire de quelques pas, et nous déclara que désormais ce dernier devait se tenir *dans* notre appartement.

— Mais c'est impossible, — dit mon mari, — ma femme ne sera plus chez elle, même dans sa chambre, et pour combien de temps?

— Toujours.

— Pas la nuit, je pense?

— Le jour et la nuit !

Je dis à mon tour :

— Mais c'est impossible, je ne comprends pas !

Il eut un méchant sourire :

— Vous comprenez très bien.

Il s'éloigna un instant, et reparut tenant à la main une valise que je reconnus pour être celle de mon mari; elle semblait très rebondie ; il avait de plus sur le bras une de nos couvertures de voyage; il nous salua ironiquement en disant :

— Maintenant, madame, monsieur, je vous dis adieu.

Au même moment surgit un autre personnage dans lequel

je reconnus l'officier qui m'avait si durement intimé l'ordre de rentrer chez moi le vendredi soir; il nous fit un signe impératif pour que nous le suivions et dit seulement :

— Madame, monsieur !

Jamais je n'ai vu un regard plus cruellement autoritaire; nous étions pétrifiés en lui obéissant ! Il commença par vouloir nous enfermer dans la première chambre (dite chambre rose) qui faisait suite au pavillon dont nous sortions. Cette chambre passait pour la plus jolie de la maison, à cause de la fraîcheur de ses tentures et de l'élégance de son mobilier; elle nous rappelait les différentes étapes de notre vie circulante de jadis, qui nous avait permis de glaner en cours de route ce qui tentait notre goût pour les vieilleries.

La serrure de la chambre rose ne put se fermer à clef, malgré les efforts de notre nouveau geôlier; alors il nous intima l'ordre de le suivre, nous poussa dans le long corridor conduisant à l'escalier ; nous nous trouvâmes subitement environnés de plusieurs hommes de la garde qui nous entraînèrent à descendre précipitamment pour nous pousser dehors. Mon mari voulut prendre son chapeau accroché dans le vestibule.

— Vous n'avez pas besoin de chapeau, — lui cria-t-on.

Il fut alors convaincu qu'on allait le fusiller... On nous poussait si fort que nous eûmes à peine le temps d'entrevoir le géant dont j'ai déjà parlé, coiffé d'une sorte de chapeau de meunier en feutre noir ; il était en bras de chemise et semblait prendre des mesures autour des communs. Tous les alentours du château étaient jonchés de paille, et une espèce de cordon noir partant des communs s'étalait sur le sol; nous pensâmes que c'était une mèche destinée à faire sauter la maison, et, à l'heure présente nous ne pouvons encore nous expliquer la destination de cet engin à peine entrevu de nos yeux terrifiés...

Il y avait, près du logement des gens de basse-cour, une pièce sombre et située en contre-bas dans laquelle on serrait un vaste coffre à avoine; on y descendait par un escabeau à quatre marches placé contre une ancienne fenêtre garnie de volets pleins : c'est dans cette pièce que nous jeta notre persécuteur; il le fit si rudement que je tombai du haut de cette fenêtre sans pouvoir poser le pied sur le dit escabeau. Aussitôt

on ferma le volet avec un crochet extérieur, et nous nous trouvâmes dans l'obscurité. Une terreur horrible m'envahit; j'avais, comme mon mari, l'idée qu'on voulait le fusiller, mais je n'osais la lui communiquer. Je me jetai dans ses bras en poussant un cri que je ne pus retenir; une convulsion nerveuse me secouait de la tête aux pieds. Le paysan Bolland, dont j'ai déjà parlé, m'a dit depuis que mes gémissements s'entendaient du fond de la grande cave où les Prussiens riaient en buvant nos dernières bouteilles de vin.

Mon mari, conservant son sang-froid, finit par me dire :

— Ayons du courage; je crois qu'ils veulent me fusiller, je vais vous donner l'argent que j'ai sur moi et nous réciterons notre chapelet.

Son calme admirable me rendit un peu la possession de moi-même; j'essayai de répondre aux prières, mais ma voix s'éteignait dans mon gosier contracté. Après ces prières, nous finîmes par nous asseoir sur l'escabeau, dans l'attente angoissante de notre sort. Tout à coup, j'entendis qu'on dérouillait le volet, qui s'entr'ouvrit, et j'eus le temps d'apercevoir ce sous-officier de la garde qui avait feint de nous faire ses adieux à notre sortie du pavillon ; il regarda à l'intérieur de notre prison; je me précipitai vers lui en criant :

— Pourquoi sommes-nous ici? que veut-on nous faire?

Mais, satisfait de son inspection, il nous enferma de nouveau et je l'entendis dire à ses complices : « *Gout! Gout* », ce qui devait signifier « tout est bien ».

Nous étions de nouveau plongés dans l'obscurité, et je dis à mon mari :

— S'ils voulaient nous tuer, il me semble que ce serait déjà fait... Je crois plutôt qu'ils veulent faire sauter la maison sous nos yeux. Quelle cruauté !

— Mais cela aussi ce serait déjà fait, — reprit mon mari. — Il ne faut pas tant de temps pour faire sauter une maison... à moins qu'ils ne préparent des batteries sur la terrasse pour se battre cette nuit. Mais alors, pourquoi nous enfermer ici? Comme toujours, ils se figurent que nous les épions pour trahir leurs opérations !

Nous continuions à nous perdre en conjectures lorsqu'enfin le volet fut ouvert de nouveau; on nous fit signe de sortir;

tous les hommes de la garde nous entourèrent; le cuisinier s'approcha de moi et dit :

— Faites vite votre porte-manteau, on va se battre ici cette nuit; vous allez partir pour rejoindre notre division de Noyon.

— Ah ! — m'écriai-je, — qu'on nous laisse seulement descendre chez madame L..., notre voisine de la vallée.

— Non, non, dépêchez-vous.

— Ma pauvre maison, m'écriai-je, que va-t-il lui arriver?

— Votre maison, — dit le cuisinier, — vous la retrouverez, c'est l'affaire d'une nuit, cette bataille !

Comme il avait un certain air de bonhomie, j'eus la naïveté de me raccrocher à l'affirmation que me donnait cet interprète auquel les officiers avaient dû dicter sa leçon. Ceux-ci avaient disparu; je ne les ai jamais revus, et j'ai ignoré jusqu'à leurs noms.

Le jour n'était plus qu'une demi-obscurité; qu'on juge de la difficulté qu'il y avait pour nous à faire un « porte-manteau », pour me servir de l'expression du cuisinier ! Je courus d'abord à ma chambre dont les volets étaient fermés; je n'y distinguai rien que par le souvenir et l'habitude, et pus saisir une paire de chaussures pour remplacer les souliers d'appartement que j'avais aux pieds ; une quantité d'objets épars sur tous les meubles me prouva que le pillage s'était poursuivi pendant notre emprisonnement. Je saisis un châle, qui par une ironie du sort se trouva une vieille guenille mangée aux mites, et mise là pour être donnée à la première pauvresse venue. Je n'eus pas le temps de chercher un chapeau : déjà les hommes nous criaient de descendre. Je traversai en courant le corridor pour aller dans le pavillon de gauche, car je venais de penser aux pastels que j'y avais portés le matin même ; puisqu'ils étaient dans un carton je pouvais les prendre et sauver au moins ce souvenir dont la perte serait pour mon fils, je le savais, une véritable douleur... Mon mari me jeta sur les bras une couverture de voyage et revêtit sa peau de bique. Il me dit :

— Vos bijoux.

Je saisis un petit cabas d'osier où j'entassai quelques écrins, sans savoir ce qu'ils contenaient puisque nous étions à tâtons; j'y mis aussi deux boîtes où je conservais les boucles blondes de mon fils et de mon petit-fils; on les leur avait coupées au

même âge et je les gardais avec amour. Ce fut tout mon bagage en quittant ma pauvre maison, bien persuadée qu'un danger la menaçait, mais sans en soupçonner l'odieuse gravité. On nous jeta hors de chez nous en nous poussant par la petite porte contiguë à la grille du nord. L'idée que nous allions échapper à nos bourreaux me donnait des ailes. Une fois dans la descente rapide qui longe l'ancien cimetière d'un côté et notre propriété de l'autre, je m'aperçus seulement que nous étions entre deux geôliers armés de leurs fusils; ils avaient de grands manteaux gris et des chapeaux ronds en feutre noir; je ne sais pas à quelle catégorie de l'armée allemande ils appartenaient. Le pauvre Bolland, que l'on s'obstinait à associer à notre sort, serré de près, nous suivait en maugréant. En traversant le village, il demanda à rentrer chez lui; on lui barra le chemin de sa maison en lui imposant silence d'un coup de crosse; j'en reçus un aussi pour avoir voulu prendre la route de Noyon, et on nous indiqua celle de Chiry, plus éloigné de Larbroye. Après tant d'affreuses secousses c'était cinq kilomètres à faire à pied, et déjà le carton contenant les pastels me semblait un poids au-dessus de mes forces. Mon mari le prit à son tour, et me reprocha de m'en être chargée imprudemment; je le repris au bout de quelques instants pour alléger mon mari. J'essayai de confier à Bolland le cabas contenant mes bijoux: il s'en empara si maladroitement que les anses lui échappèrent; le contenu des écrins roula sur la route à peine éclairée d'un croissant de lune; je me baissai pour le ramasser, mais un nouveau coup de crosse me poussa en avant; je ne recueillis que des épaves dépareillées de mes pauvres parures.

Vers neuf heures, quelques lumières vagues nous permirent d'entrevoir Chiry; je dis à mon mari :

— Nous pourrions demander asile au curé que nous connaissons.

— Ne vous leurrez pas de cette illusion, — me répondit-il, — tout ce que je demande, c'est qu'on ne nous introduise pas dans un bouge; quant à nous lâcher, ils n'en feront rien !

A peine avait-il parlé que ses prévisions se réalisaient; on nous poussa dans une cour de ferme sur laquelle s'ouvrait une sorte de fournil, à peine éclairé, où s'entassaient, sur des bottes de paille, des soldats allemands et des prisonniers capturés

dans les villages d'alentour. J'eus un mouvement de recul à l'idée de passer la nuit en pareille compagnie; mais j'étais si fatiguée que je tombai assise sur la paille; mon mari resté debout, demanda un officier allemand qui parlât français, et nous attendîmes. Au bout de cinq à six minutes parut un capitaine ; mon mari lui exposa ce que ma situation avait de pénible et demanda s'il ne pourrait me procurer un autre abri pour la nuit. Il ajouta : elle n'a rien mangé depuis midi et nous arrivons à pied de Larbroye, il lui sera impossible de dormir sur cette litière.

— Je n'ai rien de mieux à lui offrir, il faut qu'elle s'en accommode; comme nourriture, nos hommes n'ont plus qu'un peu de café; je vais dire qu'on vous en apporte.

Il disparut, et nous fûmes alors la proie du sous-officier chargé de visiter les effets des prisonniers. Mon mari fut fouillé des pieds à la tête avec une rudesse révoltante; puis on ouvrit le carton où étaient les pastels et les boîtes contenant les cheveux de mes enfants, ce qui provoqua l'hilarité des soldats. La jolie figure de Marie-Antoinette apparaissait dans ce bouge au moment où je croyais vivre moi-même un épisode de la Terreur; quelle coïncidence, oh, mon Dieu !

Le café que l'on nous apporta était froid et non sucré; je ne pus qu'à grand'peine en avaler quelques gorgées et j'essayai en vain de m'étendre sur cette paille nauséabonde; je dus y renoncer, mon cœur se soulevait. Un soldat eut pitié de moi et m'avança une chaise basse sur laquelle je passai la nuit, enveloppée tant bien que mal dans la couverture de voyage; mon mari finit par s'endormir, étendu devant un autre prisonnier dont les pieds heurtaient sa tête. Le canon grondait de plus en plus fort dans la direction de Larbroye, et je me disais à chaque instant : « Ma pauvre maison existe-t-elle encore? »

Quelle nuit ! Il me semblait que le jour ne pénétrerait jamais dans cet infâme réduit; je le vis poindre enfin, si blafard que cette prison me parut encore plus lugubre. Les Allemands commencèrent à remuer et à casser du bois pour allumer le feu; dès que je vis pétiller la flamme, je m'en approchai, car j'étais glacée avec ma blouse de mousseline et mal protégée par mon châle *ajouré*. Vers huit heures, un soldat sortit et rapporta plusieurs pains blancs encore chauds et un morceau

de viande crue très gros ; il le hachait avec un gros couteau et dévorait cette graisse qui n'avait pas vu le feu. On passa du café sans sucre dans des gobelets en étain, mais on mit ma ration dans l'unique tasse qui se trouvait dans le corps de garde, et on voulut bien m'octroyer un petit morceau de pain blanc destiné aux seuls Allemands. Ce léger réconfort ranimait un peu mon courage quand un officier parut à la porte. S'adressant à mon mari il lui ordonna de le suivre. Je me levai aussitôt pour l'accompagner, mais l'officier me repoussa :

— Non, — dit-il, — la femme reste là ; vous pourrez vous rejoindre plus tard.

Ils disparurent tous deux et je retombai anéantie sur ma chaise basse dans la fumée du corps de garde. Jamais peut-être depuis le commencement de notre martyre, je ne me sentis dans une pareille angoisse d'abandon.

Un prisonnier, M. ..., de Chiry, qui savait qui nous étions, s'approcha de moi et me dit :

— Ne vous laissez pas abattre, madame : surtout ne laissez pas percer votre inquiétude, c'est leur donner de nouvelles armes contre vous.

— Je suis anéantie, — lui dis-je, — que va-t-il se passer?

— Faites comme si vous étiez tranquille.

C'était facile à conseiller, et je sentais bien que malgré tous mes efforts ma physionomie trahissait mes angoisses...

Vers neuf heures, un autre officier apparut à l'entrée du corps de garde, et, s'adressant à moi sans me saluer :

— Votre mari est prisonnier de guerre, il partira ce soir pour l'Allemagne, vous êtes autorisée à l'accompagner.

— Je l'accompagnerai certainement.

— Comme il vous plaira; dans ce cas rejoignez-le à l'étape dans le courant de l'après-midi.

Il disparut... Mon mari prisonnier de guerre sur un simple soupçon dont toutes les recherches avaient prouvé la fausseté, telle était l'équité de leur arrêt ! Nous étions pris dans un tel réseau de fourberie et de cruauté que rien ne me surprenait plus. Je n'avais qu'une idée, le rejoindre au plus vite et partager son triste sort.

Vers dix heures, on annonça le départ des prisonniers qui devaient être transférés à la mairie de Noyon pour y connaître

leur sort définitif. Je fus placée en tête de ce convoi composé uniquement d'hommes dont les vêtements attestaient, pour la plupart, une complète misère. Bolland marchait en première ligne à côté de moi, portant mon panier, et un autre brave homme, dont j'ai oublié le nom, voulut bien prendre le carton qui contenait les pastels. Depuis Chiry jusqu'à Noyon, la route n'était qu'un vaste campement d'Allemands. Je reconnus notre charrette anglaise parmi les voitures qui attendaient le bon plaisir des officiers préposés au ravitaillement. Les autos se succédaient sans cesse sur la route de Paris, nous inondant d'une poussière aveuglante ; chaque fois qu'ils contenaient quelque officier supérieur, notre conducteur nous obligeait à nous ranger de côté en criant : « Excellence ! » Ce conducteur rencontrait de loin en loin des soldats, et ses amis échangeaient avec lui des propos dont je devinais le sens au ton goguenard qui les formulait ; plusieurs ricanaient en me regardant. J'avais hâte d'abréger ce supplice et, sans m'en rendre compte, je marchais tellement vite que les hommes qui me suivaient demandaient grâce... En arrivant à hauteur du mont Renaud, je vis toutes les belles prairies de notre voisin converties en bivouac ; l'une d'elles était même devenue un manège. En face du mont Renaud, j'aperçus notre habitation encore debout sur la montagne ; c'était plus que je n'avais osé espérer. Enfin, les tours de la cathédrale de Noyon se dressèrent à l'horizon, et bientôt nous atteignîmes la rue de Paris. Comment peindre la stupéfaction des habitants quand ils m'aperçurent tête nue, dans l'accoutrement que j'ai décrit, à la tête de ce convoi de prisonniers ! Par un hasard providentiel, M. Noël, sénateur et maire de Noyon, se trouva sur notre passage. Il eut un geste atterré en me voyant et resta comme cloué au sol. Je me précipitai vers lui.

— Nous sommes prisonniers de guerre, — lui dis-je, — venez à notre secours !

— Madame, j'y cours à l'instant !

Il ne put m'en dire davantage ; le gardien nous sépara brutalement en me menaçant de son fusil.

Je continuai ma route. Notre carrossier et notre boucher m'apercevant vinrent au seuil de leur maison, et je n'oublierai jamais la manière dont ils me saluèrent.

Enfin nous arrivâmes sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Un murmure s'éleva dans la foule, qui ne me permit pas tout d'abord de m'entendre appeler par mon mari; je finis par l'apercevoir à la fenêtre du cabinet du juge de paix. Il me faisait signe de monter, mais je ne pouvais me détacher des autres prisonniers et dus subir leur sort. On nous fit monter dans une salle déjà remplie de malheureux déguenillés, amenés d'autres villages, assis pêle-mêle sur des bancs immondes, les pieds sur la paille. Le soldat qui les gardait vint à moi avec une chaise qu'il plaça un peu à l'écart et me demanda si j'avais soif. Je fis signe que non; aucune parole n'aurait pu sortir de mon gosier tant j'étais exténuée, et je ne sais si dans aucune heure de ma vie je n'ai été plus broyée physiquement et moralement... M. Noël ne tarda pas à venir me réconforter, il m'assura qu'il allait à la Commandanture pour essayer d'éclairer nos juges; il avait bon espoir d'empêcher notre départ pour l'Allemagne; en cas d'insuccès je devrais me tenir prête pour prendre le train de sept heures du soir avec mon mari.

— Partir ainsi, — lui dis-je, — sans vêtements, sans un manteau; voyez dans quel accoutrement ils m'ont jetée hors de chez moi !

— Prenez patience, madame, attendez mon retour; nous aviserons si j'échoue; en toute occurrence, ce que j'ai chez moi est à votre disposition.

Je suis heureuse de rendre hommage au parfait et inlassable dévouement dont M. Noël a fait preuve, tant pour nous que pour tous ceux qui ont fait appel à lui, quelles que soient d'ailleurs les divergences de parti et d'opinions politiques qui aient pu jadis s'élever entre eux et lui. Je savais mon mari dans le cabinet du juge de paix, sans pouvoir le rejoindre, et l'attente dans laquelle je retombai me sembla longue. Un jeune homme, portant l'uniforme allemand, entra dans la salle, vint à moi et s'assit à mon côté :

— Pourquoi êtes-vous prisonnière, madame? — me dit-il en très bon français et avec une voix si douce et si compatissante que j'en augurai de suite qu'il n'avait rien de commun avec ses semblables; j'en fis un Alsacien et j'en fis même l'ange qui vient consoler Daniel dans la fosse aux lions.

Dans le vide qui se creusait dans ma pauvre tête, cette comparaison s'imposait comme une vision dont je souris aujourd'hui...

— Je ne sais même pas si je suis prisonnière, — lui dis-je, — je suis ici pour rejoindre mon mari condamné à partir en Allemagne.

— Mais nous n'avons pas encore une femme prisonnière, vous êtes certainement libre.

— Peu m'importe, du moment où mon mari ne l'est plus.

Je tentai de lui raconter le martyre que nous venions d'endurer et je voyais sa physionomie devenir toujours plus compatissante :

— Avez-vous des enfants? — me dit-il.

— J'en ai deux.

— Restez avec vos enfants, madame; ils ont besoin de vous.

— Non, monsieur, tous deux sont mariés, mon fils est au feu...

— Je vous plains beaucoup, madame; mais n'allez pas en Allemagne, ce n'est pas un voyage possible pour une femme comme vous.

— Pourquoi?

— Vous serez deux jours en route dans des wagons de bois, et puis vous verrez des choses qui vous révolteront.

— Que pourrais-je voir de plus révoltant que ce que je vois en ce moment !

Il secoua la tête et me dit :

— Voulez-vous que j'aille voir à la Commandanture si vous êtes sur la liste des prisonniers? Dans dix minutes, un quart d'heure au plus, je serai de retour.

— Très volontiers, — lui dis-je.

Il sortit, et je ne le revis plus, car au bout de cinq minutes des pas retentirent dans l'escalier tournant qui conduit à cette partie haute de l'hôtel de ville; le gardien de la salle heurta le plancher avec la crosse de son fusil et cria : « Excellence ! » Tous les prisonniers se levèrent à l'entrée d'un officier portant la casquette plate et le grand manteau gris ardoise. Il avait sur la joue droite une de ces grandes balafres cicatrisées dont s'enorgueillissent les anciens étudiants d'Heidelberg. A la suite venaient, chapeau bas, M. Noël, M. Pinchon, directeur de la Croix-Rouge française, et M. Bry, interprète. M. Noël fit un geste dans ma direction et dit simplement :

— Voilà madame de Brunier...

Le commandant ne put réprimer un mouvement de surprise, et un éclair désapprobateur traversa son regard. Le cabinet du juge de paix s'ouvrit, et mon mari parut à son tour, l'air résolu, attendant son arrêt sans qu'une fibre de son visage trahît l'émotion qui devait l'agiter. Je le verrai toujours tenant son chapeau d'une main et sa peau de bique de l'autre, la tête haute, regardant bien en face l'officier qui allait décider de notre sort. Celui-ci entra en colloque avec M. Bry qui nous traduisit sa sentence : nous étions autorisés à rester à Noyon dans une maison amie, sous la responsabilité de M. Noël. Ce dernier, dès que l'Excellence eut disparu, nous accompagna, ainsi que M. Pinchon, chez notre parent, M. B... qui consentit à nous donner asile. C'est à eux trois que nous devons d'avoir échappé à l'internement allemand ; ils avaient rédigé, au nom de la Croix-Rouge, une protestation qui modéra la fureur de nos ennemis. Nous n'en étions pas moins prisonniers sur parole dans la maison qui nous recueillait. A notre arrivée, notre cousin fit ajouter nos couverts à sa table de famille, et nous partageâmes son déjeuner ; nous voir assis devant un repas soigné et bien servi nous sembla un luxe et un confort sans pareil ; en quelques jours de torture et d'abjection, nous avions comme perdu la notion du bien-être.

On nous proposa des lits, et nous commencions à nous reposer quand un violent coup de sonnette retentit, et l'on vint nous avertir que nous étions appelés à la mairie ; il fallut nous habiller ; j'empruntai un costume et un chapeau à une jeune amie en séjour chez M. B... Mon mari me dit :

— Ils se repentent déjà de leur décision, vous verrez qu'ils me feront partir pour l'Allemagne !

Il prit les devants, et quand je le rejoignis à la mairie il en sortait accompagné de M. Noël qui me dit :

— C'est encore fini, pour cette fois.

Nous retournâmes chez M. B... Chemin faisant mon mari me raconta qu'il venait de comparaître devant un jeune officier qui lui avait demandé à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes le propriétaire du château de Larbroye? Montrez-moi vos titres de propriété?

— Je n'ai pas l'habitude de les porter sur moi, — répondit-

il, — on les trouverait dans mon secrétaire, mais j'aperçois monsieur Noël qui pourra certifier mon identité.

M. Noël ayant affirmé que depuis trente ans il connaissait mon mari, on reprit la question des signaux :

— Vous faites des signaux avec le mont Benand et la ferme d'Attiche?

— On ne peut apercevoir la ferme d'Attiche du château de Larbroye, — s'écria M. Noël, — tout cela ne tient pas debout.

Cet officier ne connaissait même pas la situation des endroits qu'il nommait; peut-on s'expliquer ses intrusions à la suite d'un jugement rendu par un de ses supérieurs? Sur quoi compter en présence d'une semblable administration? Nous nous attendions d'un moment à l'autre à quelque nouvelle arrestation qui ne s'est pas produite, et je commençais à espérer que nous avions gravi la dernière marche de notre calvaire...

Comme j'avais vu ma maison encore debout lorsque j'étais venue de Noyon à Chiry, je me flattais de l'espérance d'y retrouver encore quelques effets. Le manque de linge et de vêtements me porta à faire une démarche à la Commandanture par l'entremise de mademoiselle A..., l'institutrice de mesdemoiselles de B..., qui parlait très bien allemand; elle demanda pour moi l'autorisation de retourner à Larbroye ; elle me fut accordée par le colonel von Arnin, qui pria mademoiselle A... de me prévenir que je trouverais ma maison bien abîmée, mais que lui-même n'était pour rien dans le désastre qui nous atteignait. Il mit à ma disposition une voiture et me fit accompagner par un commandant de ses amis, homme fort aimable, qui multiplia les prévenances ; il parlait à peine français, et l'on nous adjoignit un interprète. Je refis la route de Larbroye, en compagnie de ces deux hommes ; ceux-ci savaient le nouveau supplice que j'allais endurer...

Le commandant me dit qu'on avait détruit un château dans les environs, peut-être bien celui de Suzoy.

— Il n'y a pas de château à Suzoy, — lui dis-je, — ce château dont vous parlez est-ce celui de Larbroye?

— Je ne sais pas...

Une affreuse angoisse s'empara de moi et je devinai que cet

officier cherchait à me préparer aux pires surprises. En entrant dans le village, j'aperçus au pas de leurs portes des paysans qui me regardaient avec consternation ; me penchant à la portière de l'auto, j'interpellai l'un d'eux :

— Armand, est-ce que ma maison est brûlée?

— Je... ne sais pas, madame...

Quelle réponse ! elle disait tout, et cependant j'essayai de douter encore.

Quand l'auto commença à s'engager dans la grande montée qui est dominée par notre terrasse, j'aperçus les vestiges du château ; c'est-à-dire quelques pans de murailles. La pierre blanche, noircie de fumée, encadrait encore quelques persiennes qui pendaient à demi calcinées; mais les portes et presque toutes les fenêtres n'étaient plus que des trous béants. La toiture effondrée laissait à découvert des monceaux de briques qui montaient jusqu'au second étage. Je fus prise d'un tremblement impossible à maîtriser et j'avais une sensation d'étouffement qui m'obligeait à ouvrir la bouche pour recouvrer la respiration. J'essayai de parler, mais je ne pouvais produire que des sons inarticulés. Le commandant qui m'accompagnait voulut faire arrêter la voiture; mais je fis signe d'avancer quand même. Je me souviens que je tendais les bras vers ma maison dans un geste désespéré. En arrivant sur le sommet de la montagne, j'aperçus d'abord les bâtiments de la ferme, incendiés eux aussi ; rien ne subsistait des toitures, et les traces de fumée noircissaient la pierre restée debout ; les granges apparaissaient encore encombrées des débris de nos belles moissons anéanties. En arrivant devant le château, je mis pied à terre, mais je tremblais tellement que l'officier fut obligé de me soutenir. Au rez-de-chaussée, tout fumait encore ; je voyais aux murailles intérieures de la salle à manger la place marquée en plus noir de toutes les belles faïences qui les décoraient. Avaient-elles été enlevées? Les avait-on laissé brûler sur place? En levant les yeux, je vis que toutes les chambres du premier étage étaient anéanties ; seuls, par une ironie du sort, le foyer de ma chambre et son appui de marbre restaient comme suspendus dans le vide ; la pelle et les pincettes demeuraient accrochées de chaque côté de ce foyer où nous avions passé tant de soirées, tant d'heures rendues plus

douces par l'intimité du tête-à-tête. Il me semblait vivre un cauchemar... Plus loin, dans le pavillon des enfants, des lits de fer tordaient leurs carcasses calcinées; dans une des chambres d'amis, dite la chambre bleue, un petit vase de Gien, qui servait à mettre des allumettes, restait seul debout sur un monceau de briques, il n'avait pas une fêlure. Sur ma demande, l'interprète l'alla chercher; je m'en emparai comme d'une relique. Je voulais m'approcher de tous ces débris fumants, mais l'officier me retenait toujours en prétextant le danger. Enfin, je lui dis :

— Puisqu'il n'y a plus rien à faire, allons-nous-en.

Je me sentais défaillante, avec toujours cette sensation du gosier desséché que j'ai éprouvée à chacune des heures terrorisantes que m'a imposées la cruauté de nos ennemis ; le commandant me dit :

— Venez de ce côté.

Il m'attirait vers la grille du nord ; j'aperçus alors les remises entr'ouvertes. On ne les avait pas brûlées, et je vis que plusieurs meubles s'empilaient sous leur toit; on les avait jetés pêle-mêle, les uns sur les autres, et, dans mon empressement à les reconnaître, je butai sur un cartel en vernis Martin gisant en morceaux sur la terre battue. Le commandant essaya de ramasser les morceaux qu'il posa sur mon piano à queue, lequel supportait une masse d'objets que mon émotion m'empêchait de distinguer. Je m'emparai d'un pastel de mon fils, à l'âge de cinq ans, dont le joli cadre Louis XVI était brisé en plusieurs endroits, et je voulus mettre dans l'auto deux anciens portraits de famille que l'officier n'y voulait pas admettre, sous prétexte qu'ils tiendraient trop de place ; après lui avoir forcé la main sur ce point, je n'osai plus rien demander. Je voyais un ravissant chiffonnier en marqueterie dont les tiroirs avaient été brisés ; il contenait ma correspondance de jeune fille, qui gisait éparse sous nos pieds; une grande horloge sculptée par mon mari, ornée d'un cadran artistique très ancien, semblait de sa hauteur dominer tout ce carnage.

Après m'être figuré que tout avait péri dans les flammes, j'éprouvais presque de la joie à retrouver ces épaves pour la plupart si endommagées, et je gardai l'illusion qu'elles m'étaient rendues. Le commandant me dit :

— Il faudra revenir demain avec une voiture pour emporter tout cela.

— Je ne trouverai aucune voiture, — lui dis-je, — à moins d'en obtenir des Allemands.

— Ah ! votre maire de Noyon se chargera bien de vous la procurer.

— Il n'en trouve pas même pour les ravitaillements.

Un haussement d'épaules me répondit.

— Il faut redescendre maintenant, — me dit-il.

La terreur qu'ils m'inspiraient tous était telle que je ne pris pas le temps d'examiner les divers objets qui encombraient les remises et s'entassaient sur mon grand piano. Je priai le commandant de fermer les remises et de placer un écrit sur les portes en interdisant l'entrée aux hommes qui circulaient dans le pays ; il s'y prêta de bonne grâce, et j'eus la naïveté de croire que cela servirait à quelque chose.

Nous remontâmes dans l'auto. La cave, grande ouverte, se trouvait sur notre passage ; au moment où nous allions franchir la grande entrée de la terrasse, le commandant ayant aperçu la cave fit signe au chauffeur de s'arrêter, son regard brillait de convoitise. Je m'empressai de lui dire que tout notre vin avait été pris et qu'il n'en trouverait plus une bouteille dans notre cave.

— Permettez que j'aille voir, — fit-il, en grimaçant un sourire aimable.

J'étais stupéfaite qu'il ne me crût pas sur parole ; je le vis tirer de sa poche une petite lampe électrique ; il fit signe à l'interprète de l'accompagner, et descendit avec lui dans notre vaste souterrain. Je restai dans l'auto, attendant la fin de leurs recherches... Et voilà, me disais-je, le parfait « homme du monde », choisi par le colonel von Arnin pour m'accompagner et m'adoucir l'horrible cauchemar que je vis en ce moment. Ils revinrent « bredouilles » de leur excursion ; avec un nouveau sourire, l'officier me dit « Nix », éteignit sa lampe électrique, puis, reprenant sa place auprès de moi, il multiplia les prévenances et m'enveloppa les jambes d'une couverture. Quand nous fûmes descendus dans le village, je lui dis que je désirais serrer la main à quelques-uns de nos braves paysans qui se trouvaient sur notre passage ; immédiatement,

il mit pied à terre et m'offrit la main pour descendre de voiture, puis le bras qu'il me fallut accepter ; dans son étrange mentalité, il ne se doutait point de la fausse note qui venait de ternir tout son prétendu vernis mondain.

Je ne puis décrire l'émotion des pauvres gens accourus sur le pas de leurs portes pour me témoigner leur compassion ; tous m'ouvraient leurs bras et nous confondions nos larmes. Je m'assis quelques instants chez l'un d'eux ; la femme pleurait tellement que le commandant se retira un moment à l'écart ; il me sembla qu'il passait la main sur ses yeux. Sensibilité réelle ou feinte? Je ne sais. Qui pourra jamais comprendre et sonder les sentiments de ces Teutons? Notre race restera toujours déconcertée au contact de la leur. Jamais un élan généreux ou sensible ne trouvera d'écho réel, ou tout au moins durable, chez ces descendants des barbares.

Notre chien Pa, recueilli par nos gens de basse-cour, vint gambader autour de moi, ce que voyant le commandant me dit :

— C'est votre chien? Je cherche un chien de chasse...

— Nous ne vous vendrons pas notre dernier ami, — lui répondis-je, et je remontai dans l'auto qui nous reconduisit à Noyon.

En arrivant à la Commandanture j'obtins, à la requête du commandant, un laisser-passer qui devait me permettre de retourner à Larbroye le lendemain. J'avais l'idée fixe de sauver la correspondance éparse sous mes pauvres meubles ; mais on me dit que je devais venir à midi chercher un homme qui m'accompagnerait ; en quittant le commandant je lui adressai quelques mots de remerciements qui me valurent un baise-main des plus accentués...

J'avais déposé chez notre hôte, M. B... les quelques tableaux pris dans les remises, seules épaves que le commandant ait consenti à mettre dans l'auto. Quand je rentrai, mon mari qui les avait aperçus dans le vestibule, vint à moi sans oser me questionner. Je lui entourai le cou de mes bras et je lui dis tout bas :

— Nous n'avons plus rien.

Il m'était impossible de prononcer ces paroles tout haut ; elle s'étranglaient dans mon gosier. Mon mari me dit qu'il s'en doutait, mais qu'il se demandait si nous avions été bombardés

ou incendiés ; je lui donnai tous les détails qui ne laissaient plus un doute sur l'incendie prémédité le dimanche où l'on nous chassa du château, et exécuté le mardi, après que la journée eut été consacrée au pillage et à l'enlèvement du mobilier. De nombreuses voitures de déménagement montant et descendant notre côte avaient été aperçues le lundi par nos paysans consternés ; le lendemain ils avaient vu des cavaliers monter chez nous, puis redescendre rapidement ; pas un coup de canon ne retentit, et les flammes s'élevèrent tout autour du château, bientôt transformé en un colossal brasier qui flambait encore à l'entrée de la nuit, jetant sur le village ses sinistres lueurs.

Mon mari a su depuis, par le directeur de l'usine à gaz, que des soldats allemands étaient venus le lundi 28 septembre lui demander, par ordre de leurs officiers, plusieurs tonnes de goudron « pour brûler le château de Larbroye », et M. l'abbé Stoffels, curé d'Ourscamp, nous raconta que ce même lundi 28, un officier logé chez lui lui avait dit en se frottant les mains :

— C'est demain que l'on brûle le château de monsieur de Brunier.

Il restera acquis aux annales de notre malheureuse région que nous étions les premières victimes destinées à assouvir la haine de ces bandits.

Je reviens au lendemain de la première cruelle ascension de ma montagne ; j'arrivai à la Commandanture à l'heure que l'on m'avait indiquée, pour y trouver l'homme qui devait m'accompagner ; il n'était autre que l'interprète de la veille, adjoint au commandant, mais je ne trouvai plus en lui le respect et la déférence qu'il m'avait témoignés devant son chef. Après m'avoir fait attendre une demi-heure, sous prétexte qu'il n'avait pas mangé, il arriva d'une allure brusque et dégagée, emboîtant le pas si vivement que j'avais peine à le suivre ; je n'avais point trouvé de voiture, bien entendu, mais je me flattais de pouvoir caser quelques objets chez nos paysans, j'avais surtout l'idée fixe de recueillir mes pauvres lettres éparses... En arrivant à Larbroye, je vis que la terreur paralysait la bonne volonté de ceux qui auraient pu venir à mon aide ; ma fille de cour et une autre femme consentirent seules à me suivre avec une brouette ; mais en arrivant aux remises je les trouvai ouvertes ; l'écriteau mis la veille par le com-

mandant n'avait servi à rien. Je poussai un cri d'alarme; l'interprète haussa les épaules :

— Nous ne pouvons empêcher nos hommes de se promener ni de prendre ce qui leur convient, — dit-il.

Ils avaient pris presque tous les objets empilés sur mon piano à queue ; je ne retrouvai que les débris d'un joli service en vieux Saxe et ceux d'une garniture de bureau commandée à Ulysse de Blois, lors de mon mariage. Les larmes me venaient aux yeux; l'interprète trouva le moment opportun pour commencer à jouer un *largo* de Bach sur mon bel instrument ; d'un geste indigné je l'arrêtai et le priai de m'aider à ramasser ma correspondance. Je cherchai en vain une collection de lettres à laquelle je tenais par-dessus tout ; elles venaient d'une religieuse du Sacré-Cœur pour laquelle j'avais eu un culte filial, mais toutes mes recherches furent vaines. D'autres papiers s'empilèrent dans un vieux torchon prêté par ma fille de cour. L'interprète nous pressait de redescendre, prétextant la proximité du canon ; il fallut encore abandonner ce qui aurait pu être sauvé. Je sentais les deux femmes talonnées par la crainte, et force me fut de redescendre portant mon paquet de correspondance ; les faïences furent recueillies par une famille de Larbroye. Je repris le chemin de Noyon; l'interprète fumait, les mains dans ses poches, et me laissait porter mes paquets. En sortant du faubourg de Montdidier, j'entendis que des cavaliers venaient derrière nous ; au moment où je me reculais pour les éviter, l'officier qui chevauchait à leur tête s'arrêtant brusquement, posa une question à l'interprète ; dès que celui-ci eut répondu, il s'inclina sur sa selle en me regardant :

— Madame de Brunier?

— Moi-même, monsieur.

— Madame, j'ai une correspondance privée à laquelle vous devez tenir beaucoup ; je l'ai recueillie pendant l'incendie de votre château et suis prêt à vous la remettre ; vous plairait-il de venir jusque chez moi?

Sur ma réponse affirmative, il mit pied à terre, confiant mes paquets à un cavalier qui les posa sur sa selle ; nous cheminions à pied en tête des cavaliers. Il avait une figure honnête, un regard qui me parut très franc.

— Combien je vous plains, — me dit-il; — mais aussi pourquoi votre château a-t-il favorisé l'espionnage?

— Eh quoi, — lui dis-je, — allez-vous me soutenir que vous croyez cette calomnie, inventée de toutes pièces pour nous ruiner et nous anéantir! Notre maison vous gênait, il eût été plus loyal de nous en avertir, ce qui nous eût, au moins, permis de sauver ce qu'elle contenait.

— Je vous assure, madame, que je n'ai jamais passé devant votre château sans que mes hommes n'aient reçu quelques balles.

— C'est très possible, puisqu'il y a des Français dans la montagne de Larbroye; mais de là à conclure que nous vous envoyions lesdites balles, il y a loin. On a visité notre maison plus de quarante fois pour y trouver un téléphone que nous ne possédions pas ; à l'heure présente vos officiers soutiennent encore que nous en avions un. J'ai juré devant le crucifix que nous ne cachions aucun espion ; on ne m'a pas cru ; je suis prête à le jurer encore : une Française catholique est incapable d'un pareil parjure. Je ne connais pas votre religion, mais si vous êtes seulement chrétien...

— Oui, — me dit-il, — je suis chrétien... Je vous crois, madame, mais vous ne convaincrez pas nos chefs.

— On ne peut convaincre ceux qui sont de mauvaise foi de parti pris...

Nous arrivâmes à la villa qu'il habitait sur le boulevard Sarrazin, et il me laissa un moment pour monter dans sa chambre d'où il redescendit avec une grande enveloppe fermée et portant la suscription : « Madame la propriétaire du château de Larbroye. »

— Vous voyez, — me dit-il, — je ne connaissais pas encore votre nom, mais j'avais déjà serré ces lettres pour vous les faire parvenir.

D'une main tremblante j'arrachai l'enveloppe et je reconnus la petite écriture bénie que j'avais désespéré de revoir. D'un mouvement spontané je la portai à mes lèvres et je tendis la main à l'officier; en cet instant il n'était plus pour moi qu'un homme accomplissant un acte d'honnêteté dont la valeur était doublée par le prix que j'attachais à ces précieuses lettres. Pourquoi faut-il que je n'aie pu garder cette

seule illusion, et qu'à un mois de là une rencontre fortuite me l'ait montré sous un jour si différent?

Je le savais retourné au front sous les murs de Roye, et ne pensais jamais le revoir lorsque, traversant la place de l'Hôtel-de-Ville de Noyon, je m'entendis interpeller :

— Bonjour, madame de Brunier.

Je me retournai et reconnus le capitaine Rump.

— Comment, c'est vous, — lui dis-je, — je vous croyais à Roye !

— J'en arrive exténué, j'y ai perdu deux de mes dents, pouvez-vous m'indiquer un dentiste?

Je lui proposai de le conduire jusqu'à une rue voisine où se trouvait le docteur W..., et chemin faisant je lui demandai des nouvelles du front.

Il prit une physionomie singulière, toute la franchise de son regard avait disparu :

— Les forces françaises sont si faibles, — me dit-il, — et les Français si ignorants de leurs intérêts ! Je vais vous dire une chose que vous ne croirez pas mais qui est réelle : l'Angleterre vous trahit ; vous n'avez qu'un moyen de lui échapper : donnez la main à l'Allemagne, nous écraserons l'Angleterre ensemble, et nous nous partagerons la Belgique ensuite.

Je le regardai avec stupéfaction sans trouver un mot à lui répondre ; en présence d'une semblable mentalité, la surprise me rendait muette. Des officiers qui vinrent à passer le détournèrent de moi un instant : j'en profitai pour disparaître. J'ai regretté ensuite de ne pas lui avoir jeté un cri d'indignation lorsqu'il m'avait déroulé la lâcheté de son plan. Le souvenir du service qu'il m'avait rendu a dû me retenir presque à mon insu ; je restai déconcertée, constatant une fois de plus qu'un bon mouvement n'est qu'un accident chez un Allemand. L'honneur est un mot dont il n'a jamais compris la signification ! Combien d'autres que celui dont je parle n'ont-ils pas considéré ce partage de la Belgique comme une solution toute indiquée pour terminer la guerre par une paix honorable pour nos deux nations : ils n'ont même pas compris le sentiment indigné que leurs paroles soulevaient en nous.

Je ferme cette parenthèse pour retourner au lendemain de ma seconde excursion à Larbroye. Certes, j'étais loin de me

résigner à la perte de ceux de nos meubles qui restaient encore dans les remises. Il me semblait toujours que j'obtiendrais l'autorisation d'aller les reprendre et je fis une nouvelle démarche par l'entremise de mademoiselle A..., qui tenta d'arriver jusqu'au général installé dans le bel hôtel Delacharlonie ; elle ne put le voir lui-même, mais son officier d'ordonnance lui promit que j'aurais dès le lendemain une auto et qu'un officier des plus aimables m'accompagnerait, il ajouta :

— Dites-lui qu'elle empile tout ce qu'elle pourra dans cette auto et qu'elle ne se mette pas en peine de son argenterie, je l'ai sauvée moi-même, et portée chez un banquier de Chauny ; je n'ai pu me défendre d'une grande pitié en assistant à cet incendie.

Cette assurance que je pris pour argent comptant (hélas, le triste jeu de mot !) m'avait rendu beaucoup de courage. Mon argenterie, fort belle et venant de nos deux familles, représentait une grosse valeur et un précieux souvenir.

Je partis donc de nouveau avec un officier de gendarmerie dans lequel je reconnus de suite celui qui m'avait conseillé d'enlever mon mobilier lors du premier emprisonnement de mon mari ; il me dit en s'installant auprès de moi dans la voiture :

— Vous voyez, madame, combien j'avais raison de vous conseiller de descendre votre mobilier à Noyon.

— Vous auriez dû, monsieur, pour compléter vos avertissements, me prévenir que ma maison était destinée aux flammes.

— Nous ne sommes pas la cause de ce qui est arrivé, les Français ont tiré sur votre château...

Je bondis devant cet affreux mensonge :

— Inutile de me donner le change, je sais que ma maison a été brûlée ; ceux qui ont commis ce forfait s'en sont vantés !

Il haussa les épaules comme tous ses pareils, chaque fois qu'ils sont pris en flagrant délit de supercherie.

Une fois encore je revis mes pauvres murs calcinés, les débris qui jonchaient le sol autour du château laissaient encore entrevoir soit un pan de rideau, soit un fragment de panneau. Je me souviens que je butai contre la carcasse de fer d'un bel abat-jour, cadeau de ma belle-fille; quelques franges

de soie rose y étaient restées attachées. En me dirigeant vers les remises je vis qu'elles avaient été ouvertes de nouveau ; une glace Louis XVI gisait à terre ; on l'avait jetée du haut pour la briser, car je me souvenais de l'avoir placée sur mon piano droit qui tenait le fond de la remise ; on avait aussi brisé des plats de Delft que je n'avais pu sauver l'avant-veille, et volé des coupes de bronze, des candélabres, etc., etc. Je me tournai vers l'officier en disant :

— On est encore venu ouvrir les remises ; il n'y a plus que la moitié des objets qui y étaient restés.

— Vous m'étonnez, — me dit-il, avec un vilain sourire, — que voulez-vous prendre de ce qui reste?

— Tout, — lui dis-je.

— C'est impossible, il faut choisir parmi les petits objets.

De fait, je ne pouvais mettre dans l'auto ni mes pianos, ni ma belle table de salle à manger, ni la grande horloge, ni les buffets et argentiers sculptés. Cette auto était une ironie, je le comprenais ; une console Louis XIV, extrêmement belle, aurait pu néanmoins y entrer ; l'officier consentit d'abord à l'emporter, puis il revint sur sa promesse devant la dénégation du chauffeur, que faire alors? Je ne pus recueillir que quelques tableaux et une très petite partie de mes cahiers de musique échappés aux flammes. Comme la première fois, on m'avait jeté un os pour m'apaiser ; j'étais si peu maîtresse de mon émotion que je tremblais de la tête aux pieds. Je voulus aller jusqu'à la serre et arroser une dernière fois toutes nos belles plantes encore en plein épanouissement ; un sous-officier de gendarmerie me laissa y entrer, mais en se tenant à la porte, il surveillait mes moindres mouvements. Je parcourus la basse-cour, toujours suivie de mes gardes du corps ; je vis l'anéantissement des bâtiments de ferme ; les étables et la laiterie en pierres voûtées avaient seules résisté aux flammes ; dans la laiterie je trouvai des bols de faïence qui avaient servi aux libations des hommes, et, parmi eux, un beau sucrier ancien en Saxe, encore souillé de vin.

L'officier de gendarmerie voulut s'asseoir un moment sur notre terrasse ; la beauté du panorama l'attirait malgré lui ; il m'offrit une cigarette sans soupçonner, je crois, l'impudence de son geste. Nous étions assis sous l'orme où je me tenais

toujours avec mes enfants ; je revoyais ces heures douces et tranquilles d'un bonheur qu'il me semblait n'avoir jamais compris avant ces jours d'angoisse !

L'auto se mit à gronder ; il fallait partir, j'eus encore un geste de supplication pour ma console, ce fut en vain...

— Que craignez-vous pour tous ces meubles, — me dit l'officier, — nos hommes ne sauraient s'en embarrasser, ils resteront dans vos remises.

J'eus encore la naïveté de croire à cette affirmation, tant l'absence habituelle de bonne foi est longue à admettre pour quiconque n'a pas l'habitude de la duplicité. Je suppliai l'officier de dresser en allemand une nouvelle pancarte interdisant l'ouverture des dites remises, que je refermai de mon mieux. J'espérais un déplacement prochain de cette occupation ennemie qui me permît de remonter en liberté notre chère montagne que je n'ai plus revue, hélas !

Une semaine environ après la journée dont je viens de parler, je rencontrai une femme de Larbroye, venue à Noyon pour des courses ménagères ; je l'interrogeai sur notre pauvre village et j'ajoutai :

— Personne n'est allé toucher à mes meubles, n'est-ce pas?

— Ah, pauvre dame, — répondit-elle, — tout est brûlé ! Nous avons vu la flamme s'élever des remises ; des fantassins ont mis le feu pour s'amuser.

Je me souviens que je dus m'adosser aux murailles en recevant ce nouveau coup, mais je répétai sans cesse :

— Vous devez vous tromper, pourquoi auraient-ils fait cela? cette fois ils n'avaient aucun ordre de leurs chefs.

— Mais leurs chefs leur laissent faire ce qu'ils veulent...

Je voulais douter encore... Toute illusion me fut enlevée par ma fille de cour que je rencontrai à deux jours de là ; elle me confirma le désastre en ajoutant que les soldats redescendus au village après ce haut fait se frottaient les mains en regardant la fumée, répétant sans cesse :

— Sellerie, remise !

Ainsi rien n'avait trouvé grâce devant ces barbares. La pensée de mon beau Pleyel à queue se présenta souvent dans mes cauchemars ; je voyais ses cordes tordues par la flamme, il me semblait les entendre gémir !

J'eus, à quelque temps de là, l'occasion de faire prendre des informations à Chauny concernant le prétendu sauvetage de mon argenterie ; les recherches démontrèrent qu'une caisse était en effet déposée, non chez un banquier, mais chez le maire de cette ville; il m'envoya la liste des objets qu'elle contenait, et je pus me convaincre qu'il ne s'agissait que de notre ruolz ; toute notre belle argenterie doit, à l'heure présente, orner des dressoirs de dames allemandes.

Quant à nos papiers de famille, s'ils n'ont pas été brûlés avec les valeurs et les titres de propriété qui étaient dans le secrétaire de mon mari, ils n'en sont pas moins perdus à jamais, ce dommage n'est pas de ceux qui se réparent !

Que ceux qui ont dépouillé nos enfants de ce légitime héritage en soient punis dans leur génération !

A la date anniversaire de la déclaration de guerre, je termine ce récit de nos personnelles infortunes. Il pourra sembler exagéré à ceux qui n'ont pas connu l'horreur de l'occupation, j'affirme qu'il est plutôt atténué...

J'aurais voulu mieux connaître la personnalité et les noms de ceux qui ont contribué à notre martyre. Je l'ai subi avec une émotion trop intense pour en avoir pris note et je me rends compte que cette lacune est regrettable. Je sais que notre habitation fut brûlée par le 9e régiment de pionniers et que trois officiers logeant au château de la Viefville chez mon amie, madame D..., se sont vantés d'y avoir mis la main; pour immortaliser ce haut fait, plusieurs de ces héros se sont fait photographier, arme au bras, devant les ruines de notre maison.

L. DE BRUNIER

Noyon, le 2 août 1915.

LA LUTTE

CONTRE LES SOUS-MARINS

La catastrophe du *Kléber*, coulé par une mine, le 27 juin, ... au large de la pointe Saint-Mathieu, nous rappelle qu'il y a des sous-marins mouilleurs de mines aux abords de Brest.

Par contre, l'arrivée sans encombre des premiers contingents américains dans un autre port de l'Atlantique, semble indiquer que l'atténuation de la guerre sous-marine, signalée à la fin de mai 1917, persiste à la fin de juin dans ces parages. Atténuation, ai-je dit; « rémittence » serait plus exact. Cette accalmie n'est que momentanée, et elle a pour cause un regroupement des sous-marins allemands, la remise en état des plus fatigués d'entre eux pour une nouvelle campagne. Celle-ci devait commencer dès la mise en route des gros contingents américains. La promptitude de l'arrivée des premiers régiments a dérouté Hindenburg et Ludendorf, qui ne les attendaient qu'à l'automne, et probablement aussi l'amirauté allemande, qui, mal renseignée par les chefs militaires, ne disposait que de faibles croisières de sous-marins dans l'Atlantique.

L'hypothèse d'un regroupement et d'une remise en état d'un nombre considérable d'immersibles n'a rien d'invrai-

semblable. Le *U. 52*, par exemple, qui entra désemparé à Cadix le 11 juin, à la remorque d'un torpilleur espagnol, fut trouvé exempt de toute avarie proprement dite ; mais les trains d'engrenages des machines auxiliaires qui mettent en marche les Diesel, étaient usés au point d'être devenus inutilisables. D'autres bateaux sont assurément dans le même cas.

Le regroupement doit être envisagé ainsi : . . . . . .

. . . . . .

. . . . . (*17 lignes censurées*) . . . . . .

. . . . . .

***

Ce bref exposé montre déjà que les sous-marins allemands, nos seuls adversaires sur mer, ne sont pas identiquement les mêmes dans toutes les eaux qui baignent la France : c'est un premier point important.

De plus, ces trois mers diffèrent entièrement les unes des autres par la profondeur, la transparence, le régime des marées et des courants, l'atmosphère qui s'étend au-dessus d'elles, les côtes qui les bordent et leurs dangers.

La lutte contre les sous-marins n'est donc pas du tout la même dans la Manche, dans l'Atlantique, et dans la Méditerranée. Il faudrait presque dans chacune de ces mers des procédés tactiques particuliers, et un matériel spécial. Ce vœu ne doit pas surprendre : les flottilles et les engins de pêche, produits par une expérience plus que séculaire, sont-ils des mêmes types sur tout le littoral de la France? Les picoteux de Boulogne, les bateaux de la mer du Nord, courts, à fond plat, pouvant échouer, ne ressemblent pas aux robustes dundees de Groix et des Sables, faits pour les longues randonnées en plein Atlantique, et ces puissants dragueurs semblent grossiers à côté d'une balancelle de Cette ou de Port-Vendres.

Les sous-marins et les chasseurs de sous-marins sont aussi des bâtiments de flottille. Ils doivent s'adapter aux conditions hydrographiques et climatériques de la mer où ils ont à

combattre. C'est à ce prix seul qu'ils fourniront le rendement maximum.

Prenons la région du Nord. Les brouillards y sont épais et fréquents, les eaux souvent opaques, les courants et les marées violents. Les hauts fonds obligent parfois le sous-marin à remonter à la surface pour franchir certains seuils; mais à la surface, n'ayant pas assez d'eau sous la quille pour pouvoir plonger, l'immersible devient un bateau comme un autre, justiciable du canon. Comme un autre? Non, tant qu'il aura deux moteurs au lieu d'un seul. Cet excédent de poids conduit à réduire sa vitesse; le moteur unique ne convient bien qu'aux grands sous-marins.

Il en résulte que, dans les mers du Nord, on pourra employer avec des chances de succès locaux, les chasseurs les moins rapides, à condition qu'ils aient un bon canon de 100, ou deux. Les filets de toute sorte, filets indicateurs, filets de barrage, filets traînants, filets armés donneront aussi les résultats les meilleurs dans ces eaux peu profondes, où les passes sont bien connues et bien définies. Par contre, à cause des brouillards qui leur ôteront la vue, l'efficacité des hydravions, si vantée ces derniers temps, sera fortement amoindrie.

Une organisation logique de la guerre anti-sous-marine est désormais possible. Jusqu'à ces jours derniers cette guerre a été faite en tâtonnant, au petit bonheur. Mais nous entrons, semble-t-il, dans une phase nouvelle de la défense; celle-ci devient plus méthodique, et partant, plus puissante.

***

Un décret du 18 juin 1917, vient, après deux ans et demi de péril sous-marin, de créer enfin la *Direction générale de la guerre sous-marine*. Cet organisme nouveau est-il complet, suffit-il à faire face à tous les besoins?

Dans son rapport au président de la République, M. le ministre de la Marine fait ressortir que, dès son arrivée au pouvoir, il a senti la nécessité de constituer « un service de la défense contre les sous-marins », et que la création de l'organisme nouveau est le résultat d'une expérience pro-

longée. Il répond en outre au vœu du Parlement. Cet acte enfin a pour objet de réunir en une seule direction générale tous les services qui concourent à la défense contre les sous-marins, en les dotant de moyens puissants et en leur laissant, « sous la haute autorité du chef d'état-major général, une large autonomie ».

Il n'est pas encore permis de faire l'historique de cette réforme, de dire les vicissitudes par lesquelles elle a passé, depuis l'arrivée au pouvoir de M. l'amiral Lacaze dans les tout premiers jours de novembre 1915 [1]. La situation navale était déjà très grave à cette époque. La série des torpillages intensifs (*Calvados*, *Ravitailleur*, *Torward*, *Woodfield*, *Clan-Mac-Allister* et tant d'autres !) s'ouvrait en Méditerranée en même temps que débutait l'expédition de Salonique. Les premiers grands sous-marins autrichiens armés de canons Skoda de 100, bientôt suivis d'allemands porteurs de pièces de 105 Krupp faisaient alors leur apparition sur les mers [2].

La marine nouvelle affirmait sa puissance. A un nouveau matériel, à de nouvelles méthodes de combat, devaient correspondre des organismes nouveaux, juxtaposés aux organismes et aux services anciens. Et il n'était point malaisé de prévoir que les bâtiments capables de plonger, conjugués aux avions et aux hydravions seraient bientôt *toute la marine*.

Les périodes de transition sont toujours difficiles ; un organisme très vieux, comme l'est celui de la marine française, a une tendance déplorable, mais naturelle, à faire entrer de force, et coûte que coûte, les nouveautés dans les cadres existants. Ceux-ci, en ce qui concerne l'organisme central, étaient représentés par l'état-major général de la marine, organe ayant derrière lui une longue carrière, modifié fréquemment en vue de donner à la guerre d'escadre sa forme la plus puissante et de lui fournir les moyens moraux et matériels les meilleurs d'atteindre son but, qui est la destruction de l'armée navale ennemie. On essaya naturellement de contraindre la guerre navale moderne à rentrer dans cet orga-

1. Nous fûmes les premiers à préconiser cette réforme, dans la conclusion de *Dreadnought ou submersible* (pages 295 et 297). Ce livre fut publié au milieu d'octobre 1915.

2. Récit du capitaine Julien Chauvelon, du *Ravitailleur*. *Matin* du 11 novembre 1915.

nisme existant, connu et estimé de ceux qui avaient patiemment travaillé à sa mise au point. C'était humain, sinon logique, et en tous cas conforme à l'esprit maritime et français.

Il faudrait être de mauvaise foi pour nier que le décret du 18 juin, en créant la direction générale de la guerre sous-marine, réalise un progrès réel et considérable. En installant l'organisme nouveau dans une immeuble différent et matériellement éloigné de celui où sont rassemblés les services de l'état-major, on contribuera efficacement à doter le nouvel organisme, celui de la guerre moderne, de la « large autonomie » qui lui fut promise par le préambule du décret.

Mais dans un pays de traditions comme le nôtre, il est bien rare que la perfection s'obtienne du premier coup quand on instaure une nouveauté.

La réforme à l'éclosion de laquelle nous assistons est de même nature que celle qui révolutionna la marine au début du XVIIe siècle, quand les *vaisseaux ronds*, mus par la voile, et armés d'artillerie moyenne faisant feu par le travers, remplacèrent définitivement les galères à rames, armées en pointe de canons de gros calibre. La puissance de la torpille, jointe à la faculté de plonger et à l'emploi de pièces à tir lançant des obus à grande capacité d'explosif, la mise au point définitive de la mine sous-marine et des engins de mouillage pour sous-marins, l'emploi de l'hydravion ont entièrement transformé la guerre sur mer.

Il est possible que l'amour excessif du passé, la puissance considérable d'intérêts de toute sorte, fasse conserver quelque temps encore les flottes cuirassées à côté des nouvelles flottilles ; — n'a-t-on pas vu, pendant plus de cent ans, les galères qui formaient la marine traditionnelle, demeurer, bien que parfaitement inutiles, à côté de la marine des vaisseaux ronds, qui se battait? Faute de pouvoir mieux, nous devons donc juxtaposer la marine nouvelle à l'ancienne, en la rendant le plus possible indépendante de celle-ci.

La Direction de la guerre sous-marine, telle qu'elle a été créée par le décret du 18 juin, est en réalité l'embryon du service central qui doit administrer la marine moderne et

pourvoir à ses besoins. Cet embryon est incomplet. Mais ses créateurs eux-mêmes ne se sont pas trompés sur l'importance de son rôle. Ils ont qualifié *services*, et non *sections*, les différents organismes dont l'ensemble constitue la « Direction générale ». Ce sont, d'abord, un service de renseignements, puis un service de la navigation commerciale ; l'aéronautique et les patrouilles aériennes forment un troisième service ; le service des patrouilles maritimes est fort chargé, puisqu'il comprend la défense des côtes, l'organisation des forces, l'étude des bâtiments de flottille ; il existe aussi un service des inventions, et en dernier lieu un service des relations avec le Parlement.

Pour donner à la Direction nouvelle une autonomie entière, il suffira de la compléter d'un service technique de *construction* des sous-marins, contre-sous-marins, hydravions, etc., d'un service des armes, torpilles, mines, projectiles, canons spéciaux qui n'ont rien à voir avec les armes anciennes ; et enfin d'un service du personnel, car les officiers canonniers, de manœuvre, etc., des cuirassés font un métier absolument différent de celui des officiers des flottilles de toute espèce qui constituent la marine moderne.

Mais ici apparaît un autre écueil qu'il sera fort malaisé d'éviter. S'il est indispensable de séparer la guerre sous-marine et anti-sous-marine de la guerre d'escadre, les flottilles de l'armée navale, celles-là luttant, combattant chaque jour, celle-ci se préparant inlassablement à une grande bataille problématique ; s'il *est nécessaire et urgent de ne pas laisser cette armée navale pomper toutes les forces vives de la marine*, il convient de ne pas détourner de son but la Direction de la guerre sous-marine, au préjudice des formations qui combattent les sous-marins ennemis. *La Direction générale de la guerre sous-marine doit être un état-major et une administration, non un organe de commandement.*

État-major, la Direction de la guerre sous-marine reçoit et recueille les renseignements, elle en apprécie la valeur, les classe, les procure d'urgence aux combattants et aux navigateurs qui ont intérêt à les connaître ; elle étudie les inventions, les expérimente, les met au point ; elle livre aux combattants et aux navigateurs les moyens de combat, bâtiments,

hydravions, armes défensives et offensives ; elle les répartit selon les disponibilités. Les premiers éléments lui seraient fournis par le désarmement des vieux cuirassés dont l'évolution de la guerre navale montre l'inutilité et l'impuissance. Je vais plus loin : je voudrais que la Direction de la guerre sous-marine construisît son matériel et ses engins et préparât les officiers et les équipages de ses flottilles. Mais là doit se limiter sa sphère. L'œuvre qu'on attend d'elle est déjà magnifique et nécessite le déploiement des plus belles facultés de l'homme et de l'organisateur : le discernement, le jugement, l'ordre, l'amour du progrès, la prévision des plans de l'ennemi, la connaissance des engins nouveaux et des méthodes de guerre nouvelles...

Tout autre est la tâche du chef militaire ; à lui appartient l'*action*. Dans la zone où s'exerce son commandement, il doit diriger la lutte contre les sous-marins, en toute indépendance, et sous son absolue responsabilité.

Il serait bon que le directeur général eût près de lui un ou deux officiers de confiance, qui fussent envoyés près des commandants de zone, non pour leur donner des instructions, mais pour connaître leurs désirs et leurs besoins, recueillir leurs observations, au moins après chaque affaire importante. On apprend plus en une heure de conversation avec un combattant, en prenant des notes sous sa dictée, qu'en lisant trois rapports de dix pages chacun.

***

Et ceci nous conduit à l'étude des zones de combat contre les sous-marins. Suivons l'ordre géographique. Nous avons d'abord la zone de la mer du Nord et de la Manche orientale, où nous nous trouvons en contact étroit, en collaboration intime avec les Anglais. La zone de la Manche occidentale, disons à partir de Saint-Malo, qui se relie à Brest à la zone atlantique. Cette dernière acquiert une importance exceptionnelle en ce moment; la collaboration anglaise y est moins intense, mais nous allons nous y trouver en rapports suivis avec les Américains et les Brésiliens.

Enfin, nous devons ne pas oublier la zone de la Méditerranée, fort importante aussi à cause de nos communications avec nos colonies de l'Afrique du Nord et avec la Grèce. Nous y opérons de concert avec les Italiens, les Anglais et demain les Grecs, qui vont rentrer en possession de leur flottille.

Est-il admissible que chaque allié, dans chacune de ces mers, agisse à sa guise et suivant ses intérêts? Non, évidemment. Cette méthode anarchique aboutirait à l'impuissance totale.

Nous avons d'ailleurs avec nos alliés, des accords qu'il suffirait de mettre au point, par exemple l'accord du 6 août 1914 avec l'Angleterre, qui donnait à celle-ci la direction des opérations navales dans toutes les mers, à l'exception de la Manche pour laquelle il existait des conventions spéciales, et de la Méditerranée « où la direction générale des opérations appartiendra à la France ». Il reste peu de chose de cet accord primitif, qui ne prévoyait ni les Dardanelles, ni la chasse aux sous-marins dans l'Atlantique.

L'accord de mai 1915 avec l'Italie lui donne la haute main sur l'Adriatique... Mais nous avons vu les croiseurs et les monitors anglais, les canonnières rapides françaises opérer, à maintes reprises, avec les bâtiments italiens ! Donc, une revision complète de ces accords s'impose.

Et voici dans quel sens pourrait être opérée cette revision, en ce qui concerne la lutte contre les sous-marins :

Les opérations dans le Nord (mer du Nord et Manche orientale) seraient placées uniquement sous le haut commandement anglais. *Nous devrions, toutefois, nous réserver la possibilité de prendre l'initiative, avec le concours de nos alliés américains, d'une opération offensive contre les côtes allemandes,* conformément au précédent créé par les Anglais eux-mêmes, qui ont décidé et conduit l'attaque des Dardanelles, nonobstant l'accord du 6 août 1914.

Nous conserverions la protection de nos côtes de l'Atlantique, utilisant sous le commandement français les forces légères mises à notre disposition par les Américains. Il serait à désirer que nos nouveaux et généreux alliés nous donnassent une aide immédiate en envoyant dans les eaux françaises une large part des vedettes et des petits patrouilleurs

qu'ils ont armés. L'utilité de ces unités légères et des hydravions, pour protéger les atterrages de Brest, Saint-Nazaire, Bordeaux, etc., à l'arrivée des transports de troupes des États-Unis, serait beaucoup plus grande sur nos côtes, qui fourmillent de sous-marins allemands, qu'aux ports de départ américains. Des croiseurs et de grandes canonnières suffisent là-bas à faire la police des bases clandestines de sous-marins, notamment au Mexique et au Venezuela. Les immersibles allemands sont peu nombreux outre-Atlantique. C'est ici qu'est le péril.

Enfin, toutes les patrouilles au large de l'Océan seraient, bien entendu, confiées au commandement américain, qui a si brillamment débuté en cette tâche difficile. Il est parvenu en effet à conduire, en parfait état, ses premiers contingents à la fin de juin dernier, et nous ne saurions assez le féliciter de son habileté et de sa vigueur. Son beau succès est une victoire.

En Méditerranée, le groupement de tous les moyens de lutte : patrouilleurs, destroyers, torpilleurs, dragueurs de mines, vedettes, sous-marins et hydravions devrait également être effectué sous les ordres d'un haut commandement français.

Les commandants en chef, qui devraient être jeunes, hardis, énergiques, — le grade importe peu, — seraient investis de la responsabilité absolue, mais aussi du *maximum* de moyens de toute nature, et autorisés à en régler l'emploi à leur guise. Ils seraient donc *complètement indépendants* des commandants d'escadres et des préfets maritimes.

***

Nous ne le répéterons jamais assez. La guerre sous-marine et anti-sous-marine est une guerre nouvelle, absolument différente de tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour. Il nous faut rompre avec les traditions surannées.

Ce que nous demandons, ce que beaucoup de jeunes officiers, qui ont combattu les sous-marins et qui ont bien voulu nous faire leurs confidences désirent, c'est un organisme

central complet et indépendant de renseignements, de répartition, de préparation des forces nouvelles et des engins nouveaux; des commandants en chef indépendants et responsables, auxquels on fournira le maximum de moyens, en leur laissant une pleine et entière liberté d'action; enfin, l'organisation complète des efforts des alliés, en donnant dans chaque zone le contrôle des opérations à la nation dont les bases sont à proximité, et qui a l'intérêt le plus direct à assurer la liberté des mers dans une région déterminée.

Nous aurons alors organisé logiquement la défensive, et nous verrons les résultats s'améliorer en notre faveur.

Ceux-ci nous dispenseront-ils d'une attaque des bases allemandes? Moins que personne je ne me hasarderais à l'affirmer.

OLIVIER GUIHÉNEUC

LETTRES D'HECTOR BERLIOZ[1]

LE MUSICIEN ERRANT

(1842-1854)

LXXIV

A Fiorentino[2].

Jeudi soir, [20 octobre 1852].

Mon cher Fiorentino,

Viendrez-vous demain à la cérémonie du baron de Trémont[3]? En tous cas, je crois qu'on vous a envoyé des places réservées, et en voilà encore une. Si vous venez et si vous parlez de la chose, soyez assez bon pour *remarquer* la présence parmi les choristes de mesdames Révilly, Sainte-Foix, Félix Melotte, Meyer, Favel, et celle de MM. Couderc, Sainte-Foix, Jourdan, Palianti. Mademoiselle Dobré n'a manqué aucune répétition. L'Opéra-Comique, comme vous le voyez, s'est montré plein de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril et du 15 mai 1917.
2. Critique musical au *Constitutionnel*, au *Moniteur*, etc.
3. L'Association des Artistes musiciens exécuta le *Requiem* de Berlioz, sous sa direction, à l'église Saint-Eustache, le 22 octobre 1852, pour les obsèques du baron de Trémont.

zèle. L'Opéra a envoyé M. Merly seul. Le directeur a voulu empêcher tout le chœur de prendre part à cette exécution ; les instances de Taylor ont été inutiles. Mais à quatre heures de cet après-midi *un ordre est venu* du ministère de l'Intérieur, qui a obligé M. Roqueplan à révoquer son veto et à remplacer son affiche prohibitive par un autre placard rédigé en sens contraire.

Vous ne pouvez probablement pas vous amuser à ce sujet dans votre feuilleton, mais sachez le fait, et *qu'on se le dise.*

La naïveté de Roqueplan, qui a dit à Taylor qu'il voulait m'interdire l'eau et le feu, *m'éteindre,* m'a fait passer un moment de gaîté, de félicité, de ravissement, inexprimables. Je ne le croyais pas aussi provincial.

Si je pouvais vous voir demain, avant l'*apparition* de votre feuilleton, que je ne regarde pourtant pas comme un épouvantail, j'aurais à vous parler d'une affaire.

Jetez-moi un mot à la poste pour me faire savoir où et quand je puis vous trouver.

Il ne s'agit pas du *Requiem.*

Requiescas in pace !

Tout à vous,

H. BERLIOZ

LXXV

A sa sœur Adèle.

Paris, 25 octobre [1852].

Chère sœur,

Je commençais à trouver long ton silence ; mais tu as couru, dansé, ri, vécu enfin, et je me félicite que ce soit à ces causes qu'il faille l'attribuer.

Quant à moi, j'ai été, il y a deux mois, assez malade, et Amussat (mon ancien professeur d'anatomie qui est devenu un de mes amis) m'a envoyé au bord de la mer. Je suis allé passer à Saint-Valery, en Normandie, dix jours qui m'ont remis en bon état. Henriette va de son côté assez bien. On a essayé dernièrement sur son bras paralysé l'effet d'un courant

électrique, mais sans résultat. Une pile de Volta assez forte n'a pas paru ranimer dans le membre la moindre sensibilité. Elle est assez gaie. Nous avons reçu une lettre de Louis il y a trois jours ; il était enchanté de son nouveau capitaine ; il se croit prêt, grâce à lui, à soutenir son prochain examen. Il est en route pour l'Europe en ce moment.

Je suis péniblement surpris d'apprendre que notre excellent oncle Marmion ne soit pas content de sa santé. Dis-lui mille choses affectueuses de ma part.

Je recevrai certainement de mon mieux notre petit cousin que je ne connais pas encore et M. Burdet. J'ai eu dernièrement ici son oncle Jules Berlioz ; il était venu faire des démarches à Paris pour une affaire d'orgues qui l'intéresse.

Je n'ai pas pu aller voir mon ancien camarade Constant Duffen, mais nous avons dîné ensemble il y a quelques jours à un banquet *d'anciens Romains* ou visiteurs de Rome.

J'irai voir madame Boutaud; ceci est plus aisé, elle est presque à ma porte [1].

Tu ne sais ni ne sauras jamais, en effet, ce que c'est que ma vie de Paris ; je *n'ai pas le temps de me livrer* au plaisir de voir mes amis seulement pour les voir. J'ai toujours tant de choses en train! C'est en ce moment un livre que je publie [2] ; c'est mon *Requiem* qu'on vient d'exécuter à Saint-Eustache ; ce sont des épreuves à corriger, des comités à présider, des intrigues à contrecarrer, des répétitions à faire. Je vais partir pour Weimar le 12 du mois prochain. Liszt m'y attend pour me faire entendre une représentation de mon opéra de *Benvenuto Cellini*, qui figure depuis six mois au répertoire du Théâtre ducal. J'y dois donner un concert en outre; ensuite je reviendrai en toute hâte à Paris.

Je suis un peu mal à l'aise depuis vendredi ; les émotions du *Requiem* en sont cause. Tu n'as jamais manqué une pareille occasion d'entendre mon ouvrage. C'était colossal : nous étions près de six cents, j'avais fait construire un amphithéâtre dans le chœur pour élever mes choristes, et l'effet en a été d'autant meilleur. Tout le Paris élégant y assistait; il y avait l'Institut, les artistes célèbres dans tous les genres, et une

1. Tous ces noms sont ceux d'anciens amis et de parents de Berlioz.
2. *Les Soirées de l'orchestre.*

foule compacte. J'ai eu le plaisir de voir pleurer bien des gens. Le directeur de l'Opéra a voulu, *la veille* de cette cérémonie, empêcher tout le personnel de son théâtre d'y prendre part: le baron Taylor, notre président, a inutilement tenté de le faire revenir de cette stupide décision, prise contre moi uniquement. Alors j'ai fait savoir la chose au ministre de l'Intérieur qui a immédiatement envoyé *l'ordre* au sieur Roqueplan *d'afficher* à l'Opéra que l'interdiction était levée. Ce soufflet donné au monsieur a rendu plus piquant le succès que j'ai obtenu le lendemain. Au reste, tous les artistes étaient résolus à venir malgré la défense. Cela fait grand bruit. Cette messe funèbre était célébrée pour le repos de l'âme du baron de Trémont, qui vient de léguer sa fortune aux artistes.

Je suis désolé qu'aucun de vous ne se soit trouvé là. C'était une de ces solennités d'art qu'on ne voit que deux ou trois fois dans la vie.

Adieu, chère petite sœur.

Mille amitiés à ton mari et à tes *demoiselles*.

H. BERLIOZ

P.-S. — On s'agite en ce moment pour faire exécuter mon nouveau *Te Deum* à la cérémonie du sacre qui aura lieu le 4 décembre. Mais je ne crois pas qu'on réussisse. Le Président n'aime guère la musique, et il faudrait dépenser pour mon ouvrage une trentaine de mille francs. Si cela se faisait pourtant, je n'irais pas à Weimar[1].

LXXVI

A son beau-frère Suat.

Paris, 29 octobre 1852.

Mon cher Suat,

Voici un papier timbré que je reçois et que *j'ai lu*. Il s'agit d'un procès qu'on nous fait pour un détournement d'eaux. Qu'ai-je à faire à ce sujet? Rien sans vous en tout cas. Soyez assez bon pour me mettre au courant de la chose.

1. Le *Te Deum* de Berlioz ne fut exécuté qu'en 1855, sous la responsabilité personnelle de l'auteur.

J'aimerais mieux être accusé d'un détournement de mineure que d'un aussi prosaïque détournement ; mais enfin on détourne ce qu'on peut.

Dites à Adèle que j'ai vu madame Boutaud et que je l'ai trouvée gracieusement bonne comme toujours. Son mari est bon aussi, mais moins gracieux. Je parle en *statuaire*. Ils sont allés l'un et l'autre au *Requiem*. Faites donc lire à Adèle *le Constitutionnel* d'avant-hier mardi. Je me propose de vous envoyer dans quelques jours un volume que vous lirez, je l'espère, et que je me suis donné un mal affreux à écrire en *français*. Quelle infernale langue ! En tout cas, c'est à vous Suat, que j'enverrai le livre, parce que vous êtes le seul de la famille qui voudra bien s'y intéresser.

Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — On court, on parle, on agit beaucoup en ce moment pour faire exécuter mon *Te Deum* au sacre. J'attends une audience de l'Empereur.

LXXVII

A Auguste Barbier.

Weimar, vendredi 19 novembre 1852.

Mon cher Barbier.

Je profite d'un quart d'heure de liberté que me laissent nos répétions pour vous dire que la première représentation de la reprise de *Benvenuto* a eu lieu avant-hier avec un succès pyramidal, sous la direction de Liszt[1]. On m'a forcé de *comparoir* après le dernier acte et acclamé d'une façon fort confortable.

Vraiment, parole d'honneur, tel qu'il est maintenant, *Benvenuto* est un gentil garçon. Le grand final du Carnaval,

1. Liszt, à ce moment *Capellmeister* du duc de Weimar, avait, dès 1850, inauguré sa mission d'art dans cette ville en y donnant la première représentation de *Lohengrin* ; il la continuait en remettant à la scène le *Benvenuto Cellini* de Berlioz, tombé à l'Opéra de Paris quatorze ans antérieurement. Auguste Barbier est un des auteurs du poème de cet opéra.

le serment des Ciseleurs, les airs d'Ascanio et de Teresa, et la prière à deux voix avec les litanies, et surtout la scène du Cardinal ont produit un effet assez rare.

Nous avons deux femmes de talent, un très bon Fieramosca et un Cellini convenable pour les scènes énergiques : néanmoins il dit assez bien la romance ; quant à l'air : *Sur les monts*, il n'a jamais osé le chanter... La mise en scène est excellente, la pantomime d'Arlequin et Pierrot très bien exécutée. En somme c'est charmant.

Vous dire ce que j'ai éprouvé de *triste* joie, en établissant une comparaison entre cette exécution bienveillante et la sale cabale que nous avons subie à l'Opéra, me serait difficile. J'en avais le cœur serré.

Je vous quitte pour aller à la dernière répétition du concert que je donne demain, et dans lequel figurent *Roméo et Juliette en entier* et les deux premiers actes de *Faust*. J'ai cent choristes et un bon orchestre. Tous les hôtels de Weimar sont pleins d'amateurs de musique venus de Hanovre, de Brunswick, d'Iéna, d'Eisenach et de Leipsig pour assister à ce concert et à la deuxième représentation de *Cellini* qui aura lieu après-demain dimanche.

Je vous donnerai des détails à mon arrivée à Paris. Je pars mardi prochain.

Adieu, adieu, je vous serre la main et je vous transmets le mot d'un critique de Brunswick [1] qui ne m'a adressé que ce compliment en m'embrassant : *E pur si muove !*

H. BERLIOZ

LXXVIII

A L. Duchesne.

[Paris], 26 novembre 1852.

Mon cher monsieur Duchesne,

J'arrive de Weimar où je suis allé entendre deux représentations de mon opéra de *Benvenuto Cellini* ressuscité et je trouve

1. W.-R. Griepenkerl, chaud partisan de Berlioz dès son premier voyage en Allemagne, auteur d'une brochure intitulée : *Le Chevalier Berlioz à Brunswick*, 1843.

votre article sur le *Requiem*. Mille fois merci. Je ne vous dirai pas que c'est admirablement écrit et compris, vous me louez trop pour que je vous loue ; mais je vous avouerai très naïvement que vous m'avez comblé de joie, et que j'ai été ému jusqu'aux larmes en vous lisant.

Le passage sur le *Quid sum miser* surtout m'a ravi, par la raison que ce morceau est de ceux que j'estime particulièrement et que le public et les critiques ne remarquent pas. Il faut un sentiment très fin de l'expression musicale pour se plaire à ce style ; et ce sentiment vous le possédez évidemment au degré le plus élevé. Cet article sera lu et traduit, je n'en doute pas, par les premiers critiques de l'Allemagne et par ceux de Londres qui, déjà l'an dernier, ont à plusieurs reprises réclamé l'exécution du *Requiem* sans l'obtenir. Je vous dois donc beaucoup plus que vous ne pensez pour ces belles pages, écrites, je le sais, il y a plusieurs années, mais que vous avez si bien adaptées à la cérémonie du baron de Trémont.

M. Taylor, et le comité de notre grande association, vous en sauront un gré infini.

Permettez-moi donc de vous serrer la main et de me dire votre bien dévoué et reconnaissant,

HECTOR BERLIOZ

LXXIX

Au même.

Paris, dimanche [27 décembre 1852].

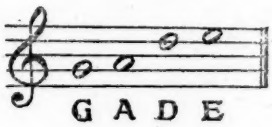
Mon cher monsieur Duchesne,

Ne m'accusez pas ; je voulais avoir, en vous écrivant, quelque bonne nouvelle à vous annoncer. Mais je suis comme la sœur Anne, je ne vois rien venir. L'Empereur ne veut prendre aucune détermination relative aux cérémonies de son sacre, ni se décider à former une chapelle impériale[1]. Le *Te Deum* est donc toujours à l'état de mythe.

1. Berlioz avait rédigé, pour être communiquée à Napoléon III, une note sur l'organisation d'une Chapelle impériale. La Bibliothèque du Conservatoire en possède l'autographe.

Savez-vous que c'est charmant de votre part de m'avoir ainsi mis en train de vous écrire de temps en temps. Je profiterai de la permission si vous trouvez *celui* de me répondre.

Je sors d'un affreux concert donné dans la salle de Sainte-Cécile, où j'ai entendu de très mauvaises choses, et une symphonie estimable de cet estimable Gade, disciple et imitateur de Mendelssohn. Ce Gade, dont le nom s'écrit ainsi en musique :



est né en Danemark ; cela se voit à la tristesse nébuleuse de sa musique. On devine qu'il n'a pas senti souvent le soleil.

Tout a l'humeur danoise en un auteur danois.

Et pourtant, il y a un talent incontestable là-dedans. Il vaudrait mieux qu'on pût dire le contraire.

Auber a produit un joli opéra dernièrement [1]. Le troisième Théâtre-Lyrique en enfante d'atroces; voilà à quoi il sert.

Nous avons fait l'autre soir des trios chez moi, avec Vieuxtemps, mademoiselle Clauss et Cossmann. Rien que cela ! direz-vous. Oui, rien que cela ! Ils nous ont joué des trios de Schubert, dans lesquels il y a des choses admirables et neuves. Et quelle exécution ! Le dernier concerto de Vieuxtemps est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre symphonique. Son talent d'exécution est plus grand qu'il ne le fût jamais ; il fait fureur ; tellement fureur que, malgré les frais de son petit orchestre de cinquante musiciens, je crois qu'il a gagné cinquante francs à son premier concert et qu'il en gagnera cent au second... grâce aux Russes, aux Allemands et aux Anglais qui sont à Paris.

J'irai demain regarder *la colonne*, pour être fier d'être Français.

Quant à faire moi-même de la musique à Paris, c'est ce qui ne m'arrivera plus. Je me contente de Londres où j'ai de bons

1. *Marco Spada*, représenté pour la première fois le 21 décembre 1852.

amis et un fameux orchestre et un admirable public. On s'occupe en ce moment de m'y arranger trois concerts pour le mois d'avril. Je ne sais si on réussira à tourner certains obstacles qui viennent de se présenter par le fait d'un docteur Wilde, professeur au Conservatoire, ami d'un millionnaire et imitateur de Hændel. Je vous ferai savoir le dénouement de cette petite intrigue digne de Paris.

Mille amitiés sincères.

Je suis installé rue de Boursault, nº 19.

H. BERLIOZ

LXXX

A sa sœur Adèle.

Paris, 28 décembre 1852.

Chère sœur,

Je suis un instant libre ce soir, un instant seulement, j'en profite pour t'écrire. Ta lettre m'a fait bien plaisir. Pourquoi ne te décides-tu pas à venir à Paris? Tu me fais une singulière question en me demandant si cela me fera plaisir que tu viennes. Sans doute je n'ai pas de chez moi où je puisse te recevoir, mais nous nous verrons au moins ; nous causerons, tu t'amuseras peut-être. Je n'ai pas revu madame Boutaud depuis ma première visite, le voyage de Weimar et mes affaires actuelles m'ont empêché d'y retourner. Elle est très gracieuse quoique souffrante; son mari est moins gracieux quoique bien portant. Il est venu me rendre ma visite, je n'y étais pas. Je leur ai indiqué, sans avoir l'air de rien savoir, l'adresse d'Amussat, le premier médecin-chirurgien pour les maladies de la nature de celle de madame Boutaud. Je ne sais si mon indication aura servi à quelque chose. Amussat est un homme de génie, un des premiers hommes de l'époque, qui a sauvé la vie et épargné des tortures atroces à bien des femmes.

Je n'ai rien à te dire de positif dans mes affaires ; l'Empereur ne se décide à rien, il ne forme pas de chapelle, il ne veut pas qu'on lui parle de son sacre, il renvoie tout à l'époque de son mariage. Son secrétaire intime m'a invité à passer la

soirée chez lui dernièrement (chez le secrétaire) et j'ai su tout, c'est-à-dire rien. Ce monsieur Lefebvre-Daumier, et sa femme, et toute sa maison, sont de mes partisans les plus décidés. Ils m'ont appris qu'ils venaient même à mes répétitions quand je fais entendre quelque chose à Paris. Si l'on peut être bien recommandé à l'Empereur je le suis. Mais... Il a pourtant dit l'autre jour à quelqu'un qui me l'a répété : « Ah ça ! Pourquoi donc répand-on le bruit que je n'aime pas la musique?... Il me semble que je l'aime beaucoup. » Il l'aimerait peut-être s'il savait ce que c'est.

Louis est revenu de la Havane ; il a passé quatre jours à Paris, et maintenant il est au Havre où il fait son cours d'hydrographie et d'autres études pour passer son examen dans trois mois. Ce pauvre cher enfant n'a pas la plus légère idée d'économie, et pour lui, comme pour M. Scribe, *l'Or est une Chimère* dont il *se sert* très maladroitement. Mais je te prie de ne jamais lui adresser un reproche là-dessus. Son métier n'est pas des plus charmants, et quand il est à terre et que j'ai de l'argent, je ne veux pas qu'il se prive trop. Et puis nous sommes si camarades que, les trois quarts du temps, quand il me fait un compte d'apothicaire, je pars d'un éclat de rire comme si j'étais de moitié dans la farce. J'y suis en effet, et pour plus de la moitié. Il faut encore des protections pour obtenir qu'il passe ce fameux examen et qu'il soit reçu volontaire. Heureusement je lui ai obtenu celle de l'amiral Cécile qui m'a fait dire ce matin qu'il se chargeait de tout.

Il y a un grand tripotage à mon sujet dans ce moment à Londres. J'ai dérangé une position officielle l'an dernier, et l'homme qui l'occupe voudrait m'empêcher de revenir ; mais j'ai des amis qui s'agitent avec une fureur ravissante. Je suis presque heureux de cet obstacle inattendu, à cause de la preuve qu'il me donne de la chaleureuse amitié qu'a pour moi mon public anglais.

L'affaire de Weimar[1] fait toujours grand bruit dans les journaux allemands et ici.

Adieu, on m'apporte un paquet d'épreuves, et je dois subir *celle* de les corriger.

1. La « Semaine Berlioz » où *Benvenuto Cellini* avait été représenté deux fois et où l'auteur avait dirigé un concert de ses œuvres.

Mille amitiés à ton mari, à mon oncle, que je voudrais revoir aussi. Je me figure en ce moment que je l'égayerais, et peut-être demain je serais triste comme un enterré qui n'est pas mort.

Je t'embrasse sur la joue de tes deux filles.

Ton dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXI

A Lefebvre-Daumier [1].

[Paris], dimanche soir 16 janvier [1853].

Monsieur,

J'espérais pouvoir, mercredi prochain, aller offrir à madame Lefebvre-Daumier un exemplaire de mes *Soirées de l'orchestre* et la prier de lire avec bienveillance ce volume destiné aux artistes surtout.

Malheureusement on me menace d'une première représentation dans l'un des théâtres lyriques et ma soirée me sera en conséquence enlevée.

Veuillez, monsieur, être assez bon pour présenter à madame Lefebvre, et le livre, et mes très humbles excuses.

Je pousserai même l'indiscrétion jusqu'à vous demander de présenter aussi un exemplaire relié du même ouvrage à l'Empereur, avec la lettre qui y est jointe, si vous la trouvez convenable; je serai bien reconnaissant de cette double faveur [2].

Recevez, monsieur, avec l'expression de ma gratitude, celle de mes sentiments les plus distingués.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

1. Voir la lettre du 28 décembre 1852.

2. Cette lettre de Berlioz à Napoléon III n'a pas été retrouvée. *Les Soirées de l'orchestre* contiennent un chapitre consacré à Napoléon Ier comme protecteur de l'art musical (article écrit dès 1837) sur la lecture duquel Berlioz comptait peut-être pour inspirer au nouvel empereur le dessein de le protéger à son tour. Mais il ne tarda guère à se voir déçu dans cette espérance.

LXXXII

A Fiorentino.

Paris, 10 février 1853.

Mon cher Fiorentino,

Je vous remercie de votre obligeante colonne consacrée aux *Soirées de l'orchestre.* Je l'ai lue ce matin. Il paraît qu'en écrivant nos feuilletons à peu près en même temps nous avons rêvé de Molière tous les deux, car nous avons l'un et l'autre cité la même phrase de M. Jourdain. Les beaux esprits se rencontrent... Sans rire, vous étiez bien bon camarade, et je désire bien vivement que vous puissiez quelque jour en dire autant de moi.

Ce n'est pas ma faute si les grandes affaires musicales ne vont pas; j'ai tout fait de mon côté et mes amis ont tout fait du leur pour les faire marcher, vous ne vous êtes pas épargné non plus... Espérons encore dans une autre cérémonie[1]... [La chanson de Béranger est plus que jamais de circonstance :

Les vieux, les vieux
Sont les gens heureux !...

Et nous restons :

Les gueux, les gueux
Qui s'aiment entre eux,

mais qui n'ont ni places, ni argent, ni honneurs, ni cordons, excepté le cordon de leur portier, qu'ils seront même obligés de voler le jour où ils voudront se pendre] [2].

Adieu, je vous serre la main.

H. BERLIOZ

1. Allusion aux vaines tentatives d'exécution du *Te Deum* au mariage de l'Empereur.

2. Les mots entre crochets ont été cités dans *le Crépuscule d'un romantique*, de M. Adolphe Boschot, p. 305.

LXXXIII

A L. Duchesne.

[Paris], 10 février [1853].

Mon cher monsieur Duchesne,

Pardonnez-moi de ne vous avoir pas encore remercié du splendide panier de venaison que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vos perdreaux, votre lièvre, vos lapins ont fait l'admiration de plusieurs amis, gens de goût, que j'ai réunis pour leur faire fête.

Depuis que vous m'avez écrit, j'ai eu bien des tracas à l'occasion de mon *Te Deum*. On avait décidé, chez le colonel Fleury, secrétaire de l'Empereur, que cet ouvrage serait exécuté à la cérémonie du mariage. Mais les hommes officiels sont venus se jeter à la traverse et j'ai été mis de côté pour faire place à un pot-pourri composé de : Fragments de l'*Oratorio du Sacre* de Lesueur, fragments de la *Messe du Sacre* de Cherubini, fragment d'une sacrée messe d'Adam, et enfin (le croirez-vous?) d'une marche empruntée au *ballet* des *Filets de Vulcain* de Schneitzhœffer, plus d'un plain-chant orchestré par Auber. Que de monde employé, que de *morts* mis en bataille pour empêcher un pauvre homme vivant de faire son chemin !...

Je me suis ruiné en frais de copie. Maintenant on prétend que le *Te Deum* sera splendidement exécuté au sacre... vous pouvez parier qu'il ne le sera pas. La mystification aura peu de sel, car je ne crois pas le moins du monde à ces belles paroles.

[En attendant, tout m'est fermé ici, l'Opéra, le Conservatoire et l'Église. Quant à l'Opéra-Comique, il ne me sourit que d'un sourire un peu niais, et pour le troisième théâtre dit Lyrique, ce n'est qu'un égout musical où tous les ânes de Paris vont pisser. Je n'ai pas envie d'en accroître le nombre.]

Rien n'est terminé avec l'Angleterre ; j'attends.

Et vous, la chasse et l'administration[1] à part, que devenez-vous? Vous songez! Car que faire à Vervins à moins que l'on n'y songe? Quel pays est-ce? y joue-t-on au boston?... se couche-t-on à neuf heures?... y a-t-il des *falots* pour reconduire chez eux les joueurs de boston? Estime-t-on beaucoup les tragédies de Voltaire? Croit-on fort et ferme à la République? à la liberté? à l'égalité? Admire-t-on les rêveries des socialistes? Méprise-t-on bien les arts et les artistes? Croit-on que les journaux disent la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? Que nous autres, forçats du feuilleton, gagnons quarante mille francs par an? Que madame Sand est toujours en habits d'homme? Que Dumas est exilé? Que Gueymard est un chanteur? Qu'Adam est un... etc. Si on ne fait pas tout cela, si on ne croit pas tout cela, si on ne dit pas tout cela, que diable croit-on, fait-on et dit-on donc?... Vous n'êtes pas en province alors; il faut que Vervins soit quelque capitale peu connue, comme *San Marino* ou Monaco... ou Paris.

Assez divagué, donnez-moi de vos nouvelles, et écrivez-moi une de vos charmantes lettres écrites de main de *maire* (il ne manque qu'un T, c'est un nouveau genre de calembour).

Mille amitiés sincères.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXIV

A Émile Prudent[2]

[Paris], 9 avril 1853.

Mon cher Prudent,

Je suis vraiment heureux que les quelques lignes qui vous concernent dans mon dernier article vous aient fait plaisir. Votre morceau m'a causé un tel ravissement que je vous devais de le louer de mon mieux. Oui, mon cher ami, vous avez raison, marchez toujours et moquez-vous des petits obstacles comme des petits hommes, comme des petits senti-

1. Le correspondant de Berlioz était maire de Vervins.
2. Pianiste et compositeur, auteur de *la Danse des fées*, dédiée à Berlioz.

ments, comme de toutes les petitesses de ce monde. Ce qui est fait est fait, et c'est là le difficile de *faire* quelque chose !...

J'ai depuis votre départ reçu une nouvelle proposition de M. Gye pour monter *Benvenuto* à Covent-Garden. L'affaire est maintenant terminée, on copie à force, et dans huit ou dix jours j'enverrai les rôles et les chœurs pour commencer les répétitions...

Nous nous verrons donc très probablement à Londres d'ici à un mois. Joignez aussi aux renseignements que je vous demande quelques détails sur la troupe chantante réunie en ce moment à Londres. Par quoi a-t-on fait l'ouverture de Covent-Garden? Tamberlick est-il arrivé? Ronconi, Formes, Tagliafico? Je ne sais rien. J'ai écrit à madame Jullienne à ce sujet et je n'ai point encore reçu de réponse. Quant à M. Gye, il est d'un laconisme d'homme d'affaires et ses lettres ne me disent rien.

Adieu, mille amitiés et mes compliments empressés à madame Prudent. Marie vous dit mille choses à tous les deux.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

LXXXV

A Brandus.

[Londres], 17, Old Cavendish street, 1er juin 1853.

Mon cher Brandus,

J'ai reparu avant-hier pour la première fois devant le public anglais au quatrième concert de la Société philharmonique de Hanovre-Square. C'était dangereux. Le ban et l'arrière-ban des classiques s'y étaient donné rendez-vous.

L'exécution d'*Harold* a été étonnante de verve et de précision, j'en dois dire autant de celle du *Carnaval romain*. On m'a énormément applaudi malgré la fureur de quatre à cinq ennemis intimes qui, m'a-t-on-dit, se crispaient dans leur coin. Mon nouveau morceau en style ancien (*le Repos de la Sainte Famille* [1]), délicieusement chanté par Gardoni, a produit un

1. Troisième morceau de *la Fuite en Égypte*, laquelle, à son tour, devint la seconde partie de *l'Enfance du Christ*.

effet extraordinaire, et il a fallu le redire. Je ne l'avais jamais entendu, même au piano; je vous assure que c'est très gentil.

Davison[1], qui est venu plein de joie m'embrasser après le concert, n'a rien écrit encore. Le *Morning Herald* d'hier contient un superbe article dont l'auteur m'est encore inconnu. Faites quelques lignes pour la *Gazette* de dimanche si cela se peut. Mentionnez Sainton, le premier violon de Covent-Garden, qui a joué supérieurement l'alto solo dans *Harold.*

Bottesini[2] a eu également un beau succès en exécutant avec son inconcevable habileté ordinaire un nouveau concerto de contrebasse de sa composition fort remarquable, *agréable* et bien instrumenté.

Tous mes amis disent ici que ce succès à la *vieille* Société philharmonique était immensément difficile à obtenir. Il y avait foule compacte, et j'ai eu le plaisir de reconnaître qu'une grande partie de l'auditoire était venue pour moi seul, puisqu'un tiers de la salle s'en est allé quand mon dernier morceau a été joué.

Nous travaillons tant que nous pouvons à Covent-Garden pour *Cellini*. Les chœurs sont déjà sus, mais les acteurs ont encore beaucoup à apprendre. La chute complète de *Rigoletto* ayant obligé Gye à remonter coup sur coup cinq ouvrages pour entretenir son répertoire, on a dû nécessairement employer le temps à cela et mes chanteurs n'en sont encore qu'à leur cinquième répétition. Je crois que l'ouvrage ne pourra guère être représenté avant le 25 ou même le 30 de ce mois. Tamberlick, si je ne me trompe, sera superbe. Voici ma distribution :

Cellini	Tamberlick.
Le Cardinal	Formès.
Fieramosca	Tagliafico.
Francesco	Stigelli.
Bernardino	Polonini.
Teresa	Madame Jullienne.
Ascanio	Madame Nantier-Didiée.

1. Critique musical du *Times*, directeur fondateur du *Musical Wold* ; avait fait bon accueil à Berlioz dès son premier voyage à Londres ; fut, par la suite, ennemi déclaré de Wagner.

2. Contrebassiste virtuose en renom.

Harris a un grand projet de mise en scène pour le Carnaval de Rome. Je crains même qu'il ne fasse trop de choses et qu'il ne gêne l'exécution du grand final. Mais j'y veillerai. Tout le monde est bien disposé, les choristes applaudissent comme des enragés aux répétitions. Espérons.

Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXVI

A Auguste Barbier.

Londres, samedi 10 juin [1853].

Mon cher Barbier,

Ne viendrez-vous pas voir notre *Benvenuto* à Covent-Garden?... Il sera splendidement mis en scène et exécuté sous ma direction d'une façon assez exceptionnelle ! J'ai le plus merveilleux ténor (Tamberlick) qu'il soit possible de désirer, qui chante et comprend ce rôle admirablement, une excellente Teresa, un ravissant Ascanio et les deux meilleurs chefs d'atelier qu'il soit possible d'avoir pour Francesco et Bernardino; un orchestre superbe, un chœur excellent, et un chef d'orchestre *suffisant* (c'est moi qui conduis) : pardonnez le calembour. Tout ce monde m'est entièrement dévoué. Le directeur de la scène me promet un carnaval éblouissant. On attend cela à Londres avec une impatience que mon dernier succès à la Société philharmonique a encore excitée. Tout me fait espérer que nous allons prendre une revanche éclatante. Venez, venez donc, cher grand poète. Ces émotions-là ne sont pas fréquentes dans la vie... et Londres est si près de Paris.

Benvenuto sera joué vers le 22 de ce mois.

Vous ne pouvez pas vous douter de la différence qu'il va y avoir entre le *Malvenuto* de Paris et *Benvenuto* de Londres.

Au lieu du souper de Duponchel, nous allons avoir un dîner de Tamberlick à Hamstead ces jours-ci. Le grand ténor nous traite, il invite tout le personnel de *Cellini*. Il le peut, il gagne 125 000 francs par an. Pardonnez-lui, c'est un excellent

honnête homme, simple comme vous et moi ; ce n'est pas sa faute s'il a une voix d'or.

Adieu; si vous ne venez pas, je ne bois pas à votre santé au dîner de Tamberlick.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

LXXXVII

A Tamberlick.

[Londres], vendredi soir [juin 1853].

Mon cher monsieur Tamberlick,

Soyez assez bon pour amener avec vous demain matin Tagliafico (dont je ne me rappelle pas l'adresse). J'ai fait une coupure dans le final du dernier acte et il est indispensable qu'il répète le changement avec moi.

A demain à 11 heures au théâtre.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

LXXXVIII

Au journaliste Lecomte.

[Londres], Lundi 27 juin [1853].

Mon cher Lecomte,

J'ai d'abord à vous remercier de votre article de l'*Indépendance* ; je n'ai pas eu un moment de repos depuis qu'il a paru. De là le silence que j'ai gardé après la réception de votre lettre. Ne m'en veuillez pas, j'étais à demi mort.

Maintenant, sachez que, pour *Benvenuto*, toute l'armée italienne a fait à mon insu une levée de boucliers et qu'elle s'est adjoint les gens de Lumley, hostiles à Covent-Garden à cause de la clôture du théâtre de la Reine. On m'a caché jusqu'au dernier moment cette organisation hostile, existant dès la

semaine précédente, et qui est déterminée à faire scandale chaque soir si je continue.

Les Italiens prétendent que je viens me moquer d'eux dans un théâtre italien et que les Français et les Allemands envahissent Covent-Garden. Il y a en effet trois acteurs français, un Belge et deux Allemands dans le personnel de mes acteurs. Ils ont beaucoup applaudi Tamberlick, qui est Italien et qui a été superbe dans le rôle de *Benvenuto*.

En somme, veuillez dire seulement ceci : « *Benvenuto* a été représenté sous la direction de M. Berlioz, samedi dernier, devant la Reine, le prince Albert, le roi de Hanovre, et une assemblée très brillante. Un violent conflit d'opinion s'est élevé au sujet de cette partition. L'auditoire était dans une agitation extraordinaire ; on a redemandé plusieurs morceaux, et l'air d'Ascanio, supérieurement chanté et mimé par madame Nantier-Didiée, a été répété au milieu des applaudissements. M. Berlioz, rappelé avec insistance à la fin de la pièce, s'est abstenu de reparaître. »

Mille amitiés. Je suis dans un tourbillon.

Excusez l'incohérence de ma lettre. On m'engage pour un grand concert à Exeter-Hall. Je ne sais où donner de la tête.

H. BERLIOZ

LXXXIX

A Brandus.

Londres, 27 juin [1853].

Mon cher Brandus,

Une formidable armée italienne, organisée depuis quinze jours sans qu'on ait osé m'en avertir, est venue faire scandale pendant toute la soirée de la première représentation de *Benvenuto*. On chutait les acteurs avant qu'ils eussent ouvert la bouche et on a chuté *l'ouverture du Carnaval romain* pendant qu'on l'exécutait. La presse anglaise, à l'exception du *Times* et du *Morning Herald*, ne dénonce pas ce fait assez clairement et bat la campagne sur la question musicale. Voyez surtout le *Times*.

Néanmoins un grand nombre de morceaux ont produit leur effet. On voulait même faire répéter la première ouverture (la grande), *on m'a obligé à recommencer l'air d'Ascanio, supérieurement exécuté par madame Nantier-Didiée* et un *bis encore* s'est élevé aussi après *le duo du troisième acte chanté avec un élan extraordinaire par madame Jullienne et par Tamberlick. Bis* que je n'ai pas fait à cause de l'impossibilité où nous étions de savoir *où reprendre* pour l'orchestre.

La Reine, le prince Albert, le roi et la reine de Hanovre assistaient à la représentation. La mise en scène, due aux soins de M. Harris, est brillante et ingénieuse, et l'orchestre et les chœurs, sous ma direction, ont montré dans cet ouvrage difficile une verve extraordinaire.

On m'annonce que la cabale italienne est dans l'intention de continuer avec plus de fureur encore si je continue. Ils crient à l'envahissement de Covent-Garden par les *étrangers*, parce que madame Jullienne, Française, madame Didiée, Française, Tagliafico, Français, Zelger, Belge, Formès, Allemand, Stigelli, Allemand, jouent dans l'opéra d'un Français. En outre, ils se sont adjoint les gens de Lumley dépossédés par Gye du théâtre de la Reine. Je vais retirer mon ouvrage, il n'y a pas à hésiter. Néanmoins ne le dites pas et ne mentionnez que les lignes que j'ai soulignées en ajoutant que *Tagliafico a eu un succès remarquable dans le rôle de Fieramosca et que Tamberlick a chanté et joué Cellini avec un talent et une inspiration au-dessus de tout éloge.*

Adieu, on vient me proposer un grand concert à Exeter-Hall, je suis dans un tourbillon.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — ENTRE NOUS je suis sûr qu'un avenir sérieux est réservé à cette partition (en Allemagne et plus tard en France). Je suis presque fâché de l'avoir faite, à cause de l'impossibilité où je me trouve de l'analyser. Je ferais là-dessus un curieux article. Quelle que soit sa fortune présente et les mauvaises chances que lui fait courir le livret, à mon avis c'est une musique nouvelle et d'une vitalité indomptable.

Veuillez m'envoyer la *Gazette* de dimanche prochain.

XC

A son beau-frère Camille Pal.

Londres, jeudi 29 juin 1853.

Mon cher Camille,

Soyez assez bon pour m'envoyer ma rente *à Paris* le 15 ou le 16 juillet. Il est inutile de l'envoyer plus tôt. Je suis encore retenu ici par une grande affaire musicale. Vous savez peut-être déjà que mon opéra a été donné sous ma direction samedi dernier à Covent-Garden et que je l'ai retiré aussitôt. On a bissé plusieurs morceaux, on m'a applaudi immensément, mais une bande furieuse d'Italiens, organisée depuis huit jours, est venue faire du scandale toute la soirée malgré la présence de la Reine et de la famille royale de Hanovre. Et comme je sais, à n'en pouvoir douter, qu'elle continuerait chaque soir, j'ai retiré l'ouvrage. C'est non seulement une question de vendetta musicale, mais une question de nationalité ; les Italiens de Covent-Garden sont furieux de se voir déborder par les *étrangers*, et j'ai, moi *Français*, cinq acteurs *français* jouant dans mon opéra, plus *deux Allemands*.

Adieu, la vie est un combat, j'ai donné dans une embuscade.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

Louis est en Écosse sur son navire (*le Corse*). Le voilà enfin en train de faire sa carrière convenablement.

P.-S. — Je ne resterai guère que huit jours à Paris, devant me rendre à la fin du mois à Baden-Baden pour le festival que je suis chargé d'y organiser [1].

XCI

A sa sœur Adèle.

Paris, 16 juillet 1853.

Charmante bonne petite sœur,

Je réponds tout de suite à ta lettre. Je ne pars pour Baden que dans quinze jours. Je suis tout à fait remis de mes fatigues

1. A partir de 1853, et pendant plusieurs années de suite, Berlioz fut chargé d'organiser et de diriger des festivals à Bade pendant la saison.

de Londres ; mais tu te trompes en accusant les Anglais du scandale de Covent-Garden qui m'a obligé à retirer tout de suite mon ouvrage : ils n'y sont pour rien. C'est une bande italienne seule, et toute la presse anglaise ne l'a pas caché. Au contraire, les Anglais m'ont fait une galanterie d'une délicatesse extrême. Ne voulant pas me laisser partir sans me donner un témoignage public de sympathie, un comité s'est formé pour m'offrir un immense concert *sans frais*. Deux cent vingt artistes anglais et français se sont aussitôt inscrits pour faire partie des exécutions ; la souscription pour les billets s'élevait déjà à 200 livres (5 000 francs) avant que le concert eût été affiché. Mais ne voilà-t-il pas que la semaine choisie pour le concert, et la seule où l'on pût disposer de la salle d'Exeter-Hall, l'orchestre de Covent-Garden était obligé d'aller au festival de Norwich, et que plus tard, la saison étant finie, tout le beau public nous eût fait défaut. Que fait alors le comité? les souscripteurs déclarent qu'ils ne veulent pas reprendre leur argent ; ces messieurs proposent de publier avec la somme une édition anglaise de mon ouvrage de *Faust* et de m'en acheter la propriété en Angleterre. En conséquence, on garde 100 livres pour la gravure et l'impression et l'on m'apporte 100 guinées (2 625 francs) pour mon manuscrit. Voilà comment les Anglais traitent ceux qu'ils aiment. Je n'eus jamais plus de partisans à Londres que maintenant et probablement il y aura là une belle position pour moi tôt ou tard. Mais je dérange horriblement certaines autres positions, *italiennes surtout*.

Tu ne te douterais pas de ce qui me fait le plus redouter dans un certain coin très puissant : c'est mon talent de chef d'orchestre, acclamé par tous les artistes.

Enfin j'en aurais trop long à te dire. Ce qui n'empêche que j'aime plus que jamais cette chère partition de *Benvenuto*, plus vivace, plus fraîche, plus *neuve* (c'est là un de ses grands défauts) qu'aucun de mes ouvrages. Liszt m'écrit qu'on va la remonter avec soin à Weimar. On me la demande pour Marseille ; mais je ne les crois pas de force à s'en tirer.

On me propose aussi un engagement pour Francfort où je me rendrai après le festival de...

[Le second feuillet de cette lettre manque.]

XCII

A la même.

Paris, 7 septembre [1853].

Chère sœur,

Je suis de retour d'Allemagne depuis six jours. J'aurais voulu t'écrire en arrivant, mais deux feuilletons m'ont sauté à la gorge, et il a fallu leur obéir sur-le-champ.

Je commence par te dire que j'ai reçu avant-hier une lettre de Louis. Il est toujours sur les côtes d'Écosse et fort content parce que, dit-il, ses chefs sont contents de lui. Le voilà enfin écrivant, agissant et pensant (je l'espère) comme un jeune homme de bon sens et de bonnes manières, et dans une bonne voie qui le mènera à une honorable carrière. Je viens de porter sa lettre à Henriette, qui est toujours dans le même état.

Mon voyage d'Allemagne s'est borné à Bade et à Francfort. J'ai organisé et dirigé le Festival de Baden pour lequel j'étais engagé par M. Benazet. Puis je suis allé donner deux concerts au théâtre de Francfort, le tout avec un succès mirobclant. A Francfort on m'a donné un immense souper, avec couronnes, vers, discours, toast, etc... La musique militaire prussienne est venue me jouer mon ouverture des *Francs-Juges* sous les fenêtres de l'hôtel. Enfin on m'a comblé. A Baden, c'était une splendeur inconnue nécessairement aux Francfortois. La salle de la conversation transformée en salle de concert, ornée d'arbustes, de fleurs, éclairée à jour, peuplée du public le plus fashionnable de l'Europe, y compris toutes nos grandes dames de Paris, nos diplomates, ambassadeurs, artistes étrangers ; cinq ou six cents auditeurs groupés *dehors*, sous le péristyle, faute d'avoir pu trouver place dans la salle ; un orchestre et un chœur excellents ; trois bons chanteurs allemands ; les sœurs Cruvelli, Ernst ; grandissisme effet. On m'a redemandé, acclamé, bissé, enfin tout. J'avais l'orchestre et la Chapelle ducale de Carlsruhe réunie aux artistes de Bade. M. Benazet a bien et grandement fait les choses. Il n'a vexé que les joueurs qui auraient beaucoup mieux aimé qu'il n'y eût pas de concert, parce que ce jour-là les jeux ont été suspendus. Tous les matins

à 7 heures j'emmenais par le chemin de fer un convoi de musiciens à Carlsruhe pour répéter avec la Chapelle ducale ; nous trouvions tout notre monde préparé ; on répétait jusqu'à midi et demi ; à une heure, un grand déjeuner nous réunissait (nous artistes de Bade) dans un jardin, d'après les ordres de M. Benazet, et ainsi restaurés nous retournions à Bade. Le dernier jour seulement les artistes de Carlsruhe sont venus répéter sur place avec les Badois. Les deux premiers actes de *Faust* ont produit un effet prodigieux, à Francfort de même, et rectifié bien des opinions saugrenues que les amateurs et les artistes de ces deux villes, où je n'étais pas encore allé, s'étaient formées sur ma musique. Le maître de chapelle de Carlsruhe, M. Strauss, qui présidait à toutes nos études, me dit le soir du...

[Le dernier feuillet de cette lettre manque.]

XCIII

A W. R. Griepenkerl [1].

[Paris], 28 septembre [1853].

Mon cher Griepenkerl,

Le roi de Hanovre ne devant revenir que vers la fin d'octobre, je viens de prier M. le baron Perglass de remettre mon concert jusqu'au 9 novembre. Veuillez vous informer auprès de M. de Münchhauser s'il sera possible de retarder également d'un mois nos deux concerts de Brunswick. Il faudrait alors qu'ils pussent avoir lieu le 16 et le 18 ou 19 ou 20. Je compte après ma visite à Brunswick aller à Prague et à Munich.

Dites-moi aussi si la combinaison de programme dont je vous ai envoyé le plan, pour mon concert et celui de l'orchestre, paraît convenable.

Ne vous effrayez pas des chœurs, je vous répète qu'ils sont d'une facilité extrême.

Mille compliments affectueux. En attendant votre réponse je vous serre la main.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

1. Voir, p. 395, note de la lettre du 19 novembre 1852.

XCIV

A sa sœur Adèle.

[Paris, commencement] octobre 1853.

Chère sœur,

Je commençais à m'étonner de ton silence ; ordinairement tu tardes moins à me répondre, et je ne te dirai pas comme Louis XIV : j'ai failli attendre ! mais bien : *j'ai attendu !* Plaisanterie à part, je me doutais que tu pérégrinais sur quelque montagne. Ta lettre m'est parvenue ce matin, par un grand hasard, car je devais être parti pour Hanovre depuis deux jours. Or, le roi de Hanovre ne pouvant être rentré dans sa capitale que vers la fin de ce mois, son intendant m'a écrit de retarder le concert pour lequel il m'avait engagé jusqu'au commencement de novembre. Ce à quoi j'ai consenti très volontiers ; le jeune roi ayant toujours été excellent et gragracieux au temps où il n'était que prince royal, je me trouverais très désappointé de me faire entendre chez lui en son absence. Seulement cela a dérangé toute ma tournée d'Allemagne et j'ai dû contremander aussi jusqu'au mois prochain les préparatifs qu'on faisait à Brunswick, à Prague et à Munich. Il s'agit pour moi de faire exécuter ma partition de *Faust* partout en Allemagne ; on en fait deux éditions, une en Angleterre, l'autre en France, et tu conçois qu'avant de perdre par la publication le privilège exclusif que je possède encore de produire en public cet ouvrage, je veuille en profiter. Dans peu, tous les concerts et théâtres d'Allemagne et de Russie en auront un exemplaire et pourront, en conséquence, se passer plus ou moins de moi. A présent, j'en suis encore le maître ; les théâtres allemands me donnent *la moitié de leur recette* quand j'y fais entendre *Faust*, plus tard il ne me donneront rien. Je suis dans les *épreuves* jusqu'aux oreilles ; et le temps me manquera, je le crains, pour achever toutes ces corrections.

Louis vient d'arriver à Calais ; il m'annonce ce matin que son commandant lui permettra de venir me faire une visite de vingt-quatre heures. Leur navire a été rudement traité

par les derniers gros temps; ils sont maintenant occupés à le réparer. Je croyais t'avoir dit que Louis *est volontaire aspirant sur l'aviso « le Corse »* de la marine impériale, sous le commandement de M. de Maucroix; il a, pour y parvenir, dû passer à Cherbourg un examen dont il s'est bien tiré. Il a maintenant 40 francs d'appointements par mois; ce qui ne lui permet guère d'acheter des châteaux sur ses économies, mais le fait vivre à bord tant bien que mal. L'amiral Cecile, l'un des grands noms de notre marine, s'intéresse à lui et m'a promis de l'aider de toute son influence. Je suis souvent tourmenté de ne pouvoir lui donner l'argent qu'il me demande; d'un autre côté, comme il va quelquefois à terre, soit en France, soit en Écosse, je crains qu'il ne recommence avec le peu que je lui envoie ses escapades du Havre, auxquelles pourtant il m'assure avoir sérieusement renoncé.

Je regrette non moins vivement que toi, chère sœur, de ne pouvoir me trouver à la réunion que vous formez en ce moment à la Côte; j'aurais tant à vous dire à tous, tant à causer, tant à apprendre! Il y a si longtemps que je ne vous ai vus! Dis bien à mon oncle tout le regret que j'ai éprouvé de ne pas être à Paris quand il y est venu. D'après les détails que tu me donnes, il faut espérer, il me semble, que sa santé s'améliore. J'écrirai à Camille, avant mon départ, au sujet de ma rente; je lui dirai ce qu'il faudra faire. Diable! je pensais que, le vin étant cher, cela venait à point pour rendre productive la vente du nôtre. L'année est décidément *calamiteuse*, comme disent certaines gens; il ne manquait que le choléra qui folâtre depuis quelques semaines en Angleterre.

A propos d'Angleterre, il me vient une proposition de Londres tellement brillante que je n'y crois pas. Si cela se réalisait, je croirais avoir rêvé. Mais je suis très rebelle aux illusions. Enfin nous verrons; en attendant je prends des sûretés, je n'ai pas envie de recommencer l'histoire de la banqueroute de Jullien à Drury Lane. Ce farceur fait ses tours en Amérique, où il remplit ses malles de dollars, et il me doit encore 100 livres (2 500 francs) qu'il ne me paiera jamais.

C'est demain que commence le Festival de Carlsruhe dirigé par Liszt et dans lequel on exécute...

J'ai été interrompu ici par un artiste danois qui m'apporte

cinq lettres de recommandation ou d'introduction, que lui ont données mes amis de Moscou. Je n'avais plus eu de nouvelles de cette grande cité semi-asiatique depuis que je l'ai quittée en 1847. Quelle drôle de chose que ces relations lointaines... j'écrivais justement mon voyage à Moscou, il y a quelques semaines, dans un volume de mémoires que j'ai entrepris depuis longtemps...

Je te disais donc que demain commence le Festival de Carlsruhe dans lequel on exécute ma symphonie de *Roméo et Juliette*. Le grand-duc de Bade m'a fait adresser une invitation ; mais je n'ai pas le temps d'y aller. C'est Liszt qui dirige tout cela; il me donnera les détails qui peuvent m'intéresser. D'ailleurs je n'aime pas à entendre ma musique quand je n'en conduis pas moi-même l'exécution. Sous ce rapport, je suis comme Spontini, qui se trouva mal, un soir à Dresde, de douleur... en entendant exécuter à *contre-temps* sa *Vestale*.

Je m'aperçois que je me donne bien du bon temps à écrire, et je dois aujourd'hui corriger cinquante pages d'épreuves.

Adieu donc, je reprends ma tâche ; tâche assommante qui ne peut malheureusement être bien faite que par moi.

Bonjour à tous, cher oncle, chère tante, chers beaux-frères, et vous, belles petites grandes nièces. Si mon affaire d'Angleterre se conclut, je vous invite tous à un dîner *fameux* à Vienne, ou à Grenoble, ou à la Côte d'ici en deux ans. Et nous rirons. Si l'affaire de Londres manque, je suis capable de retourner en Russie, faire une petite razzia de roubles et nous dînerons à mon retour.

Je vous embrasse sur les trois joues.

(La fin prochainement.)

H. BERLIOZ

LA QUESTION GRECQUE[1]

III

Le départ de M. Venizélos pour la Canée provoqua des commentaires divers et curieux. Alors qu'il était généralement interprété en France, en Angleterre et surtout dans la Nouvelle Grèce et dans les îles comme le commencement d'une campagne patriotique destinée à produire de grands résultats, on affecta dans les milieux constantiniens de le considérer comme un signe d'impuissance, sinon comme une fuite. On put se demander si le gouvernement d'Athènes ne l'avait pas vu d'un œil favorable, dans l'espoir que le prestige du chef du parti libéral allait disparaître avec sa présence dans la capitale. En Grèce et hors de Grèce, les amis de la famille royale comparaient volontiers ce départ à celui du général Boulanger pour Bruxelles en 1889... M. Calogéropoulos pensait-il être le Constant hellène? Toujours est-il qu'il laissa courir le bruit que la coopération de la Grèce avec l'Entente redevenait possible. Il demandait seulement, disait-on, un délai déterminé pour pouvoir réorganiser les forces militaires du pays avant de le jeter dans l'action. L'attitude des puissances protectrices n'était pas non plus très nette. Il parut bientôt qu'elles avaient subordonné leur appui à M. Venizélos, qui en avait absolument besoin pour mener à bien son entreprise,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin et du 1er juillet 1917.

à la condition que celle-ci ne serait pas antidynastique[1]. Or, pour produire tous ses effets, ce mouvement aurait dû commencer, aussitôt après l'arrivée des chefs libéraux à la Canée, par la proclamation de la déchéance du roi, ou tout au moins, par la convocation, dans une ville soustraite au contrôle royaliste, soit de la Chambre illégalement dissoute, soit de délégués de la Grèce libre. Entravé par l'engagement qu'il avait dû prendre, M. Venizélos fut obligé de contenir les démonstrations de ses partisans au lieu de les stimuler. Les amis de la famille royale profitèrent de cette fausse situation pour insinuer que le grand mouvement national était un fiasco. En même temps toute allusion dans la presse française à l'éventualité d'un changement de règne fut supprimée par la censure. Il fut interdit aux publicistes français de réclamer la formation d'un gouvernement grec résolu à briser les résistances de Constantin Ier.

M. Calogéropoulos jugea le moment venu de se retirer. Il fit connaître sa résignation, le 4 octobre, par le singulier communiqué suivant : « Le gouvernement n'ayant pu, jusqu'à présent, entrer en contact avec les représentants à Athènes des puissances de l'Entente, et jugeant que sa situation constitue un obstacle à la bonne marche des affaires nationales, a prié le roi d'accepter la démission du Cabinet. » Le roi accepta cette démission d'autant plus facilement qu'il croyait pouvoir, au moyen du sacrifice de son ministre, renouer les relations officielles avec l'Entente. En effet, le 10 octobre, M. Spiridon Lambros, professeur et archéologue, devenu président du Conseil, avec M. Zalocostas aux Affaires étrangères, réussit à rétablir des rapports normaux entre le gouvernement et l'Entente. Ce succès était d'autant moins explicable que la majorité des membres du Cabinet Calogéropoulos était ententophile, quoiqu'antivenizéliste, tandis que le Cabinet Lambros se composait seulement de créatures de la Cour. A ce moment même, M. Venizélos et l'amiral Coundouriotis, après une tournée triomphale dans les îles, débarquèrent à Salonique. Ils y constituèrent aussitôt, avec le général Danglis venu les rejoindre, un gouvernement provisoire sous

1. M. Venizélos déclara plus tard, en 1917, qu'on lui avait en effet imposé cette condition.

la forme d'un triumvirat assisté d'un ministère dont M. Politis était le ministre des Affaires étrangères. Le 10 octobre encore, l'amiral Dartige du Fournet remit à M. Lambros une note exigeant, comme suite à la note du 2 septembre, un certain nombre de satisfactions, telles que le désarmement, le séquestre ou la remise des bâtiments de la flotte hellénique, le désarmement de certaines batteries de terre, ainsi que le contrôle de la police et des chemins de fer. Le 11, le Cabinet Lambros accepta. Le 12, le transfert des bateaux légers grecs à Kératsini fut effectué, et leurs équipages débarqués furent casernés dans divers édifices publics d'Athènes. Mais les menées germanophiles s'étaient alors tellement développées, il circulait tellement d'individus en armes, et M. Lambros semblait si enclin aux échappatoires que, le 13, l'amiral dut accentuer et préciser sa note du 10. Il réclama notamment l'interdiction pour tous les citoyens de porter des armes quelconques et la levée de l'embargo sur l'exportation des blés de Thessalie.

Les semaines qui suivirent furent troubles. Encouragés par les succès des Germano-Bulgares en Roumanie, les royalistes devinrent de plus en plus insolents. Le directeur de la *Patris* fut poursuivi devant les tribunaux pour avoir publié dans ce journal des documents officiels sur la livraison des forts de Rupel. L'exécution des conditions du 10 et du 13 octobre fut tournée par des subterfuges. Le roi fit concentrer subrepticement des troupes et du matériel de guerre en Épire et en Thessalie ; on lui prêta même un instant l'intention de s'y réfugier. Le 18, il passa en revue, au Champ de Mars, les marins débarqués des bateaux séquestrés par l'amiral Dartige et leur adressa une allocution enflammée, pleine d'allusions comminatoires. Durant ce temps, le triumvirat s'organisait à Salonique, préoccupé surtout de réunir des contingents destinés à la fois à combattre les Bulgares aux côtés des troupes du corps expéditionnaire et à seconder le mouvement libérateur en Grèce. M. Venizélos continuait de se tenir dans une réserve forcée sur la question du régime. Dans un grand banquet donné en l'honneur du gouvernement provisoire, il faisait seulement prévoir la convocation d'une assemblée nationale chargée « de dresser un rempart insurmontable aux

entreprises de la monarchie contre la souveraineté populaire ». Le 20 octobre, dans une conférence tenue à Boulogne, les chefs des gouvernements français et anglais décidaient de ne pas reconnaître officiellement le gouvernement provisoire, tout en lui prêtant matériellement leur concours. La France et l'Angleterre, à part égale, assurèrent les frais de l'armée venizéliste et consentirent en outre une avance de dix millions.

A ce moment, les négociations prirent à Athènes une tournure nouvelle à la suite de l'arrivée de M. Bénazet, député à la Chambre française, chargé d'une mission en Orient par la commission de l'armée. Par l'intermédiaire d'un Italien de ses amis, M. Serpieri, directeur de la Compagnie française des mines du Laurium et familier de la Cour, M. Bénazet obtint une audience du roi. Il s'ensuivit un revirement dont les détails échappent encore à la critique historique. On peut seulement relever avec certitude que le roi sut persuader son interlocuteur de la sincérité de ses intentions amicales à l'égard des Alliés et de son désir de se prêter à une combinaison de nature à les rassurer complètement. Il suggéra l'idée de la remise de batteries et de munitions à l'amiral Dartige et d'un transfert de troupes. M. Bénazet sortit du Palais avec l'idée qu'un arrangement amiable était facile et que le comble de l'habileté serait de réconcilier M. Venizélos avec le roi. Il fut confirmé dans cette idée par les amabilités dont il fut comblé par la reine. Quelques jours plus tard, l'amiral Dartige lui-même était présenté au roi et semblait rapporter de cet entretien une impression analogue. Le roi et ses frères allaient dîner chez le prince Démidof, ministre de Russie. Puis l'amiral Dartige faisait rentrer à bord une des deux compagnies de débarquement qui étaient installées au Zappeion depuis l'incident de la légation de France. Dans un récit de la mission Bénazet, paru dans *le Petit Parisien* du 10 janvier 1917, la conclusion de cette mission est ainsi présentée : « Le roi espérait concilier le désir où il était de rester neutre et celui de ramener le calme et l'union dans son pays. Il ne demandait nulle compensation (?), mais seulement qu'on ménageât sa susceptibilité en ne triomphant point — *et notamment dans la presse* — de ses concessions à l'Entente. Nos agents diplomatiques et militaires furent chargés de faire exécuter

cet accord approuvé par le gouvernement. » De la part de l'Entente, cet accord fut ponctuellement exécuté. La presse fut rigoureusement surveillée et ne put communiquer ses appréhensions au public. A la Chambre des Communes, le 31 octobre, Lord Robert Cécil déclara que tout ce qui tendait à la réunion de tous les Grecs serait chose très désirable.

Un autre arrangement intervint peu après. A la suite d'une légère collision à Ecaterini entre les troupes du roi et celles du triumvirat (4-5 novembre), les puissances protectrices consentirent à établir une zone neutre entre les territoires du gouvernement provisoire et ceux de la vieille Grèce, de sorte que l'extension du mouvement venizéliste se trouva bloquée. La Thessalie et l'Épire, dévouées à M. Venizélos, et qui n'attendaient que l'apparition de quelques contingents saloniciens pour chasser les autorités royalistes, furent ainsi mises dans l'impossibilité de se soulever. La création de la zone neutre coïncida avec un voyage du général Roques, ministre de la Guerre de France, en Macédoine d'abord, à Athènes ensuite. Elle fut annoncée comme une solution élégante.

Au point où en étaient les négociations, les Cabinets de l'Entente crurent qu'un accommodement acceptable était sur le point d'intervenir avec le gouvernement d'Athènes. Ils laissèrent, sans protester, convoquer et se réunir, le 13 novembre, la Chambre-croupion dont ils avaient exigé et fait accepter la dissolution le 21 juin. Le Cabinet d'Athènes prétendait qu'en vertu de la Constitution la Chambre devait se réunir d'office ce jour-là. On aurait pu lui répliquer que la seule Chambre légalement existante et qualifiée pour se réunir était celle élue le 13 juin 1915. On préféra se taire. Du reste la Chambre-croupion se sépara presque tout de suite sans avoir rien discuté. Mais elle avait interrompu la prescription qui courait contre elle. L'amiral Dartige crut-il alors pouvoir réclamer le prix de notre complaisance? Le 17 novembre il remit à M. Lambros une nouvelle note demandant la livraison de 18 batteries de campagne, de 16 batteries de montagne, avec 1 000 projectiles par batterie, ainsi que de 4 000 fusils Mannlicher avec 200 cartouches par fusil, de 140 mitrail-

leuses et de 50 camions automobiles. Le 20, sans attendre la réponse, il notifia aux légations des États ennemis à Athènes la décision de l'Entente d'expulser leur personnel du territoire grec dans un délai de quarante-huit heures. Le 22, il fit procéder à cette expulsion qui s'effectua sans incident notable. Le 22, M. Lambros répondit à la note du 17 en offrant de livrer un nombre de canons supérieur à celui dont les Germano-Bulgares s'étaient emparés en Macédoine, 191 contre 124. Il refusait le reste. Le 24, l'amiral somma le gouvernement d'Athènes de remettre aux Alliés dix batteries de montagne pour le 1er décembre, et le reste pour le 15. Il justifiait cette exigence par cette remarque : « La place du matériel que je demande n'est pas au fond des magasins militaires, mais sur le front de Monastir, en Macédoine, où vont se décider les destinées des États balkaniques. » Le 24 également, le gouvernement de Salonique déclara la guerre à la Bulgarie et à l'Allemagne. N'étant pas en mesure d'envoyer une notification directe à ces deux puissances, il pria les gouvernements alliés de vouloir bien se charger de ce soin. On n'a jamais dit si ceux-ci s'acquittèrent de cette mission.

Les derniers jours du mois présentèrent une extrême confusion. La Ligue militaire se reconstitua. Les officiers excitèrent les soldats dans les casernes, les réservistes furent armés, les éléments perturbateurs furent enrôlés par les agents du général Dousmanis. Des rixes éclatèrent dans les rues; de nombreux venizélistes furent maltraités. Le 26, un détachement de 200 fusiliers marins français vint renforcer le petit contingent cantonné au Zappeion. Dans la capitale une surexcitation artificielle s'accrut à chaque heure. En province, où elle n'existait pas, le gouvernement la simula. Il imagina une jacquerie en Thessalie, un massacre de soldats à Ecaterini. Or les paysans thessaliens n'avaient bougé nulle part et le préfet de Larissa lui-même reconnut que personne dans sa province n'avait entendu parler de rébellion. Quant aux evzones d'Ecaterini, aucun n'avait été molesté, ce qui n'empêcha point les gounaristes de commander un *Requiem* solennel — interdit au dernier moment — pour « célébrer l'entrée dans l'immortalité des héros tombés glorieusement dans un combat contre les traîtres ». A la faveur de ces tragi-comédies, on créa

une agitation qui pouvait à tout instant se transformer en émeutes et en massacres. Dans la nuit du 27, de très nombreuses maisons habitées par des venizélistes furent marqués de cercles rouges. Les chefs des réservistes proclamèrent qu'ils empêcheraient par la force la remise des armes, même si le gouvernement l'accordait. Des tranchées furent creusées dans le voisinage immédiat d'Athènes, des emplacements de mitrailleuses et de canons aménagés.

Le 27, M. Zalocostas adressa aux représentants des puissances neutres à Athènes une protestation contre le blocus du détroit de Salamine par les Alliés, contre le contrôle des Alliés sur les services publics, contre l'expulsion du personnel des légations de la Quadruple Alliance, et finalement contre les demandes de remise de matériel de guerre. Il terminait par cette phrase : « Je ne doute pas, Monsieur le Ministre, que vous m'offrirez, en ces circonstances pénibles, l'appui que je vous demande. » Le 28, un Conseil de la Couronne se réunit. On n'en publia pas les résultats ; toutefois les correspondants d'agences et de journaux étrangers télégraphièrent que le gouvernement persistait dans son refus.

Malgré tous ces signes défavorables, la confiance de l'amiral Dartige et du général Bousquier, attaché militaire de France, dans une solution amiable ne parut pas ébranlée. Le 29, l'amiral eut un assez long entretien avec le roi. Le 30, le général fut aussi reçu en audience par Constantin Ier. Au cours de ces conversations, l'un et l'autre se persuadèrent que le roi désirait seulement se faire forcer la main et qu'une simple manifestation extérieure de force permettrait d'obtenir tout ce qu'on avait demandé. Le roi aurait déclaré formellement que les troupes grecques n'opposeraient aucune résistance ; il aurait même fait donner cette assurance par écrit par le maréchal de la Cour. Dans la journée du 30, des bateaux portant des troupes françaises jetèrent l'ancre dans le port du Pirée. Elles avaient ordre de débarquer le lendemain matin et d'aller, sans canons ni convois de munitions et d'approvisionnements, occuper certaines positions et prendre livraison d'un matériel déterminé. L'expédition fut organisée comme un exercice de service en campagne en temps de paix, dans l'idée qu'elle ne rencontrerait aucune résistance. L'amiral Dartige

exprimait à des correspondants de journaux « sa pleine conviction » que les canons seraient livrés sans que l'ordre public fût troublé. Il ajoutait qu'il « n'avait nullement l'intention de recourir à la force ».

Cet optimisme n'était point partagé par les Athéniens. Depuis la nuit du 29, les troupes de la garnison d'Athènes quittaient leurs casernes pour s'installer dans les environs, à Goudi et Cholandri notamment. En vertu d'un décret publié le 29, et autorisant les engagements volontaires, une mobilisation indirecte s'effectuait. Plus de 10 000 hommes « s'engageaient » le premier jour et étaient incorporés aussitôt. Les instructions données aux autorités militaires leur prescrivaient de ne pas empêcher le débarquement des troupes alliées, mais de faire suivre chacun d'eux d'une force égale et de s'opposer à l'exécution des demandes de l'amiral Dartige. Les principaux édifices d'Athènes étaient occupés par des marins grecs. Témoins de ces préparatifs et d'une multitude de petits incidents caractéristiques, les habitants de la capitale reçurent l'impression qu'un conflit était inévitable. Les journaux en avertirent leurs lecteurs. Le *Messager d'Athènes* portant la date du 1er décembre, mais imprimé le 30 novembre, écrivait :

Toutes phrases mises de côté, l'État d'Athènes a procédé hier au premier acte d'hostilité contre l'Entente. Il a commencé la mobilisation par le système des engagements volontaires, comme l'Allemagne avait mis son armée sur le pied de guerre à la fin de juillet 1914 par le système des appels individuels. Un homme particulièrement compétent des milieux ententistes pouvait dire avec raison : « Nous avons chassé les ministres de l'Alliance centrale, nous avons chassé les Allemands, mais nous respectons l'organisation de l'Allemagne en Grèce. »

Et l'État d'Athènes n'appelle pas seulement sous les drapeaux les hommes de la réserve. Il revêt de l'uniforme les épistrates, c'est-à-dire les facteurs de désordre par lesquels il a terrorisé le peuple — le peuple au nom duquel l'oligarchie allemande a commis tous ses crimes contre la Grèce. Il assaisonne de « sel attique » sa déclaration de guerre aux puissances protectrices.

L'idée dominante dans la plupart des milieux athéniens, l'idée proclamée par la garde prétorienne du royaume d'Athènes qu'on appelait naguère l'armée nationale, est que l'Entente ne voudra pas aggraver la situation dans laquelle elle se trouve en Orient par suite de la défaite roumaine en créant un nouveau front sur le territoire grec. C'est une idée que la politique de l'Entente en Grèce a entretenue

et que des campagnes de presse, où des hommes comme Clemenceau oubliaient que les querelles de parti se répercutent en temps de guerre bien au delà des frontières d'un pays, ont enracinée.

Si l'Entente, par un geste convenable, avait enseigné à l'héroïque camarilla que sa colère vaut celle de l'Allemagne, la Grèce ne serait pas aujourd'hui menée à bride abattue vers le gouffre. Elle se trouverait à son poste auprès des protectrices, et des milliers d'existences humaines auraient été épargnées, des milliers d'existences dont la perte est due uniquement au respect des puissances de l'Entente pour les personnes sacrées de leurs pires ennemis en Grèce.

Il y a deux ans qu'ils crient leur inimitié à la face de l'Entente. Le commandant en chef de l'armée navale alliée continue cependant à nous parler de bonnes intentions et de promesses loyales.

***

Le jeudi 30 novembre, à six heures et demie de l'après-midi, l'amiral Dartige reçut la réponse officielle du gouvernement grec, élaborée après plusieurs conseils de Cabinet successifs. C'était un refus. L'amiral n'en fut pas surpris puisqu'il croyait que Constantin Ier voulait se faire forcer la main par une démonstration de force militaire. En conséquence, dans la matinée du vendredi 1er décembre, plusieurs détachements français, équipés comme pour une promenade militaire, débarquèrent et s'avançèrent dans différentes directions. Ils ne tardèrent pas à se heurter à des troupes retranchées aux abords des deux principales routes qui conduisent de la mer à Athènes. Les soldats grecs leur barrèrent le passage et ouvrirent le feu. Aussitôt, les royalistes postés sur les emplacements préparés se mirent à tirer à coups de mitrailleuses non seulement sur les détachements alliés mais encore sur les Français cantonnés au Zappeion et sur l'annexe de la légation d'Angleterre, centre de la police anglo-française. Les Franco-Anglais se défendirent vaillamment. Mais, pris par traîtrise, ils subirent des pertes cruelles tout en en infligeant de fortes à l'ennemi. Nous n'en ferons pas le compte ici. De même nous ne narrerons pas les péripéties de cette abominable journée [1]. Nous nous bornerons à quelques constatations. Les Grecs, réservistes ou de l'armée active, prirent

1. Voir un récit consciencieux et circonstancié des événements des 1er et 2 décembre dans une lettre d'Athènes de M. Charles Frégier, publiée dans le *Journal des Débats* du 8 janvier 1917.

l'initiative du feu sans aucune provocation, avant même que les Alliés eussent tenté d'enlever un seul canon. Ils tirèrent sur des troupes cantonnées dans un édifice public et vaquant à de paisibles occupations. Ils fusillèrent par les fenêtres des Alliés réfugiés dans des bâtiments où ceux-ci, sur la parole d'officiers grecs, se croyaient en sûreté. Ils se comportèrent en hommes ayant reçu des ordres précis. Ils étaient postés de telle façon qu'il était presque impossible de riposter sans atteindre quelques-uns des monuments les plus célèbres d'Athènes. Ils avaient pris les environs immédiats de l'Acropole comme base d'opération. Si la flotte embossée devant Salonique avait voulu détruire à coups d'obus les batteries ou les rassemblements grecs, elle risquait fort de faire sauter en même temps une partie du célèbre temple. Les marbres sacrés n'eussent-ils reçu que quelques égratignures de shrapnells, les Alliés n'en auraient pas moins été dénoncés au monde entier, surtout aux neutres hésitants, comme des barbares tombés au-dessous des Vandales et des Huns.

Faute de dispositions préalables et d'ordres au cours du drame, la grande flotte alliée resta presque inerte. Quelques obus seulement furent tirés sur le jardin du palais royal. Bloqué dans le Zappeion, où il s'était rendu au commencement de la journée, l'amiral Dartige ne sut ni en sortir pour aller directement au Palais qui se trouvait dans le voisinage immédiat, ni faire passer des ordres à la flotte. Les ministres de l'Entente ne furent guère plus avisés, ni plus audacieux. On voudrait pouvoir effacer cette page de notre histoire. Tandis que nos soldats tombaient sous des coups d'assassins, on se remit à négocier. Le roi proposa de livrer six batteries. De onze heures du matin à deux heures de la nuit, des propos s'échangèrent entre le roi, M. Lambros et les ministres de l'Entente. Finalement, le 2 décembre, à deux heures du matin, on signa l'accord suivant :

Les ministres de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie ayant déclaré, au nom de l'amiral commandant en chef les forces alliées en Méditerranée, qu'ils acceptaient la livraison de six batteries au lieu de dix qui avaient été demandées pour le 1er décembre, et ayant d'autre part recommandé à leurs gouvernements de ne pas insister sur les autres demandes de cession

de matériel de guerre, le gouvernement hellénique déclare de son côté qu'il consentira à ce que les six batteries soient mises à la disposition des Alliés.

C'était une capitulation. Le comte Bosdari, ministre d'Italie, ne s'y rallia que sur l'insistance de ses collègues. « J'en ai rougi pour la France, dit-il quelques heures plus tard à l'un de nos compatriotes. Non seulement nos détachements décimés durent battre en retraite tristement, en laissant à d'autres le soin d'enterrer leurs morts et de soigner leurs blessés, mais encore nos compagnies logées au Zappeion et tous nos autres postes furent rembarqués. L'amiral Dartige quitta le Zappeion vers sept heures du matin pour rentrer à son bord. Les survivants des compagnies qui étaient restés près de lui toute la journée du 1er subirent un comble d'humiliation. Comme ils ne possédaient pas de moyens de transport pour leur matériel, des camions militaires leur furent fournis par le ministre de la Guerre de Constantin Ier à la demande de l'amiral et du ministre de France. Accompagnés des militaires alliés des différents services de contrôle, ces braves gens, parmi lesquels on remarquait des hommes qui venaient de Verdun et d'autres qui avaient combattu à Dixmude, rejoignirent le quai d'embarquement sous l'escorte de soldats grecs.

La journée du 2 offrit le spectacle des pires horreurs. Suivant l'expression d'un témoin, « la chasse aux venizélistes fut une chose vraiment effroyable, à laquelle rien ne peut être comparé, si ce n'est le massacre de la Saint-Barthélemy ». Les venizélistes notoires d'Athènes et du Pirée furent massacrés, torturés, emprisonnés. On pilla leurs maisons de fond en comble. On détruisit les bureaux et les imprimeries des journaux libéraux. Pas un secours ne vint aux persécutés. Il leur fallut endurer tous les outrages, subir toutes les souffrances sans qu'ils eussent la consolation d'entendre ou de voir approcher un secours des puissances protectrices de leur patrie. Le maire du Pirée, échappé à la tourmente, dit à un Français : « Il n'y a pas dans l'histoire de France un seul exemple d'un pareil abandon. »

En effet. Il n'y a pas non plus dans l'histoire de France un exemple d'une pareille humiliation, acceptée avec autant de

résignation. Après la retraite de tous nos contingents, l'évacuation de tous nos postes, l'abandon du contrôle de tous les services, il y eut l'exode de nos nationaux. Les Français de l'Attique, le personnel de l'École française d'archéologie, nos commerçants et nos journalistes, fuirent avec des venizélistes survivants la terre où Constantin Ier régnait dans le sang. Le 4 décembre, un cortège de venizélistes enchaînés défila devant l'École française. La qualité de Français, vénérée depuis cent ans dans toute l'Hellade, devenait un sujet de dérision.

***

Les négociations des 1er-2 décembre provenaient d'une inconscience inexcusable. Elles ne furent ni approuvées, ni ratifiées par le gouvernement français. Celui-ci sentit la gravité de l'affront et la nécessité de le venger. Il fit immédiatement savoir à l'amiral Dartige qu'il était inadmissible de régler l'affaire de l'agression du 1er décembre par la cession de quelques canons, et que toute discussion relative au matériel ressemblerait à un marchandage honteux. En même temps, il ordonna des mesures comportant l'embargo sur les bateaux grecs et un blocus provisoire des côtes grecques en attendant qu'il se fût mis d'accord sur les détails avec les autres puissances alliées. Puis, le 3 décembre, il soumit des propositions aux Cabinets de Londres, de Pétrograd et de Rome. Ces propositions n'ont pas été divulguées. Peut-être quelques-unes d'entre elles étaient-elles aussi radicales que celles des mois précédents avaient été anodines. Lorsqu'on éprouve un cruel mécompte, on est tenté de passer brusquement d'une extrémité à l'autre. Quoi qu'il en soit, pour des raisons de convenance ou faute de moyens appropriés d'exécution, les quatre puissances alliées se bornèrent à notifier le blocus des côtes et des îles de Grèce « se trouvant sous la dépendance ou l'occupation des autorités royales helléniques » (7 décembre) et à présenter au Cabinet d'Athènes une série de réclamations.

Tandis que ces nouvelles négociations s'amorçaient, Constanin Ier et ses complices jouissaient bruyamment de leur triomphe. La chasse aux venizélistes, quoique moins sauvage, et le pillage de leurs maisons continuèrent. Prenant l'offensive diplomatique, le Cabinet Lambros expédia à ses représentants

à l'étranger une dépêche où il prétendit s'être trouvé contraint de réprimer une insurrection. « L'enquête qui se poursuit activement, dit cette circulaire, démontrera l'existence d'un complot antidynastique fomenté par le parti venizéliste, en combinaison avec les troubles produits par les escarmouches. Ce n'est que grâce aux mesures prises que les conspirateurs purent être arrêtés et que l'ordre parfait qui règne actuellement put être rétabli. » Une répression aussi modérée d'une rébellion aussi criminelle méritait des félicitations. Le ministre de la Guerre les adressa aux troupes de la garnison d'Athènes « et aux autres combattants » par un ordre du jour dont il convient de retenir ces passages : « C'est le cœur débordant de gratitude que je vous adresse, par ordre de Sa Majesté le roi, commandant en chef, mes félicitations et congratulations pour votre conduite exemplaire pendant les inoubliables journées du 1er et du 2 décembre. Votre loyalisme, votre esprit de sacrifice et votre courage ont sauvé la patrie, mise en danger par des ennemis qui espéraient troubler l'ordre public et jeter bas la dynastie. Nos ennemis doivent aujourd'hui savoir que d'aussi vaillantes troupes sont invincibles, et je suis à même, maintenant, d'envisager l'avenir avec confiance. »

De leur côté, les journaux royalistes célébraient en gros caractères « le recul des forces alliées devant l'irrésistible attaque des troupes grecques » et dénombraient les prisonniers faits le 1er décembre. D'autres se félicitaient « que les héros de Chalcis aient eu l'honneur de combattre contre les héros de la Somme et de Verdun ». La *Nea Himera* écrivait : « Le 1er et le 2 décembre ont été, nous nous plaisons à le dire, deux des jours les plus grands, les plus saints, les plus splendides et les plus glorieux de toute l'histoire grecque. On peut les regarder comme l'aurore de la véritable indépendance grecque, comme la délivrance du joug le plus odieux qui ait jamais menacé l'existence de notre race. » L'association des « réservistes radicaux » adressait à tous ses membres le télégramme que voici : « Recevez le baiser dû à des héros. Les rochers de l'Acropole ont reconquis, grâce à vous, leur ancien prestige. Les Néo-Hellènes ont cueilli des lauriers dignes du passé. Et maintenant demeurez vigilants autour du trône du grand roi... » Une autre association royaliste, le « centre des réser-

vistes », envoyait à ses adhérents la circulaire suivante : « A l'occasion du renvoi des membres de l'Association panhellénique des réservistes en congé limité, recevez le baiser fraternel du centre pour les glorieux événements ; annoncez à tous nos amis, auxquels vous communiquerez la présente, que nous demeurons ici obéissants au mot d'ordre et que, eux, ils n'ont qu'à partir vers leurs familles, pleins de fierté pour la grande œuvre accomplie. Mais qu'ils restent toujours baïonnette au canon, prêts à revenir le cas échéant et à se placer sous les drapeaux pour parfaire le suprême et sacré devoir envers le roi et la patrie. »

Grâce aux manigances du roi, après avoir été représentés comme les expropriateurs des instruments de la défense nationale, les Alliés, les Français et les Anglais surtout (on avait eu soin de ne pas troubler les abords des légations d'Italie et de Russie), étaient dénoncés comme les ennemis du peuple grec. Constantin Ier nous avait sournoisement engagés à formuler des prétentions blessantes pour l'amour-propre hellénique, puis il nous avait poussés à procéder à l'exécution de nos demandes par la force, il avait ensuite jeté sur nos soldats confiants des bandes surexcitées, et enfin, faisant coup double, il avait supprimé ces venizélistes qu'il était résolu à empêcher, même par le fer et le feu, de ressaisir le pouvoir par les voies légales.

Il touchait au but. Pendant un temps, il avait berné les Alliés en leur accordant des concessions officielles annulées en fait par des ordres secrets. Puis il leur avait opposé les Germano-Bulgares en ouvrant aux ennemis héréditaires de l'Hellade les conquêtes de 1912-1913. Ne voyant pas venir la formidable masse de choc allemande qui devait pulvériser le maudit corps expéditionnaire franco-britannique, il s'était efforcé de continuer à gagner du temps. Il s'était servi des Alliés pour amortir l'action des venizélistes. Il avait discrédité les premiers en les amenant à nouer des accords avec lui, et contenu les seconds en leur faisant arracher des mains leurs meilleures armes par les puissances protectrices elles-mêmes. Acculé finalement à une impasse, il s'était frayé un chemin sur les cadavres des soldats alliés. Il se croyait délivré. Mais les armées de Guillaume II n'apparais-

saient toujours pas devant Salonique. Constantin Ier dut recommencer à gagner du temps.

Il retrouva près des gouvernements qu'il venait de souffleter les mêmes complaisances.

***

Le 14 décembre, les ministres de la Quadruple Entente remirent au gouvernement d'Athènes une nouvelle note. Ils demandaient des réparations et le transfert immédiat dans le Péloponèse, sous le contrôle effectif d'officiers appartenant aux armées alliées, des troupes grecques se trouvant sur le territoire continental de la Grèce. M. Zalocostas répondit par la promesse d'exécuter les déplacements de troupes en question et par quelques plaisanteries. Il priait les quatre puissances de « reconsidérer » leur décision de continuer le blocus et il offrait comme « la meilleure garantie, pour que tout malentendu fût écarté, le ferme et le plus sincère désir du gouvernement royal et du peuple grec de voir au plus tôt confirmées les excellentes relations traditionnelles avec les quatre puissances et une étroite amitié basée sur la confiance réciproque ».

Pour risquer pareille ironie, M. Zalocostas devait sentir que certains désaccords minaient l'action des Alliés. Mieux que le public tenu méthodiquement dans l'ignorance des négociations entre les chancelleries de l'Entente, il savait qu'au sein de celle-ci l'identité de vues sur les affaires grecques n'était point parfaite. Mais un élément d'appréciation de la situation sautait aux yeux de tous : la presse italienne de tous les partis était déchaînée contre M. Venizélos. Par contre, elle exaltait Constantin Ier. On lisait dans la *Tribuna* : « Les désordres athéniens prouvent que Constantin et son pays s'entendent profondément, que nulle dynastie autant que la sienne ne fut jamais plus fidèle interprète de l'esprit et de la volonté d'une nation. De là toute la dangereuse absurdité des efforts sentimentaux et magnanimes tentés par les Alliés pour faire revivre et, pis encore, pour reconnaître une autre Grèce, fantastique, inexistante, directe héritière de l'ancienne. Laissons de côté l'Hellade, et pensons que nous avons à discuter seulement avec la Grèce. Il est déplorable — et les événe-

ments d'aujourd'hui en sont les tristes effets — que, dans une certaine presse et même dans les Parlements de l'Entente, on n'arrive pas encore à reconnaître courageusement cette vérité, et que l'on continue à parler d'une Hellade qui réside tout entière dans la personne de Venizélos. » Le 22 décembre, le même journal écrivait : « Il n'y avait que deux manières simples de procéder avec la Grèce : ou l'alliance ou la guerre. Mais l'alliance avec le chef reconnu de l'État, avec le roi et non pas avec Venizélos mal vu par l'armée et par l'opinion, ou la guerre contre l'armée, la force organisée de l'État. Au lieu de cela, qu'a fait l'Entente? L'alliance avec un particulier contre le roi et la guerre contre le peuple grec en l'humiliant et en le menaçant. L'Entente a travaillé non pas pour s'attirer la Grèce, mais pour la conquérir au profit de Venizélos. » Ainsi, d'après Rastignac (M. Vicenzo Morello), nous aurions dû courir après l'alliance de Constantin comme nous avions sollicité celle du Cobourg de Sofia, et mener campagne contre le venizélisme comme nous avions exercé une pression sur la Serbie. Le *Corriere della Sera*, l'organe le plus important et le plus pondéré de l'Italie, ne craignait pas, pour perdre M. Venizélos dans l'esprit des puissances protectrices, de le dénoncer comme complice de Constantin Ier. Le 5 décembre, le grand journal milanais écrivait : « Venizélos, à Salonique, se frotte les mains : Venizélos, le meilleur sujet du roi Constantin, et son plus utile ministre *in partibus*. Si les empires centraux remportaient la victoire, le roi ferait valoir les mauvais traitements infligés à son pays par les Alliés oppresseurs. Si l'Entente a le dessus, Venizélos viendra frapper à la porte du Congrès, et montrera sa déclaration de guerre à l'Allemagne et à la Bulgarie. Le double jeu est d'une grossièreté énorme. Il n'est pas même besoin d'imaginer que le roi et le rebelle sont secrètement d'accord. Il suffit de reconnaître que le double jeu existe dans la réalité. Mais, dernièrement, un membre du gouvernement anglais, devant la Chambre des Communes, assurait à Venizélos la protection de l'Angleterre ; et la juste indignation de la presse française ne sera peut-être pas assez forte pour couper court à la comédie et pour décider l'Entente à prendre des mesures contre les saboteurs de sa guerre en Orient. Le philhellénisme de nos alliés

est à l'épreuve même des coups de fusil. Tandis que la Grèce s'exalte dans son hostilité contre l'Italie, tandis qu'elle oppose à nos droits dans la Méditerranée un panhellénisme à la fois grotesque et frénétique, il semble que la diplomatie de nos alliés se propose d'éviter, à tout prix, de rompre avec elle, à condition de pouvoir compter, demain, sur son amitié. Le philhellénisme semble un élément essentiel de leur programme, malgré tout ce qui se passe en Grèce depuis plus de deux ans. »

Ce langage expliquait pourquoi la Quadruple Entente persistait à ne pas reconnaître officiellement le gouvernement provisoire de Salonique. Il prouvait que, si les puissances protectrices voulaient agir sérieusement, elles devaient se résigner à procéder seules, sans le concours du Cabinet de Rome. Elles parurent s'y décider. A la fin de décembre, le Cabinet de Londres désigna le comte Granville, conseiller de l'ambassade britannique à Paris, « pour représenter le gouvernement de Sa Majesté auprès du gouvernement provisoire de M. Venizélos, à Salonique, avec le titre d'agent diplomatique ». Quelques jours plus tard, le Cabinet de Paris nomma au même poste M. de Billy, conseiller de l'ambassade de France près le Quirinal. Le 31 décembre, les ministres de France, de Grande-Bretagne et de Russie à Athènes, déclarant agir comme représentants des puissances garantes de la Grèce, remirent à M. Zalocostas une note formulant une série de demandes de garanties et de réparations. Les garanties consistaient dans la réduction des forces grecques dans la Grèce continentale «au nombre d'hommes strictement nécessaires pour les services d'ordre et de police»; dans le transport dans le Péloponèse de l'armement et des munitions en excédent, ainsi que de toutes les mitrailleuses et de toute l'artillerie de l'armée grecque avec leurs munitions; dans l'interdiction de toute réunion et de tous les rassemblements de réservistes au nord de l'isthme de Corinthe; dans l'interdiction à tout civil de porter les armes; dans le rétablissement des divers contrôles alliés. Comme réparations, les trois puissances exigeaient la remise immédiate en liberté de toutes les personnes détenues pour raisons politiques ou faits connexes et des indemnités pour les victimes des 1er et 2 décembre (paragraphe 4), la destitu-

tion du commandant du 1er corps d'armée, des excuses du gouvernement grec aux ministres alliés, une cérémonie publique d'hommage aux drapeaux alliés, enfin la faculté d'utiliser la route d'Itéa-Larissa pour les transports de troupes ». Aucun délai n'était fixé ; mais le blocus était maintenu « jusqu'à ce que satisfaction ait été accordée sur tous les points indiqués ci-dessus ».

On persévérait donc dans le système des livraisons, transferts et contrôles. On l'aggravait même en le précisant. Dans cette note, où l'on était censé poursuivre le châtiment des abominations des 1er-2 décembre, on offrait une contre-partie à la Grèce : « De leur côté, portait ce document, les puissances garantes prennent envers le gouvernement hellénique l'engagement formel de ne pas permettre aux forces armées du gouvernement de la défense nationale de profiter du retrait des troupes royales de la Thessalie et de l'Épire pour franchir la zone neutre établie d'accord avec le gouvernement grec. » Pour logique qu'il semblât, cet engagement était monstrueux. Il mettait en plein jour le vice radical du système. Sous prétexte d'empêcher les venizélistes de profiter de mouvements de troupes décidés en dehors d'eux, les puissances protectrices consacraient un arrangement provisoire coupant la Grèce en deux parties et protégeant le roi contre le mouvement national. Cela aurait dû rassurer l'Italie. Elle s'abstint pourtant de participer à la démarche commune. Elle fit présenter par le comte Bosdari une note séparée ainsi conçue :

L'Italie affirme par la présente communication sa solidarité générale avec les Alliés. Elle s'associe aux demandes et aux déclarations contenues dans la note susdite concernant les garanties militaires que les puissances de l'Entente estiment nécessaire d'exiger de la Grèce en vue de la situation actuelle dans les Balkans, ainsi que les réparations que ces mêmes puissances croient leur être dues à la suite des événements du 1er décembre.

Pour ce qui concerne les revendications contenues dans le paragraphe 4 de la note des puissances garantes, attendu qu'elles touchent à des questions d'ordre intérieur, l'Italie ne croit pas avoir de titre pour y intervenir et déclare se désintéresser de l'examen desdites revendications.

Les trois puissances protectrices ne maintinrent pas longtemps leur attitude spéciale. Au cours de conférences tenues à Rome pendant les premiers jours de janvier entre les premiers ministres d'Italie, de France, de la Grande-Bretagne et le représentant de la Russie, assistés d'éminents personnages civils et militaires, elles furent saisies d'une dépêche du Cabinet d'Athènes, en date du 6 janvier, soulevant diverses objections contre la note du 31 décembre. Après une discussion dont le public ne connut rien, les quatre gouvernements de l'Entente tombèrent d'accord, le 8 janvier, sur une déclaration commune. Ils posaient en principe qu'ils avaient pour but de mettre l'armée d'Orient à l'abri de toute menace sur son flanc du côté grec. Puis ils fixaient un délai de quinze jours pour l'exécution de l'ultimatum du 31 janvier en spécifiant que si, après acceptation éventuelle, une entrave quelconque était volontairement apportée à l'exécution de cet engagement dans le délai prescrit, ils reprendraient leur liberté d'action pour assurer par leurs propres moyens de terre et de mer la sécurité de leurs nationaux. Malheureusement cette velléité d'énergie était gâtée par un engagement envers Constantin Ier encore plus étendu que celui du 31 décembre. Il était ainsi rédigé :

Les puissances alliées s'engagent à ne pas permettre que le retrait des troupes grecques dans le Péloponèse soit mis à profit sur terre ou sur mer par les partisans du gouvernement provisoire pour occuper une portion quelconque du territoire grec privé ainsi de tout moyen de résistance.

Les puissances alliées s'engagent également à ne laisser s'installer les autorités du gouvernement provisoire dans aucun des territoires actuellement en possession du gouvernement royal qu'elles pourraient se trouver amenées à occuper elles-mêmes temporairement pour des raisons d'ordre militaire.

Lorsque le baron Schenk fut expulsé d'Athènes, avec un lot d'agents de la propagande germanique, il répondit, paraît-il, à un journaliste américain qui l'interrogeait sur l'avenir : « La question de savoir si mon œuvre durera en Grèce dépend des Alliés qui ont été jusqu'ici mes meilleurs collaborateurs. » Les Alliés continuaient d'être les meilleurs collaborateurs du baron Schenk.

Ils s'enfonçèrent dans le maquis des négociations. Le 10 janvier, M. Zalocostas répondit à l'ultimatum du 8 par une note à la fois ironique et semée d'embûches. Il commençait par prendre acte « avec la plus vive satisfaction » des « garanties précises » que les puissances alliées avaient bien voulu donner à la Grèce. Puis il exprimait son désir de faire « en cette circonstance encore » ce qui dépendait de lui pour écarter tout malentendu. Cela posé, il faisait jaillir de toutes parts les sources de malentendus. Il disait que, pour être aussi peu gênantes que possible, les garanties demandées par les puissances « pourront être déterminées, dans l'accord qui interviendra, sans comporter une ingérence dans les différents ressorts de l'administration ou dans les communications à l'intérieur du pays ». M. Zalocostas daignait ensuite retirer une objection sur la remise en liberté des personnes visées par le paragraphe 4 de la note du 31 décembre. Seulement il demandait en retour la libération « des personnes détenues pour ne pas avoir accédé au gouvernement révolutionnaire ou à l'occasion de la conscription forcée opérée par le Comité séditieux ». Quant aux indemnités aux victimes des 1er et 2 décembre, il se référait à la législation grecque et proposait une enquête mixte. Ayant ainsi donné « une marque suprême de ses dispositions sincères », il affirmait que « les conditions pour la levée du blocus pourraient être considérées comme déjà réalisées ». « Enfin, disait le ministre en terminant, tout en appréciant hautement les garanties des gouvernements alliés au sujet du mouvement révolutionnaire qui rassureront la conscience du peuple hellène, le gouvernement royal exprime l'espoir que, dans l'esprit qui a inspiré l'engagement que les gouvernements alliés ont voulu prendre dans l'avant-dernier alinéa de leur note du 26 décembre 1916-8 janvier 1917, ils voudront appliquer des mesures analogues aux territoires actuellement sous l'occupation des troupes alliées, et notamment aux îles occupées après le 18 novembre-1er décembre. »

Évidemment M. Zalocostas devait se sentir encouragé dans son système d'échappatoires. L'*Idea Nazionale*, journal fort en faveur à la Consulta, écrivait : « Maintenant les Grecs considèrent l'Italie avec des sentiments amicaux et presque avec gratitude. Le gouvernement d'Athènes semble mettre

toute sa confiance dans la personne du ministre italien. » Elle traitait d'absurde formalisme et de faction surannée toute évocation des droits spéciaux des trois puissances garantes. Elle qualifiait d'erreur grave et injustifiée le fait de fonder l'action politique envers la Grèce « sur des traités de protection fossiles, anachroniques ». Après la conférence de Rome, le 10 janvier, elle commentait ainsi les décisions prises : « Il s'agit d'un hommage à l'Italie dont le rôle ne cesse de grandir et d'une reconnaissance de ses intérêts spéciaux en Orient. » La *Stampa*, moniteur de M. Giolitti, disait carrément : « L'Italie est momentanément la vraie puissance protectrice de la Grèce. »

Malgré cette protection, les trois puissances garantes ne pouvaient laisser passer les impertinences de M. Zalocostas. Le 13 janvier, leurs représentants, auxquels se joignit celui d'Italie, adressèrent au gouvernement d'Athènes une nouvelle note repoussant toutes les suggestions de M. Zalocostas et insistant sur l'exécution immédiate, sans conditions, des garanties et réparations demandées. Le 16 janvier, après un Conseil de la Couronne réuni d'urgence, le gouvernement d'Athènes se résigna à s'incliner. Il déclara « qu'il n'entendait pas apporter des restrictions à l'acceptation des demandes formulées par les puissances » et qu'il « adhérait aux précisions énoncées ». Le 24 janvier, le *Journal officiel* d'Athènes publia un décret révoquant de ses fonctions le général Callaris, commandant le 1er corps d'armée. Le 25, M. Zalocostas adressa aux représentants de la Quadruple Entente la lettre suivante : « Conformément à la promesse qu'il a donnée dans sa réponse à l'ultimatum des gouvernements alliés en date du 28 décembre-8 janvier, le gouvernement royal présente des excuses formelles à Leurs Excellences les ministres de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie en raison des regrettables événements du 18 novembre-1er décembre 1916. » Le 29, en présence des ministres et devant des détachements des forces de terre et de mer des quatre puissances, sur la place du Zappeion, les troupes grecques commandées par un général et le prince André, frère du roi, défilèrent solennellement en saluant les drapeaux alliés. Le même jour, M. Zalocostas informa M. Guillemin que la dissolution des

sociétés de réservistes était prononcée et que les autorités judiciaires étaient chargées de l'exécution de cette mesure.

Tel fut le dénouement de ce long duel diplomatique. Nous obtenions quelques satisfactions d'apparence. En fait, Constantin Ier sortait indemne et glorieux du conflit. Sous l'inspiration de ses conseillers occultes, toujours présents, il continua d'éluder l'exécution effective des garanties acceptées par son gouvernement.

***

A la logomachie diplomatique succéda la guerrilla administrative. Le délai de quinze jours fixé par la déclaration du 8 janvier s'écoula sans que les transports de troupes et de matériel prescrits fussent effectués, sans que les contrôles prévus fussent rétablis, sans que les réparations aux victimes des 1er et 2 décembre fussent accordées. M. Lambros et ses collaborateurs civils et militaires mirent tout leur art à éluder l'exécution des conditions de l'Entente. Les soldats transportés en Péloponèse en repartaient en habits civils ou en permission. Ou bien l'on habillait en gendarmes ceux qu'on voulait retenir au nord de l'isthme de Corinthe, à moins qu'on ne les déguisât en comitadjis. On trichait sur le contenu des caisses d'armes. On enfouissait les armes dans des caches. Informé par les contrôleurs alliés, le général Cauboue, le nouvel attaché militaire de France, présentait réclamations sur réclamations. M. Lambros et M. Zalocostas dissimulaient, niaient, protestaient de leur bonne volonté, s'esquivaient et se répandaient en promesses. Pendant ce temps, les journaux royalistes imaginaient calomnies sur calomnies à l'adresse des Alliés. Leur principal argument leur était fourni par la continuation du blocus ; ils proclamaient que l'Entente affamait la population ; ils organisaient des meetings d'indignation, faisaient remettre des suppliques ou des adresses au roi. Afin de ne pas laisser s'égarer l'opinion, les ministres de l'Entente firent publier par les journaux, le 19 février, une déclaration au peuple grec qui résumait la situation :

Les représentants des Alliés ont déjà appelé l'attention du gouvernement royal sur l'attitude hostile de la presse grecque et sur le dan-

ger que ferait courir à la Grèce la persistance d'excitations et d'attaques souvent fondées sur le mensonge et la calomnie. Par exemple, dans l'affaire du blocus, certains journaux essayent de répandre l'impression que cette mesure est injustement maintenue, la Grèce ayant, disent-ils, tenu tous ses engagements. C'est manifestement inexact. Le contrôle militaire des Alliés ne peut pas prendre la responsabilité de déclarer que les garanties promises ont été données, tant qu'il reste dans la Grèce continentale une grande quantité d'armes dont l'existence est reconnue par le gouvernement grec lui-même, puisqu'il a fixé aux autorités la date où elles doivent être livrées. Le contrôle des Alliés peut d'autant moins consentir à laisser en deçà de l'Isthme ces armes clandestines, qu'elles pourraient être employées par les organisations hostiles qui continuent à exister dans toutes les parties de la Grèce, et particulièrement en Thessalie, où elles constituent une menace permanente pour l'armée d'Orient. D'autres faits graves ont été portés directement à la connaissance du gouvernement grec par le chef du contrôle, par exemple, les travaux de mines exécutés sur les rives du canal de Corinthe. Dans ces conditions, le peuple grec ne doit pas s'étonner que, faute d'une attitude correcte que les Alliés ont le droit d'attendre de la Grèce, les garanties stipulées dans la note du 8 janvier ne puissent pas encore être regardées comme obtenues. Néanmoins, loin d'être indifférentes aux souffrances d'une population innocente, les puissances alliées ont déjà examiné comment elles s'y prendront pour ravitailler la Grèce aussitôt que les circonstances le permettront. En conséquence, les ministres alliés rappellent au gouvernement grec la grave responsabilité qu'il encourrait s'il tolérait plus longtemps les excès de la presse anti-ententiste, qui semble n'avoir d'autre dessein que d'égarer l'opinion grecque et d'empêcher ainsi le rétablissement de bonnes relations entre la Grèce et les puissances alliées.

Cet appel au bon sens provoqua dans la Grèce un redoublement de récriminations et de calomnies. Il se créa même de nouveaux journaux spécialement chargés de dénigrer les Alliés. Or, depuis le 2 décembre, les journaux venizélistes ne paraissaient plus. Le public n'avait pour le renseigner que les organes constantiniens. Il était ainsi maintenu dans un état de fermentation tout à fait anormal. Le Cabinet Lambros en profitait pour opposer aux réclamations des Alliés des fins de non-recevoir ou des contestations de plus en plus irritantes. Le temps s'écoulait sans que la clause comminatoire de la déclaration du 8 janvier fût suivie d'effet. Dans la seconde quinzaine de mars, Sir Francis Elliot, ministre d'Angleterre, et M. Guillemin, ministre de France, quittèrent les cuirassés

où ils séjournaient depuis les événements de décembre pour réintégrer leurs légations. Enhardis par l'impunité, les Grecs déguisés en comitadjis se livrèrent à des provocations insultantes et même à des crimes. Une bande de ces individus massacra une patrouille de Sénégalais dans la région de Servia. Usant de représailles, le général Sarrail donna l'ordre de fusiller tous les individus armés appartenant à des bandes irrégulières. L'ordre fut exécuté. Un corps de cavalerie de l'armée de Salonique envoyé dans la vallée de Vistritza découvrit dans le couvent de Zidani (Zidavrion) des armes cachées et des comitadjis armés ; il confisqua les armes et fusilla les comitadjis parmi lesquels se trouvait un officier grec. Ce fut aussitôt un concert de malédictions dans la presse royaliste. On en aura l'idée par cet extrait du *Scrip* du 5 avril : « Ajax, dans sa folie, égorgea des moutons, croyant égorger ses ennemis. Le général Sarrail égorge des higoumènes, des notaires et des gendarmes, croyant égorger des comitadjis. Et de peur que ce massacre ne donne à penser qu'il n'y a plus de comitadjis et que lui, Sarrail, est désormais inutile, il annonce que ses ordres continueront à être exécutés et que les irréguliers seront fusillés. Est considéré comme irrégulier par ce général tout paysan qui n'abandonne pas sa femme ou sa fille aux « besoins de l'armée », ou qui manifeste sa fidélité à sa patrie et son dévouement à son roi... Le gouvernement grec commettrait la plus grande des fautes en répondant au communiqué du général. Il n'y a qu'une réponse à faire, c'est celle-ci : « Le général en a menti ! »

La question des indemnités aux venizélistes maltraités ou lésés dans leurs intérêts souleva d'interminables controverses. Après l'arrivée des deux représentants français et anglais à la commission instituée à cet effet, M. Lambros émit diverses prétentions inacceptables. Puis on feignit de ne trouver aucun local approprié pour le siège de la commission. On pataugea ensuite dans le maquis de la procédure. Enfin les journaux ministériels suggérèrent l'idée de demandes reconventionnelles contre l'Entente ; par exemple le *Néon Asty* proposa de réclamer une somme de six millions pour les frais de transfert des troupes et du matériel de guerre dans le Péloponèse. Passant franchement à l'offensive, les royalistes sommèrent

M. Lambros d'épurer le personnel universitaire contaminé par le venizélisme. Ils exprimaient le regret que le nettoyage n'eût pas été plus complet le 2 décembre. Bannissant ouvertement désormais l'idée longtemps préconisée, pour induire l'Entente en erreur, de la possibilité d'une réconciliation du roi avec M. Venizélos, ils repoussaient avec horreur l'éventualité d'un pareil rapprochement : « Constantin, s'écriait l'*Acropolis*, a la pureté d'une hostie. »

Ces procédés ne trouvèrent plus à la fin de l'hiver 1917, en France et en Angleterre, la même indulgence qu'auparavant. Malgré les égards des Cabinets de Paris et de Londres pour les susceptibilités de Constantin Ier, l'opinion des deux pays se prononça avec une force croissante contre la politique d'inertie en Grèce. Elle trouva un écho puissant dans les deux Parlements. Au Palais-Bourbon, l'affaire grecque fut l'objet de discussions très vives en comité secret. Sur ces entrefaites, dans la seconde quinzaine de mars, le Cabinet Briand se retira. Quoiqu'il n'eût pas été mis en minorité et que la cause immédiate de sa retraite fût la difficulté de remplacer le ministre de la Guerre démissionnaire, il était certain que son autorité avait été diminuée par sa manière de traiter la question grecque. Le Cabinet Ribot, qui lui succéda, sentit qu'il devait sous ce rapport des satisfactions à l'opinion publique. Il ne tarda pas à montrer qu'il entendait régler définitivement la question. Au même moment la révolution éclatait en Russie. Après une semaine ou deux d'incertitude, on constata que l'abdication forcée de Nicolas II était en réalité une déchéance et que le tsarisme lui-même était renversé. Constantin Ier perdait dans la Cour de Pétrograd un précieux appui. Quelques jours plus tard, au commencement d'avril, les États-Unis intervinrent dans la conflagration européenne. Le président Wilson déclara la guerre à l'Allemagne et proclama le droit des peuples de disposer librement d'eux-mêmes. Il fulmina contre l'absolutisme et l'autocratie. Cet anathème eut un profond retentissement dans toute l'Hellade. Le terrain commençait à manquer sous les pieds du venizélistoctone, du roi constitutionnel mué par la grâce de Guillaume II en oint du Seigneur, qui n'a de comptes à rendre qu'à Dieu.

Le 28 mars, deux journaux venizélistes l'*Hestia* et l'*Ethnos*, reparurent à Athènes. Le 13 avril, ce fut le tour des *Kairi*, le 22 celui de la *Patris*. Les autres suivirent à quelques jours d'intervalle. A la même époque, celles des îles Ioniennes où les Alliés ne s'étaient pas établis adhérèrent l'une après l'autre au gouvernement provisoire de Salonique. Le 7 avril, jour anniversaire de l'indépendance grecque, les ministres de l'Entente ne parurent pas à la cérémonie de la fête nationale, et les vaisseaux alliés, de guerre et de commerce, ne pavoisèrent point. Pour stimuler l'enthousiasme de la foule, les royalistes avaient répandu le bruit que les venizélistes saisiraient l'occasion de la fête nationale pour attenter à la vie du roi et susciter des troubles. Mais tout se passa très tranquillement. Cela n'empêcha point le lendemain les organes constantiniens d'assurer « l'idole vénérée du peuple » qu'elle serait défendue contre tous les attentats. Le *Scrip*, dans un élan de lyrisme, mit dans la bouche du peuple cet hymne « au roi martyr » : « Je suis là, Sire, à tes côtés ! Toi, garde dans tes mains vigoureuses la force de l'État et l'honneur de la patrie. Je soutiendrai, moi, ton trône glorieux. Aucune puissance au monde ne m'arrachera de tes pieds, même dans les chaînes, les menottes aux mains et la double boucle aux chevilles, même sous la tyrannie de la faim et la menace de la mort, je continuerai à crier : « Vive le Roi ! »

Cette exaltation — largement rémunérée par la caisse de propagande allemande — fit illusion aux neutres et à quelques personnages de l'Entente. Elle ne trompa point les observateurs avisés. L'un d'eux, M. Charles Frégier, écrivait d'Athènes, le 15 avril (*Journal des Débats* du 28 avril) : « Au cours des laborieuses négociations de ces derniers temps l'Entente a entouré le trône de Constantin de garanties destinées à le maintenir debout, fût-ce contre le gré de ses sujets ; ces garanties sont peut-être, à l'heure actuelle, son soutien le plus sûr. Le jour où la logique des choses les abolira fatalement, où l'Entente se décidera à appuyer ses amis où qu'ils soient, en Vieille comme en Nouvelle Grèce, peut-être aura-t-on l'étonnement de voir s'effondrer tout d'un coup ce fameux prestige constantinien, écrasé sous la tâche trop lourde qui lui a été imposée. » Au Quai d'Orsay et au *Foreign Office*, on commençait

à penser de même. On s'apercevait qu'au lieu de doser goutte à goutte le concours matériel et moral au gouvernement provisoire accablé de soucis, et de lui créer des difficultés de toute sorte tout en lui fournissant les moyens de vivre, il eût été plus profitable et plus habile de lui faciliter franchement sa tâche. Quels résultats n'eût-on pas obtenus, comme le disait M. Frégier dans la lettre précitée, « si les puissances avaient consacré autant d'efforts à fortifier la Nouvelle Grèce, considérée comme le onzième des États alliés, qu'à retenir la couronne sur la tête de Constantin »?

***

Ces réflexions s'imposaient aux esprits sérieux. Le 19 avril, réunis à Saint-Jean-de-Maurienne, MM. Ribot, Lloyd George, Boselli et Sonnino, délibérèrent, entre autres sujets, sur les affaires de Grèce. On ne divulgua rien de ce qui fut décidé. Mais, peu de jours après, la Cour d'Athènes manifesta des signes d'inquiétude. Le bruit de la retraite de M. Lambros courut. M. Lambros, simple instrument du roi, n'avait aucune raison spéciale ni aucun désir de s'en aller. Si le pouvoir le quittait, c'est que le monarque jugeait opportun de sacrifier ce ministre aux rancunes présumées de l'Entente. On parla de M. Zaïmis, redevenu gouverneur de la Banque nationale, comme futur président du Conseil. Ces sondages reçurent un accueil plutôt froid dans la presse française. Le changement de personnes projeté ne nous eût procuré aucune satisfaction. Il n'en fut plus question pendant quelque temps. Mais une autre rumeur se propagea. On prêta à Constantin Ier l'intention d'abdiquer en faveur du diadoque. La presse française observa que la Grèce ni l'Entente ne gagneraient rien au change. Comme, depuis le ministère Ribot, la censure lui laissait un peu plus de liberté, elle réclama le règlement définitif, radical, de la question grecque. Elle demandait aux puissances signataires de la déclaration du 8 janvier de reprendre leur liberté d'action conformément à la clause formelle prévoyant cette éventualité, et d'agir vigoureusement en Attique, ou du moins de laisser le gouvernement provisoire agir par ses propres moyens en Thessalie et dans le reste du royaume. Les articles des journaux de Paris furent très commentés à Athènes. On

crut y voir les signes avant-coureurs de mesures graves. Le 1er mai le congrès des colonies helléniques, assemblé à Paris, déclara Constantin Ier et toute sa dynastie déchus du trône et de leurs prérogatives. En même temps, il « sollicita de la bienveillance des puissances protectrices de ne plus empêcher aucune province d'adhérer librement au gouvernement national de Salonique » et les pria « de reconnaître la République hellénique aussitôt que l'Assemblée constituante l'aura proclamée ». Alors reparut la combinaison Zaïmis. Elle fut adoptée le 3 mai. Après de longs pourparlers, M. Zaïmis consentit à quitter ses fonctions à la Banque nationale pour se charger de nouveau de la présidence du Conseil, avec le portefeuille des Affaires étrangères. Presque tous ses collaborateurs étaient des antivenizélistes avérés.

M. Zaïmis n'eut pas une bonne presse. Traité en suspect par les organes royalistes priés pourtant de ne pas jeter le discrédit sur le nouveau Cabinet royal, il fut signalé par la plupart des venizélistes comme un homme de paille. La *Makédonia* le qualifia de « Pilate de la Grèce crucifiée ». En France, on lui témoigna une défiance marquée. Quoiqu'il déclarât que tout son programme se résumait dans le rétablissement de bonnes relations avec l'Entente, on le soupçonna de ne tenir à ces bonnes relations que pour permettre au roi de gagner encore du temps et d'accaparer la récolte de Thessalie au profit exclusif des royalistes. Du reste, le général Dousmanis, le colonel Métaxas, MM. Streit, Mercouris et Cie conservaient le pouvoir, public ou secret, avec la confiance de Constantin Ier. M. Zaïmis mettait bien tout de suite à la disposition de la commission des indemnités un local resté jusque-là introuvable. Il annonçait bien des mesures contre les bandes armées parcourant la Thessalie. Il faisait bien aussi publier qu'il allait éloigner d'Athènes sept colonels connus pour leur hostilité contre l'Entente. C'étaient de bien minces garanties pour celle-ci.

En fait, durant tout le mois de mai, les agents de contrôle du général Cauboue découvraient des armes et des munitions cachées soit dans la capitale même, soit dans la banlieue, soit dans les provinces. Les gendarmes continuaient de s'habiller en comitadjis, et les comitadjis en gendarmes. Les officiers

de l'état-major constantinien élaboraient avec autant d'application que jamais le plan de coopération avec les Germano-Bulgares pour le jour si désiré où les soldats de Guillaume II descendraient sur Salonique. Dissoute en apparence, la Ligue des réservistes se reconstituait sous la direction d'un neveu de M. Gounaris du nom de Sayas. En réponse à des observations du ministre de l'Intérieur, M. Sayas menaçait le gouvernement « d'une explosion de la colère populaire ». A la Ligue des réservistes se substituait ou se superposait, sous les auspices de M. Liviératos, magistrat démissionnaire, une soi-disant Fédération des syndicats professionnels et des sociétés populaires. Les royalistes donnaient cette association comme une réunion de corporations ouvrières. Mais les véritables fédérations ouvrières protestaient. MM. Sayas et Liviératos n'en traitaient pas moins d'égal à égal avec M. Zaïmis. Ils manifestaient contre le déplacement des sept colonels.

Ce n'étaient point là les seuls indices d'une situation dangereuse. Les autorités elles-mêmes prenaient une attitude provocante. Le 21 mai, un arrêt de la Chambre des mises en accusation renvoyait devant la Cour d'assises le directeur et le gérant de la *Patris* pour avoir publié dans ce journal, en 1916, des lettres établissant la part prise, en 1915, au ravitaillement des sous-marins allemands par le député Callimassiotis, ami de M. Gounaris. Le 29 mai, le Conseil de guerre de la marine lançait un mandat d'arrêt contre l'amiral Coundouriotis pour crime de haute trahison. A la fin du même mois, des venizélistes étaient battus et emprisonnés à Égine par des gendarmes. Dans la nuit du 30 au 31, deux officiers anglais étaient l'objet, à Phalère, d'une tentative d'assassinat. Quelques jours plus tard, des officiers français du contrôle militaire, en tournée de perquisition, étaient obligés de rebrousser chemin devant un parti de réservistes. Le *Scrip* accusait les Sénégalais du corps expéditionnaire d'attraper, de tuer et de manger les petits enfants.

En même temps le culte de Constantin Ier devenait une sorte d'idolâtrie. Le 27 mai, à l'occasion du deuxième anniversaire de la guérison du roi par l'icone miraculeuse de la Panaghia de Tinos, on célébra un service d'action de grâces à la Métropole dont l'*Embros* rendit compte dans les termes

suivants : « Lorsque l'orateur sacré, incomparable par la force logique et l'éclat des images, eut affirmé, d'une voix tonnante, que le roi Constantin n'était pas destiné à être détrôné, mais à ceindre le diadème impérial à Constantinople, lorsqu'il eut achevé de chanter l'hymne : « Sois vainqueur, Auguste et Roi », la foule se précipita pour baiser les mains du prélat, pendant que de toutes parts retentissaient ces cris : « A bas les tyrans ! Vive notre roi adoré ! » Le 3 juin, jour de la fête onomastique du roi, une autre crise de dévotion monarchique saisit les constantiniens. La Fédération ouvrière offrit au monarque une croix de fer en le priant de la porter chaque fois qu'il se montrerait aux troupes le bâton de feldmarschall allemand à la main. Après le *Te Deum* à la cathédrale, Constantin Ier se rendit à l'Université assister à l'inauguration de son propre buste. Deux autres bustes de lui devaient être inaugurés dans le courant du mois, l'un à la caserne du 7e régiment d'infanterie, l'autre à la Chambre des députés. Mais le destin réservait à Constantin Ier une autre cérémonie.

Pendant le mois de mai, les Cabinets de Paris et de Londres s'étaient concertés. Leurs chefs avaient eu de nouvelles entrevues à Paris et à Londres. Assurés de l'assentiment de la Russie et de la résignation de l'Italie, ils avaient arrêté des mesures radicales. Délibérées en secret, leurs décisions ne furent connues, et en partie seulement, qu'après l'exécution. Toutefois on peut dire qu'elles avaient un double objet : le séquestre de la récolte de Thessalie de telle façon qu'elle profitât à la Grèce tout entière, et le rétablissement du régime constitutionnel. Se doutant de la première partie du programme, M. Zaïmis proposa de céder aux Alliés une partie de la récolte thessalienne. Quant à la seconde partie, le gouvernement d'Athènes ne savait au juste en quoi elle consistait. Mais il se flattait de la faire échouer. Le moment n'est pas venu de dire quels suprêmes efforts furent tentés pour faire avorter l'entreprise des Alliés comme au mois de juin 1916. Cette fois, ils échouèrent.

Le mercredi 6 juin, les Athéniens apprirent brusquement l'arrivée dans les eaux grecques de M. Jonnart, sénateur français, revêtu de la qualité de Haut Commissaire des puissances protectrices. Puis ils observèrent un grand mouve-

ment de navires de guerre alliés dans la baie de Salamine, dans le golfe Saronique et le golfe de Corinthe. Les royalistes insinuèrent qu'il allait en être de la mission Jonnart comme des démonstrations alliées précédentes. Puis on vit le navire portant le Haut Commissaire, après un court arrêt à Salamine, voguer vers Salonique. On ne sut rien de ce qui se dit entre M. Jonnart, M. Venizélos et le général Sarrail. Le 10, M. Jonnart revint à Salamine. Le 11, au matin, la foudre éclata. Dans une entrevue avec M. Zaïmis, le Haut Commissaire des trois puissances protectrices demanda, en leur nom, l'abdication du roi Constantin et la désignation de son successeur à l'exclusion du diadoque. Que devinrent alors les dizaines de mille de héros qui avaient juré de défendre le roi-idole jusqu'à la dernière goutte de leur sang? On sonna le tocsin, des braillards parcoururent les rues, mais l'ordre ne fut pas troublé. Que se passa-t-il dans l'esprit de Constantin Ier? Après d'amères réflexions sur le retour des choses d'ici-bas, il se soumit. Le mardi 12, entre 9 et 10 heures du matin, M. Zaïmis informa M. Jonnart que « Sa Majesté le roi, soucieux, comme toujours, du seul intérêt de la Grèce, a décidé de quitter avec le prince royal le pays, et désigné pour son successeur le prince Alexandre », son second fils.

Constantin Ier n'abdiquait pas officiellement, ni son fils aîné non plus. Ils espéraient sans doute être ramenés en Grèce par Guillaume II victorieux. Ils laissaient l'interrègne à un prince complaisant qui leur garderait la couronne, et le pouvoir à un ministre qui soignerait leurs intérêts. Mais ils s'en allaient sans oser se défendre ni se faire défendre. Ils fuyaient devant la tempête, emportant avec eux la malédiction de l'Hellade. Embarqués pour l'Italie, ils n'étaient pas encore parvenus à la villégiétature de leur choix que leurs espérances étaient ruinées. Tandis qu'ils s'échappaient de Lugano devant les manifestations du mépris public, M. Venizélos reprenait le chemin d'Athènes. A la suite de brèves discussions le Haut Commissaire constatait, d'accord avec M. Venizélos et M. Zaïmis, que toutes les combinaisons intermédiaires ne valaient rien et que le mieux était de rendre le pouvoir à M. Venizélos, qui rappellerait la Chambre élue le 13 juin 1915. Ainsi fut fait. Après avoir publié une proclamation où il se

vantait de vouloir suivre les traces glorieuses de son père, Alexandre Ier dut faire amende honorable et déclarer sa volonté de respecter la constitution. Ce n'est déjà plus qu'une ombre de roi. Il doit se contenter de signer les papiers que lui présente le président du Conseil. Acclamé par la foule qui, suivant les mercenaires de la propagande germanique, le haïssait et devait le déchirer, M. Venizélos a repris d'une main plus ferme que jamais, avec un prestige agrandi, la direction de la politique nationale. Les populations de Thessalie saluent comme des libérateurs les soldats de l'armée Sarrail. La Morée se soumet. L'armée, toute l'armée, se rallie au nouveau régime. Le général Dousmanis, le colonel Métaxas, les Mercouris et leurs acolytes se sont laissé docilement embarquer pour la Corse. Tous les foudres de guerre qui intimidaient l'Entente depuis deux ans avec leur tonnerre se sont évanouis dans le néant.

Il a suffi de quelques jours pour opérer ce grand changement. La décision de deux gouvernements, l'énergie et l'habileté d'un homme, la simple présence d'une force armée capable de briser les résistances ont eu raison de l'extravagant étalage de forfanterie d'une clique d'exaltés. Les erreurs de 1915 et de 1916 ne sont pas réparées, car les fautes politiques laissent toujours derrière elles quelque chose d'irréparable. Mais l'humiliation du 1er décembre est vengée, le prestige de l'Entente rétabli, la Grèce rendue à ses destinées naturelles, le respect des traités assuré. Il a été prouvé au monde que les puissances protectrices, en collaborant avec le chef du parti libéral à la restauration du régime constitutionnel, n'ont pas — comme le clamaient les Allemands et quelques neutres — commis une violation du droit analogue à l'invasion de la Belgique au mois d'août 1914, mais qu'elles se sont comportées en gardiennes des libertés d'un peuple lié à elles par des traités solennels. Ce qui pouvait se faire en Grèce au printemps de 1917 a été fait. Mais il reste beaucoup à faire en Orient.

AUGUSTE GAUVAIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LES QUATRE CAVALIERS DE L'APOCALYPSE,
par **Blasco Ibañez.**

Nos lecteurs ont goûté ce puissant roman, lors de sa publication dans cette *Revue*. C'est un de ceux où Blasco Ibañez a le plus libéralement répandu ses dons d'animateur et d'évocateur, qu'il s'agisse de représenter toute vive une foule en pleine action ou de dresser devant nous la psychologie d'un individu. Il est des morceaux, comme la description du transatlantique allemand, l'invasion du village par la horde teutonne, le champ des morts près du front, qui se détachent de l'ensemble avec magnificence. Mais c'est cet ensemble qu'il faut relire en entier, car on y sent passer tous les frissons héroïques ou funèbres de la vie et de la mort.

LES AS PEINTS PAR EUX-MÊMES.

On a eu l'idée de demander aux héros de l'aviation de rédiger eux-mêmes leurs impressions et leurs souvenirs. Chacun d'eux, dans ce livre, retrace un épisode de son rôle dans la multiple bataille de l'air ; ces récits sont signés parfois d'un nom glorieusement populaire, parfois de simples initiales, pour des raisons de prudence patriotique. Toujours ils sont animés d'une vie et d'un pittoresque intenses. Une préface très documentée de M. Armand Rio initie le lecteur aux immenses progrès de l'aviation pendant cette guerre, et M. Jacques Mortane paie le plus juste tribut d'hommages aux « Morts de l'air ». *Les As* sont une lecture passionnante et instructive.

LA MACHINE A FINIR LA GUERRE,
par **Régis Gignoux** et **Roland d'Orgelès.**

Wells n'est pour rien dans ce joli livre, et il n'y est nullement question d' « anticipations ». En revanche, la gaieté et l'ironie abondent, et il y a une satire de nos mœurs, à l'arrière, troussée le plus agréablement du monde. L'émotion se montre aussi, discrète et opportune, quand il s'agit de nos soldats et de leur vie, dans les tranchées. Les modestes héros succèdent ainsi aux pantins divertissants ou affligeants, et, de cette opposition résulte une impression assez rare : c'est que l'esprit des auteurs, et ils en ont beaucoup, ne fait aucun tort à leur sensibilité.

JOURNAL D'UNE CIVILE,
par **H. R. M.**, publié par **Altiar.**

Ces notes prises au jour le jour s'étendent sur les onze premiers mois de guerre. Madame H -R. M... a surtout vécu dans les Vosges, non loin du front ; elle transcrit son carnet d'infirmière, recueille les récits des amis qui se battent, rapporte ce qu'elle a vu ou entendu dire, menus détails ou faits importants, nouvelles vraies ou rumeurs fantaisistes que l'opinion acceptait avec la crédulité habituelle aux époques troubles. Son livre est d'une agréable simplicité de ton, sans recherche de l'effet littéraire ; c'est un écho sincère et parfois vibrant des émotions d'une période tragique où l'espérance se mêle aux angoisses, aux deuils, à la pitié qu'inspirent les souffrances de la guerre.

OSSIAN EN FRANCE,
par **P. Van Tieghem.**

La première impression qu'on ressent devant ces deux in-octavo est une admiration un peu effrayée pour l'immense travail de dépouillement qu'ils ont nécessité. Plus on avance dans la lecture de l'ouvrage, plus on est frappé par la sûreté des méthodes de l'auteur et la minutieuse exactitude de son érudition. Après une savante étude sur la poésie gaélique, M. Van Tieghem nous donne une histoire complète de l'ossianisme en France, depuis 1760 jusqu'à nos jours. L'ossianisme a été une des plus curieuses aventures littéraires de tous les temps ; il a trouvé en M. Van Tieghem un historien admirablement renseigné.

SCIENCE FRANÇAISE. SCOLASTIQUE ALLEMANDE.
par le **Dr G. Papillault.**

On sait que de nombreux écrivains contemporains ont découvert la radicale absurdité de toute philosophie écrite en allemand. Un coup d'œil rapide leur ayant permis d'y apercevoir des formules singulières, ils les déclarent inintelligibles. Kant particulièrement reçoit leurs coups. Son vocabulaire, son goût excessif des divisions symétriques — signalé depuis longtemps par les commentateurs — le font reléguer au rang d'auteur « scolastique », ignorant la science de son temps, constructeur d'une métaphysique verbale. Il est à croire que l'avenir révisera de tels jugements ; discernant les éléments périmés du système, il n'oubliera pas que son auteur, malgré les défauts de ses idées ou de sa forme, a fondé la philosophie critique qui n'est pas solidaire du pangermanisme.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.